

A black and white portrait of Jules Renard, a man with a mustache and goatee, wearing a dark suit and a white shirt. He is seated at a desk with his hands resting on a book or paper. The background is dark.

Jules Renard

Correspondance
II

LES OEUVRES COMPLÈTES

de

Jules Renard

(1864 – 1910)

Correspondance Inédite

II

Table des matières

Correspondance Inédite.....	2
1900.....	10
À Mme Edmond Rostand.....	10
À André Picard.....	10
À Edmond Rostand.....	11
À Antoine.....	11
À Tristan Bernard.....	12
À Suzanne Desprès.....	12
À Tristan Bernard.....	13
À Maurice Pottecher.....	14
À Romain Coolus.....	14
À Tristan Bernard.....	15
À Alfred Athis.....	16
À Léon Blum.....	17
À Maurice Pottecher.....	18
À Alfred Athis.....	18
À Antoine.....	19
À Georges Courteline.....	19
À Maurice Pottecher.....	20
À Alfred Athis.....	20
À Suzanne Desprès.....	21
À Tristan Bernard.....	22
À Mme Jules Renard.....	22
À Alfred Athis.....	24
À Maurice Pottecher.....	24
À Mme Edmond Rostand.....	25
À Antoine.....	27
À Maurice Donnay.....	27
À Romain Coolus.....	28
À Georges Courteline.....	28
À Marcel Schwob.....	28
À Louis Paillard.....	28
À Maurice Pottecher.....	29
À Alfred Athis.....	31
À Antoine.....	31
Au même.....	32
À Georges Courteline.....	32
À Maurice Donnay.....	33

À Edmond Rostand.....	34
À Suzanne Desprès.....	35
À Alfred Athis.....	35
1901.....	36
À Marcel Boulenger.....	36
À Maurice Pottecher.....	37
À Mme Jules Renard.....	37
À Louis Paillard.....	38
À Maurice Pottecher.....	38
À Marcel Boulenger.....	39
À Maurice Pottecher.....	39
À Alfred Athis.....	40
À Maurice Pottecher.....	41
À Alfred Athis.....	42
À Romain Coolus.....	43
À Maurice Pottecher.....	44
À Tristan Bernard.....	46
À Mme Jules Renard.....	47
À Maurice Pottecher.....	47
À Mme Jules Renard.....	49
À André Picard.....	50
À Paul Cornu.....	51
À Maurice Pottecher.....	52
À Jean Pêcher.....	52
À Edmond Rostand.....	53
À Lucien Guitry.....	54
À Mme Edmond Rostand.....	54
À Lucien Guitry.....	55
À Mme Jules Renard.....	57
À Antoine.....	59
À Mme Jules Renard.....	59
1902.....	60
À Edmond Rostand.....	60
À Léon Blum.....	61
À Edmond Rostand.....	62
À Mme Jules Renard.....	63
À Lucien Guitry.....	63
À Romain Coolus.....	64
À Jeanne Granier.....	64
À Alfred Athis.....	64
À Antoine.....	66
À Lucien Guitry.....	67
À Alfred Athis.....	68
À Lucien Guitry.....	69

À Mme Jules Renard.....	69
À Lucien Guitry.....	70
À Mme Jules Renard.....	70
À Marcel Boulenger.....	71
À Lucien Guitry.....	72
À Marcel Boulenger.....	73
1903.....	74
À Edmond Rostand.....	74
À Maurice Pottecher.....	75
À Mme Edmond Rostand.....	76
À Alfred Athis.....	77
À Georges Courteline.....	79
À Jeanne Granier.....	79
À Antoine.....	80
À Isidore Gaujour Instituteur de la Nièvre.....	80
À Antoine.....	81
À Lucien Guitry.....	82
À Marius Gérin.....	82
À Antoine.....	83
À Lugné-Poe.....	83
À Edmond Rostand.....	84
À Maurice Pottecher.....	84
À André Picard.....	86
À Robert de Flers.....	86
À Isidore Gaujour.....	86
À Mme Jules Renard.....	87
À Lucien Guitry.....	88
1904.....	89
À Mme Jules Renard.....	89
À Mme Edmond Rostand.....	90
À Isidore Gaujour.....	91
À Maurice Donnay.....	91
À Lucien Guitry.....	92
À Mme Jules Renard.....	94
À Alfred Athis.....	96
À Maurice Pottecher.....	96
À Lucien Guitry.....	97
À Mme Jules Renard.....	98
À Marcel Boulenger.....	99
À Mme Jules Renard.....	100
À Alfred Athis.....	100
À Antoine.....	101
À Isidore Gaujour.....	102

À Lucien Guitry.....	103
À Mme Jules Renard.....	104
À Maurice Pottecher.....	104
À Isidore Gaujour.....	105
À Mme Jules Renard.....	106
À Alfred Athis.....	106
1905.....	107
À Suzanne Desprès.....	107
À Henri Bachelin.....	107
À Fantec.....	108
À Mme Jules Renard.....	109
À Fantec.....	109
À M. Maurellet, Inspecteur d'Académie.....	111
À Tristan Bernard.....	112
À Joseph Cahn.....	113
À Henri Bachelin.....	113
À Fantec.....	114
À Marius Gérin.....	115
À Maurice Pottecher.....	116
À Fantec.....	117
À Marius Gérin.....	118
À Fantec.....	119
À Mme Jules Renard.....	121
À Suzanne Desprès.....	122
À Mme Jules Renard.....	122
À Mme Jules Renard.....	123
À Marius Gérin.....	123
À M. Nolin, Président de la Société scientifique et artistique de Clamecy.....	124
À Marcel Boulenger.....	125
À Fantec.....	125
À Tristan Bernard.....	126
1906.....	127
À M. Nolin.....	127
À Jean Pêcher.....	127
À Fantec.....	129
À Alfred Athis.....	129
À Fantec.....	130
À Legrand-Chabrier.....	131
À André Picard.....	132
À Fantec.....	133
À Henri Bachelin.....	134
À Fantec.....	135

À Mme Jules Renard.....	136
À André de Gandillac.....	138
À Henri Bachelin.....	139
À Léon Blum.....	140
À M. Vadez, Candidat aux élections législatives.....	141
pour l'arrondissement de Clamecy.....	141
À Alfred Athis.....	142
À sa Belle-mère.....	143
1907.....	144
À Tristan Bernard.....	144
À Henri Bachelin.....	144
À Mme Jules Renard.....	145
À Tristan Bernard.....	147
À Lucien Guitry.....	148
À Marthe Brandès.....	148
À Maurice Donnay.....	149
À Maurice Pottecher.....	149
À Marcel Boulenger.....	150
À Tristan Bernard.....	150
À sa sœur.....	151
À Lucien Guitry.....	151
À Maurice Donnay.....	152
1908.....	152
À Isidore Gaujour.....	153
À Tristan Bernard.....	153
À Maurice Pottecher.....	154
À Léon Blum.....	155
À Tristan Bernard.....	156
À Marthe Brandès.....	157
À Maurice Pottecher.....	157
À Henri Bachelin.....	159
À Edmond Sée.....	160
À Henri Bachelin.....	160
À Edmond Sée.....	161
À Antoine.....	162
À Léon Blum.....	162
À Edmond Sée.....	163
À Maurice Pottecher.....	164
À Gaston Calmette.....	164
À Edmond Sée.....	165
À Alfred Massé, député de la Nièvre.....	166
À Tristan Bernard.....	166

À Edmond Sée.....	167
À Tristan Bernard.....	168
À sa sœur.....	169
1909.....	169
À Tristan Bernard.....	169
À Legrand-Chabrier.....	170
À Tristan Bernard.....	170
À Maurice Pottecher.....	171
À sa sœur.....	172
À Edmond Sée.....	172
À Antoine.....	173
À Marthe Brandès.....	174
À Tristan Bernard.....	175
À Antoine.....	175
À Alfred Athis.....	176
À Tristan Bernard.....	177
À Marcel Boulenger.....	177
À Mme Jules Renard.....	178
À Edmond Sée.....	178
À Tristan Bernard.....	179
À Antoine.....	179
À Maurice Pottecher.....	180
À Mme Jules Renard.....	181
À Marcel Boulenger.....	183
À Maurice Pottecher.....	183
À Tristan Bernard.....	184
À Alfred Athis.....	184
À Edmond Sée.....	185
À Antoine.....	186
À Henri Bachelin.....	186
À sa sœur.....	187
À Marthe Brandès.....	187
À sa sœur.....	187
À Maurice Pottecher.....	188
À Marcel Boulenger.....	188
À Antoine.....	189
À Maurice Pottecher.....	190
À Edmond Sée.....	190
À Antoine.....	191
À Tristan Bernard.....	191
À Maurice Pottecher.....	192
À Antoine.....	192
À Edmond Sée.....	193
À Léon Blum.....	194

À Léon Bernard.....	194
À sa sœur.....	195
1910.....	195
À Maurice Pottecher.....	196
À Antoine.....	196
À Marthe Brandès.....	197
À sa sœur.....	197
À Léon Blum.....	198
À Legrand-Chabrier.....	199
À Maurice Pottecher.....	199
À sa sœur.....	200
À Lugné-Poe.....	200

1900

À M^{me} Edmond Rostand

Paris.

1^{er} janvier 1900.

Chère belle dame, voulez-vous dire au grand poète que je n'ai jamais vu Lucien Guitry dans un tel état ? Il rayonne d'enthousiasme pour *l'Aiglon*. Nous sommes tous, ici, très heureux.

À André Picard

Paris.

10 janvier 1900.

Mon cher ami,

Je n'ai reçu hier, des nouvelles de mon honneur que par vous, par votre gentil *bloc-notes* du matin et par votre télégramme du soir. Je vous remercie affectueusement. J'écouterai votre prochaine pièce avec la plus vive attention. Si jamais j'écris mes impressions de décorable (un décoré n'en a peut-être plus), je vous les dédierai. La tête de Jean Valjean est pleine de calme à côté de la mienne.

Et dire que vous passerez par là !

Je vous prie de présenter mes hommages à madame votre mère et de m'envoyer un télégramme toutes les demi-heures. Oui, oui, je fais de l'esprit.
Vôtre.

À Edmond Rostand

Paris.

11 *janvier* 1900.

Mon cher ami,

Je vous restitue, non sans regret, ce dépôt d'honneur.

Je ne garde que le souvenir de votre belle lettre au ministre. Je n'en sais que quelques mots répétés par M^{me} Rostand à Marinette, mais je vous dois une de mes plus douces émotions.

Je ne pense déjà plus au ruban rouge : je n'oublierai pas cette lettre.

Ma petite aventure a, au fond, un goût amer qui ne me déplaît pas. Il y a longtemps que je sais que je suis né pour une vie médiocre.

À vous la gloire sans limites ! D'après tout ce que j'entends dire de *l'Aiglon*, votre triomphe sera si beau qu'il faudra que je mêle, à mon amitié et à mon admiration pour vous, un peu de respect.

À Antoine

Paris.

12 *janvier* 1900.

Cher monsieur Antoine,

On parle beaucoup, dans les échos de théâtre, des pièces que vous préparez. Je voudrais bien avoir des nouvelles de *Poil de Carotte*. Il y a un mois et demi que je vous l'ai lu. J'y travaille encore un peu chaque jour, car c'est une petite pièce de précision. J'ai supprimé l'entrée de Félix. J'ai coupé des pages entières dans la dernière partie (autant de moins à apprendre pour Antoine), mais ce travail peut devenir dangereux et énervant.

Dites-moi donc franchement si vous comptez bientôt répéter cet acte.

Soyez sûr que je ne vous... ennuierais pas. Je ne vous demande que des réponses précises.

Bien vôtre.

J'ai vu souvent, ces jours-ci, mon nom à côté du vôtre. Je sais que le mien est décidément *rayé*. Je souhaite bien cordialement qu'on garde le vôtre. Ce serait justice, et belle justice.

Sur un signe de vous, je ferai copier manuscrits et rôles.

À Tristan Bernard

Paris.

23 janvier 1900.

Mon cher ami,

Mon pauvre « grand frère Félix » est mort hier soir, à son bureau, subitement, d'une angine de poitrine. Je vais l'emmener là-bas, au cimetière de Chitry, près de mon père. Je pleure parce que nous nous sommes bien mal aimés.

Je vous embrasse.

Il avait trente-sept ans.

À Suzanne Desprès

Paris.

2 mars 1900.

Cher et admirable petit frère,

1° Tout le monde me dit que vous êtes une grande artiste, comme si je ne le savais pas !

2° Ce soir, à minuit, même après un four, j'emmène mes artistes souper chez moi. Ne vous sauvez pas !

3° Voulez-vous dire au porteur [de ce mot] le nom de la jeune et brillante dame qui fait « la passante » dans *Poil de Carotte* ?

Je vous embrasse.

Paris.

12 mars 1900.

Ma chère Suzanne Desprès,

Je vous adresse votre photographie. J'espère que vous me donnerez un exemplaire du nouveau tirage. J'espère aussi que, si chacun de nous y met du sien, ça ira tout seul.

Vous savez que je vous admire, et je n'ai pas écrit *Poil de Carotte* sans savoir ce que c'est qu'une humeur ombrageuse. Mais, je vous en prie, quand vous avez quelque chose, dites-le moi, et je suis sûr que je vous prouverai que ce quelque chose n'est rien. Nous devons d'autant plus rester les meilleurs amis du monde que cette amitié sera désintéressée, car je ne suis pas un homme de théâtre : j'en ferai le moins possible, et nous n'aurons pas le souci, vous, de ménager l'auteur, et, moi, l'interprète.

Je vous embrasse pour toute ma petite famille, et je serre la main de M. Lugné-Poe.

À Tristan Bernard

Paris.

21 mars 1900.

Mon cher vieux,

Hier soir, j'avais, à onze heures, vos quatre places en poche, et à minuit je ne les avais plus, parce qu'Ellen Andrée m'a attendu avec une histoire de places promises pour aujourd'hui et qu'on lui refusait. J'ai donné les vôtres : ça m'a valu de tels remerciements que je suis heureux de vous avoir manqué de parole. J'avais demandé les places à Antoine pour vous, et votre nom avait fait merveille. Je crois que, si vous téléphoniez la vérité à Marcel Luguët, sans prononcer le nom d'Ellen André, bien entendu, on vous en redonnerait quatre autres. Si vous préférez que j'écrive moi-même, dites à votre secrétaire de passer rue du Rocher, et je lui donnerai une lettre émouvante.

Vôtre.

Le spectacle fléchit un peu, mais *Poil de Carotte* est solide, et je crois qu'Antoine n'aura qu'à vouloir pour me pousser à la centième. Ça n'est pas mal pour votre élève.

À Maurice Pottecher

Paris.

2 avril 1900.

Mon cher ami,

Nous sommes rentrés, et, à la nouvelle de votre visite, j'ai dit à Fantec : « Comment ! Tu ne l'as pas invité à déjeuner ? » Cette idée si simple ne lui est pas venue, et il en est tout troublé. Je lui ai dit que vous auriez été un très bon papa pendant cette demi-heure.

C'est votre lettre d'Honfleur qui nous a décidés à partir. Malgré le froid, nous avons passé, Marinette et moi, deux jours de miel. Elle est tout à fait mûre pour la campagne.

Vous seriez bien gentil de revenir un matin, comme ça, sans même vous annoncer, je mettrais dans votre assiette un exemplaire de *Poil de Carotte*, car un ami comme vous doit être – naturellement, – servi le dernier.

À vous tous de tout cœur.

Poil de Carotte va disparaître pour faire place à *la Carrière*, mais on y reviendra. On aurait tort de le lâcher tout à fait, car il se conduit fort bien. Hier soir encore, le public du dimanche l'applaudissait trois fois pendant la pièce et le rappelait deux fois, chaudement, je suis presque aussi content que Marinette.

À Romain Coolus

Paris.

7 avril 1900.

Mon cher ami,

Eh bien ! non, ce n'est pas impardonnable, et je ne suis coupable que

d'avoir oublié que je ne vous avais pas oublié. Je revois ma liste, ou, plutôt, celle d'Ollendorff, et, le premier nom ajouté, c'est le vôtre, et je me rappelle la dédicace où il y avait, au moins, « ma *haute* estime littéraire et ma sincère gratitude. »

Vous n'avez rien reçu, voilà tout, et vous n'êtes pas le seul, puisque Jean Thorel me faisait, quelques heures avant vous, les mêmes reproches que vous. Et voilà comment j'ai peut-être peiné un ami de votre qualité.

Ce n'est rien, j'espère. Venez déjeuner avec moi, un matin, à votre jour, sauf lundi et vendredi, et, après que je vous aurai répété combien votre article de *la Revue Blanche* m'a ému, nous parlerons de mille choses.

Votre reconnaissant.

Et j'aime beaucoup *le Marquis de Carabas*. Je vous ferai pourtant quelques légères critiques. Il faut bien !

À Tristan Bernard

Chaumot.

30 avril 1900.

Mon cher oncle Paul,

Vous êtes bien gentil et bien adroit, car je lis sur votre carte postale, à côté de Rostand : *gros* succès, ou *gris* succès, indifféremment. Enfin, je m'arrangerai tout seul avec ça.

La pudeur m'empêche de vous dire que les trois mousquetaires me manquent.

Je suis très bien, par cette pluie, près de mon feu, un La Fontaine (comme si on me regardait !) sur mes genoux.

Puis, las de mes succès d'auteur dramatique (et il y a de quoi), je deviens botaniste. J'étudie le bassin d'or ou pied-de-coq, la dent-de-lion, le coucou, la violette de serpents, le pain de pourceau, l'herbe aux verrues, etc. C'est délicieux d'insignifiance.

Si M^{me} X... ne fait que parler de moi, c'est qu'elle ne pense qu'à vous. Croyez-en un mari qui constatait, hier, au coin du feu, ses douze ans de fidélité, avec un fond de tristesse que vous ne trouverez dans aucun de vos plaisirs.

Le plus tendre des quatre.

À Alfred Athis

Chaumot.

Le 2 mai 1900.

Mon cher Alfred Natanson,

Ainsi, en moins d'une semaine, j'aurai fait refuser un livre et une pièce. Ce n'est pas mal pour un homme modeste dont on dit qu'il a de l'autorité. En ce qui concerne M. Martin-Videaux, je n'ai que le regret de vous avoir peut-être ennuyé quelques secondes. En ce qui concerne M. d'Humières, je continue à admirer Rudyard Kipling. J'avais d'ailleurs prévenu M. d'Humières que son acte – intéressant malgré Antoine, – manquait de clarté vers la fin.

Si vous voulez me confier *Grasse matinée*, je me charge de la faire jeter au panier par n'importe quel directeur. Au fond, il n'y a que *Poil de Carotte* !!! Demandez à Pamard. Sa jambe va-t-elle mieux ? Il me tarde de le voir sur ses deux pieds, et Antoine n'a qu'à bien se tenir.

Vous ne savez pas comme on est bien ici. C'est pourquoi je n'invite personne. Tout est neuf, les arbres, les nuages, les gens, même mon âme d'homme de lettres. La nature est comme le visage de Fénelon. « Il fallait », dit Saint-Simon, « faire effort pour cesser de le regarder. »

Tournez ce compliment à une jolie femme, et vous verrez votre succès.

Quant à Philippe, il plante des pommes de terre, et il pense que le jour des élections municipales approche. Il garde le silence des fins politiques. Comme je suis un de ses électeurs, il doit se dire : « Monsieur va-t-il voter pour moi ? »

Oui, Philippe, je voterai pour toi, car tu es un honnête homme, et un travailleur que je ne peux pas regarder sans respectueux attendrissement.

Je vous serre la main et je prie M^{lle} Mellot de croire qu'elle nous est toute sympathique.

Faut-il que ce Gémier ait eu peu de succès au Théâtre Sarah-Bernhardt pour qu'il n'ose même pas m'en écrire ! Comme si je pouvais, à l'ombre de mes lilas, garder quelque vanité !

À Léon Blum

Chaumot.

8 mai 1900.

Mon cher ami,

Oui, c'est ça, venez me voir dimanche, mais, alors, poussez jusqu'à la petite barrière ci-dessus, à gauche. Nous y attendons, quelques semaines, que les rues de l'Exposition soient moins boueuses.

Imaginez que je deviens un homme politique. J'étais là sans penser à mal, je vous le jure, quand trente et un électeurs de Chaumot sur cinquante (il y avait trois listes) ont fait de moi un conseiller municipal. J'ai accepté, et je ne m'ennuie pas. Ça va bien m'amuser au moins quatre ans. Il faut d'abord que j'étudie la loi municipale. Que n'ai-je l'intelligence de l'auteur de cette admirable page dans la *Revue blanche* : *l'Article sept* !

Le Philippe des *Bucoliques* est également sorti. Nous parlons gravement du futur maire et du futur adjoint. Je ne me mets pas sur les rangs, et je me contenterai de voir opérer mes neufs collègues avec une curiosité toute neuve. Depuis mon élection, je me crois aussi malin que Barrès, politique profond ou fin, ou prudent, ou audacieux : ça dépend des heures de la journée. Il n'y a rien de plus facile que d'être sot ou prétentieux.

J'ai battu un jeune richard voisin, qui n'en revient pas : qu'est-ce que ce Renard Jules, homme de lettres ? J'ai presque des remords. Notez qu'il a fait toute sa campagne à cheval sur un cheval blanc !

Je vous ai toujours dit que j'étais plein de respect pour votre titre. De là, ma joie d'être conseiller, moi aussi, de quelque chose.

Je vous en dirai plus une autre fois.

Connaissez-vous un livre pratique où je m'instruirais dans mes nouvelles fonctions ? Indiquez-le moi.

M^{me} Renard, pas plus fière aujourd'hui qu'hier, ce qui me vexe un peu, et moi, nous vous aimons beaucoup.

Vôtre.

Je fais aussi un peu de botanique. Oh ! les jolis noms populaires des fleurs !

Indiquez-moi aussi une édition *claire* des Codes. Je sens qu'il me pousse du sérieux.

À Maurice Pottecher

Chaumot.

11 mai 1900.

Mon cher ami,

Quand vous aurez l'esprit en repos, je vous conterai l'histoire de mon élection. Vous avez raison : c'est sérieux, et on devient grave dès qu'on se mêle des intérêts des autres. Qui peut savoir tout ce que ce petit pays – 189 habitants – attend de moi ? Ils se disent : « En voilà peut-être un qui va nous rendre heureux ! » Pauvres gens !

Bon courage, mes chers amis, et à bientôt.

À Alfred Athis

Chaumot.

18 mai 1900.

Mon cher ami,

Je suis bien content d'avoir de vos nouvelles. Je vous envoie des miennes par colis postal.

Ce n'est pas du beurre de notre vache, car elle va faire veau, cette nuit peut-être. Nous sommes, Philippe et moi, aux aguets. Mais ce sont des œufs de nos poules, tous pondus ce matin. Avalez sans crainte.

J'ai beau être très préoccupé par les élections de Dimanche, le maire et l'adjoint. Je ne suis pas sur les rangs, de sorte qu'on s'arrache ma voix. Je n'ai pas appris sans un coup au cœur que *Poil de Carotte* allait reparaitre sur l'affiche. J'ai presque envie, sous prétexte d'aller voir *l'Enchantement*, de filer à Paris. Mais c'est la session de Mai, la plus importante de l'année. On va voter le budget, des centimes additionnels. Ma commune a l'œil sur moi.

Je vous charge donc d'aller écouter cette reprise, avec les sentiments de l'auteur. Vous verrez comme c'est bien.

D'ici je souhaite vivement (à Paris, je ne sais pas) que *Grasse matinée* soit jouée vite et bien, car votre attitude dégagée, vraie ou fausse, me plaît. Je tiens toutes prêtes quelques railleries du meilleur goût.

Je suis très heureux que Thadée fasse concurrence à Lemaître, mais *le*

Courrier de la Presse ne m'adresse pas souvent *le Soir* avec ces mots, ou leurs variantes : « Jules Renard, notre jeune maître, etc., etc. » Ce que j'en dis, c'est pour l'honneur de ma commune.

J'ai montré, non sans hésitation, votre amicale note du *Cri de Paris* à Philippe. Il a souri, c'est tout. Jamais je ne toucherai le fond de cette âme.

Je me propose de fonder ici une bibliothèque communale. Je compte sur les dons de *la Revue blanche*.

Bonjour à M^{lle} Marthe Mellot, et à vous mes amitiés de ...seiller municipal.

Oui, oui, *l'Enchantement*, ce doit être bien. Bataille et Rostand, voilà mes deux auteurs dramatiques.

Faites le troisième.

Dites partout que je ne « fiche » rien. Ça rend sympathique.

À Antoine

Chaumot.

22 mai 1900.

Mon cher Antoine,

Ce n'est pas encore la centième, mais ça me fait bien plaisir tout de même.

Soyez Antoine, c'est-à-dire admirable.

JULES RENARD

Conseiller municipal de Chaumot,

Philippe, des Bucoliques, étant adjoint.

Poil de Carotte se traduit en allemand, en anglais et en italien comme, d'ailleurs, toutes les pièces du théâtre Antoine.

Je ne rentrerai à Paris que pour la cinquantième. Si, donc, vous avez hâte de me voir...

À Georges Courteline

Paris.

24 mai 1900.

Mon cher Courteline,

Jamais un Boileau ne m'empêchera de saluer Courteline, mais Courteline ne m'empêchera pas de me rappeler Boileau « achetant la bibliothèque de Patru pauvre, à la condition que Patru garde sa bibliothèque, et offrant sa pension pour qu'on la donne à Corneille, à qui l'on ne payait pas la sienne ». Voilà un sujet de pendule qui m'attendrit aux larmes.

Et il a été convenu hier avec Antoine qu'on doublerait Desprès jusqu'à ce que notre affiche ne tienne plus.

Je ne m'en plains fichtrement pas !

Vive la littérature française !

À Maurice Pottecher

Chaumot.

25 mai 1900.

Mon cher ami,

J'ai lu tout de suite vos deux brochures. La lettre de Lucien est grave et lumineuse. Il est impossible d'expliquer plus clairement l'injure que tous ces faux républicains font à la République quand ils se réclament d'elle.

Dire que cela existe, l'alliance du prêtre et du soldat ! Et comme ils sont forts ! Car le pauvre peuple, qui les déteste, les craint. Vous avez raison d'avoir une vie sérieuse. Je voudrais faire comme vous.

Il y a près de moi une ignorance que je ne soupçonnais pas. J'aimerais travailler contre elle si la littérature ne m'avait rendu, je le crois, paresseux.

J'ai fait nommer Philippe adjoint : il en est comme accablé. De domestique, il passe magistrat. Il reste modeste – notre maire est un

gentilhomme assez vain, – et libre.

À Alfred Athis

Chaumot.

6 juin 1900.

Mon cher auteur gai,

J'ai bien reçu vos cinq lettres ce matin. Faut-il que vous espériez en gagner, de l'argent, avec *Grasse matinée*, pour faire ces orgies de timbres !

Sachez que vous avez désolé ma femme, qui croyait toutes ces lettres aux armes du Théâtre Antoine pleines de compliments de la part de nos artistes. Elle n'en a pas assez ! Pour moi, je les ai toutes prises au sérieux, sauf celle du conseiller de préfecture, où j'ai reconnu enfin votre stylet. En ce qui concerne vos complices, je ne cherche même pas, attendu qu'aucune proposition flatteuse ne saurait m'étonner, et attendu que j'en ai refusé de plus magnifiques, et que je suis décidé à les refuser toutes.

Au fond, vos cinq lettres ne proviennent que d'une basse jalousie. Allons ! ne pleurez plus. On vous la jouera, votre *Grasse matinée*, un grand nombre de fois, au moins douze.

Vous feriez bien mieux de me dire – les journaux ne me renseignent que jusqu'à Samedi, – si on va jouer *Poil de Carotte* la semaine prochaine. J'irais peut-être voir la cinquantième, et je vous paierais à souper comme à un vulgaire conseiller municipal. Je sais maintenant par où prendre les petits.

La note du *Cri de Paris* a été reproduite dans deux journaux du département. Philippe – vous ai-je dit qu'il est adjoint ? – ne salue plus personne.

Et puis, notre vache est morte en nous laissant un veau que j'amènerai à Paris. J'ai failli envoyer le récit de sa mort – celle de la vache, le veau est superbe – à *la Revue blanche*, mais je me suis retenu à temps, vu vos prix, qui ne me permettraient pas d'acheter une autre vache.

Quant à ce Thadée qui devrait m'obtenir une sinécure au *Soir*, vous lui direz que c'est... votre frère.

Je serre votre main de faussaire.

À Suzanne Desprès

Paris.

18 juin 1900.

Chère madame,

J'apprécie comme il convient toute la délicatesse du prétexte que vous avez choisi pour m'inviter à aller vous voir à Mantes.

J'irai certainement bientôt.

En ce qui concerne vos poules, je vous engage à mettre quelques œufs dessous : c'est le moyen le plus généralement employé pour avoir des petits poulets, n'en mettez pas moins d'un, et pas plus de treize. Donnez-leur une nourriture rafraîchissante (son délayé), car elles auraient vite mal au derrière. Déclamez-leur du *Poil de Carotte* : ça les désennuiera, et vous aurez un coq rouge.

Séparez vos poules de vos meilleurs amis et fermez-les bien à l'ombre, loin du bruit, dans des corbeilles.

Au bout de vingt et un jours les poulets casseront leurs coquilles. Ne vous en mêlez pas. Si Ligné a trop d'émotion, dites-lui de s'asseoir.

Qu'elles aient toujours près d'elles à boire et à manger. Si, dans vingt et un jours, vous n'avez rien, c'est que vos œufs n'auront pas été fécondés.

Mais vous me faites rougir !

À Tristan Bernard

Paris.

26 juin 1900.

Paul,

Téléphonez donc à M^{me} Strauss pour lui demander :

1° Si c'est à elle que je dois trois invitations de Waldeck-Rousseau ;

2° Comment il faut répondre à de si hauts personnages qu'on aime mieux rester chez soi.

Vôtre.

Nous déjeunons Dimanche chez Brandès, vous aussi.

Quand allons-nous promener notre artistique ennui à l'Exposition ?

À M^{me} Jules Renard

Paris.

21 juillet 1900.

Chère chérie,

Je n'ai pas encore reçu ta dépêche (il n'est que 10 heures), mais je suppose que vous n'avez pas souffert, car la nuit a été moins chaude.

Moi, j'ai passé une assez bonne nuit. Elle aurait été meilleure si je n'avais trop bu avec Guitry, Brandès, Vandérem, au restaurant Durand. Hors de chez soi, on se laisse aller. J'ai encore la tête lourde, mais ne crains rien. Je me surveillerai, et aujourd'hui ça ne va pas trop mal. Il fera chaud, mais le ciel est légèrement nuageux.

Hier soir, Vandérem me dit : « C'est sûr, votre décoration. » Je lui demande ce qu'il en sait, et je vois vite qu'il n'en sait rien. Il dit : « C'est évident », au petit bonheur, peut-être pour que je lui dise la même chose de la sienne. Je m'en garde. Donc, rien de sérieux de ce côté, et rien de nouveau d'ailleurs.

Guitry a bien vu, hier soir, Calmette du *Figaro*, mais c'était pour l'annonce de *l'Assommoir*. Il ne lui a pas parlé de moi. Ce matin, dans les journaux, rien de neuf, sauf l'article fantaisiste et bisannuel de Descaves dans *l'Écho de Paris*, mais il ne parle que des décorés de théâtre.

Tu le vois, il faut penser à cette affaire le moins possible. Moi, j'en prends mon parti, je t'assure. La crise est passée. Je n'attendrai pas ici des nouvelles officielles qui peuvent tarder très longtemps, car on est tout aux affaires de Chine. Ne compte donc pas sur une dépêche avant mon arrivée. Une fois là-bas, nous laisserons venir ce qui viendra. J'ai surtout une furieuse envie d'être près de vous, tranquille, et de travailler.

Je déjeune avec Boulenger. Je dînerai sans doute seul et, le soir, j'irai voir Guitry. Après *l'Aiglon*, nous ferons un tour au Bois dans la voiture de Brandès.

Je ferme la lettre en embrassant mes chéris comme je les aime.

Paris.

Dimanche matin 22 juillet [1900].

Chère chérie,

Je vous sais bien au frais, et ça me rafraîchit moi-même. Du reste, il fait presque bon ici.

Si Rinette avait été là hier, elle aurait été grondée. Songe que je n'avais pas de chapeau de paille pour aller à l'Exposition. Je sais bien que c'est ma faute, mais ça ne fait rien. Rinette aurait été grondée pour n'avoir pas plus de raison que Jules.

Hier soir, à 10 heures, une belle pluie est tombée sur le théâtre de *l'Aiglon*. Elle est peu, ou même pas du tout, tombée sur la rue du Rocher ; mais le temps s'est rafraîchi. Les arbres sentaient presque bon, et nous sommes allés, Guitry et moi, faire un tour au Bois entre minuit et 2 heures.

J'ai passé une nuit fraîche ; seulement, je bois trop, ce qui me donne des lourdeurs de tête. Il est temps que tu me rationnes.

Je déjeune ce matin chez Brandès ; ce soir, je dîne au 43 de notre rue [chez Alfred Natanson]. Je ne m'ennuie que de ne pas être au travail près de mes chéris.

Fantec et Baïe m'ont écrit de bonnes petites lettres. Qu'ils ne craignent pas de me dire toutes leurs petites affaires !

Je vous embrasse tous trois d'un coup.

Mon pantalon blanc a fait sur Guitry un effet énorme. Il finira par s'habiller chez mon tailleur.

À Alfred Athis

Chaumot.

30 juillet 1900.

Mon cher Athis,

Je ne trouve pas que *le Médecin volant* soit indigne de Molière. C'est une pochade, presque un barbouillage, mais sûrement de Molière. Songez que c'est de l'époque de *la Jalousie du Barbouillé*. Venez pour ça dans une grange à Chaumot, et je réponds des éclats de rire.

À part ça, tout va bien ici, plutôt : tout va mieux. J'ai eu, hier soir, une sensation de froid.

À vous deux.

À Maurice Pottecher

Paris.

3 août 1900.

Mon cher ami,

Justement, je pensais à vous. D'abord, je vous dois une réponse à la lettre que vous m'avez adressée de Plombières le 2 juillet. À cette lettre, je voulais répondre par quelques petites réflexions morales que j'ai dû faire ces jours-ci. J'ai passé par des impressions ridicules. Puissé-je en avoir tiré quelque leçon ! Mais je vous conteraï ça plus tard.

Votre lettre de ce matin m'enchanté. Que de fois je me suis demandé où je prendrais les quelques sous nécessaires pour aller à Bussang ! Car je suis de moins en moins riche et n'y comprends rien. Marinette me pousse à ce voyage de tout son cœur. Vous savez qu'elle est sincère, et j'étais presque décidé. C'est votre théâtre qui m'attire, et non *Poil de Carotte* ; mais, enfin, *Poil de Carotte*, ce serait le prétexte qui met fin aux dernières hésitations.

Je serais très fier, très heureux de voir votre projet réussir. Certainement, je vais écrire à Antoine. Quant à Desprès, elle dit partout qu'elle est fâchée avec moi. C'est une petite fille insupportable qui croit qu'elle n'aurait pas de talent si elle était simple et polie, et elle s'efforce d'être bizarre, mais je lui écrirai tout de même. J'ai à cœur de vous aider, mais déjà je vous remercie de votre intention. Et vous avez la délicatesse de dire que sa réussite serait profitable à votre œuvre, comme si elle n'était pas surtout agréable à l'auteur de *Poil de Carotte*.

J'aimerais mieux la date du 26 août. Le 15 Août, c'est la fête de Marinette qui coïncide avec les prix de Chaumot. Je suis presque indispensable aux prix, et je ne pourrais pas ne pas souhaiter la fête d'une bonne petite femme que vous connaissez et que j'aime de plus en plus. Attendons la réponse d'Antoine.

J'ai vu par *le Figaro* qu'on vous avait acclamé. Ce succès ne m'étonne pas. Il doit y avoir un abîme entre ce que vous avez pu dire et les puérités de nos ténors populaires.

À bientôt de vos nouvelles et des nôtres, et toute notre affection à vous et aux vôtres.

À M^{me} Edmond Rostand

Chaumot.

16 août 1900.

Chère et belle amie,

Songez que la dépêche est arrivée hier matin, 15 Août, *pour la fête de Marinette*, qu'on m'avait fait passer, comme l'autre semestre, des quarts d'heure insupportables (vous l'êtes, vous ne l'êtes pas, vous le serez, etc.), que j'avais pris, cette fois, la ferme résolution d'*en finir* par une lettre de délivrance à M. Leygues (je vous montrerai cette lettre, dont je suis assez fier). Songez, enfin, que, malgré le temps et la distance, j'ai toujours pour Rostand et vous ma vieille admiration affectueuse, et vous devinerez l'effet produit par ce télégramme dans nos cœurs et dans le pays, car la poste est indiscreète.

Me voilà célèbre dans la Nièvre, qui ne soupçonnait pas mon existence.

Et j'ai le droit de vous embrasser une fois de plus.

Seule, la discrétion m'a empêché d'aller voir Rostand depuis qu'il est malade. Je suis sûr que, si ma visite avait été possible, vous m'auriez fait signe. Je suis sûr – et ce n'est pas de la vanité, – qu'il me garde – vous aussi, n'est-ce pas ? – en son souvenir une bonne place.

J'irai prochainement à Paris, ne serait-ce que pour montrer ma boutonnière au chef de gare de Corbigny. Vous serez bien gentille de me dire, par un mot adressé ici ou rue du Rocher, si je peux aller vous voir, et où ? Car j'ignore votre adresse de campagne.

Marinette est admirable. Vous savez que j'aime de plus en plus cette perfection. Ce n'est pas le même genre que vous, mais c'est extraordinaire. Elle est heureuse comme un beau fruit.

Moi, je suis content et un peu triste, naturellement. Je rage peut-être, au fond, de ne pas pouvoir rattraper votre grand homme. Court-il ! Court-il ! C'est stupéfiant, et il n'y a rien à dire : il a quelque mérite.

Quelques personnes me disent parfois, pour s'être agréables, que j'en ai autant que lui. Mais elles ne sont que deux ou trois, et je me défie.

Mes enfants sont très beaux (vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque), et très gentils. Vous n'oseriez plus embrasser Fantec avec le même abandon. Il est plus dangereux que moi. Laissez-moi donc faire de tout mon cœur.

Et donnez-nous des nouvelles. Sans reproche, vous en avez été avare. Mais, puisque Rostand va mieux, tout va bien.

Est-ce que la rosette fait autant de plaisir que le ruban ? Tout de même, s'il avait eu la rosette et, moi, rien, quelle épreuve !

À Antoine

Paris.

21 août 1900.

Mon cher ami,

De passage à Paris, je compte aller vous voir ce soir, mais je tiens à vous écrire (ces conversations sont trop délicates), que j'ai été navré de lire et de relire toutes ces longues listes sans y trouver votre nom. J'espérais un peu ma croix, j'étais sûr de la vôtre. Ce que je vous dis là est banal comme tout, mais je vous le dis parce que c'est vrai. Votre gentil télégramme m'a touché et peiné. J'ai cru à une modestie excessive de votre part. Et, fichtre ! Il y avait de la place pour nous deux. Enfin, c'est stupide, et vous m'estimez assez, n'est-ce pas ? pour croire que je parle ainsi, non comme auteur plus ou moins joué à votre théâtre, mais comme admirateur clairvoyant et comme ami.

À Maurice Donnay

Paris.

21 août 1900.

Mon cher ami,

J'aime beaucoup votre petite lettre. Je vous prie de me faire quelquefois vos compliments : ils sont bien. Et je me rappelle ceux de M^{me} Donnay au lendemain de *Poil de Carotte*.

C'est pourquoi, si vous le permettez (moi, je le permets), embrassons-nous tous les quatre.

Votre « égal » pour quelques mois seulement, espérons-le.

Et puis, si vous croyez que je ne sais pas ce que vous avez écrit au ministre !... Est-ce qu'il faut que je lui écrive ? Vous devriez bien me faire un brouillon.

À Romain Coolus

Chaumot.

27 août 1900.

Mon Cher Romain Coolus,
Le plus tôt possible, je demanderai moi-même la rosette, pour recevoir de gentilles cartes comme la vôtre.
Votre ami.

À Georges Courteline

Chaumot.

[28] août 1900.

Il y a longtemps, mon cher Courteline, que vous m'avez décoré par votre *amitié efficace*, dont je suis très fier.
Votre vieil ami.

À Marcel Schwob

Chaumot.

[28] août 1900.

Merci, mon cher ami, je vous embrasse avec un peu de honte. C'était si facile de ne pas séparer nos deux noms !

À Louis Paillard

Chaumot.

1^{er} septembre 1900.

Mon cher ami,

C'est tout à fait bien. Je vous jure que certains éloges ne me font aucun plaisir : ils m'ennuient. J'ai sur ma table une étude où l'auteur parade et fait le beau, puis me demande mon avis sur sa pirouette. Je ne répondrai pas. Je vous dis cela pour donner un sens à ces mots : votre article me fait plaisir.

J'entends bien que vous ne me dites pas de choses désagréables, mais vous les dites simplement. Non, *Poil de Carotte* n'est pas un roman. Non, les *Bucoliques* ne sont pas des nouvelles, et, la meilleure preuve que l'acte de *Poil de Carotte* est humain, c'est que je ne peux pas en faire une série : il faut que j'attende l'humanité. La vie me donne ce qu'elle veut. J'accepte, et je tâche, en restant exact, d'être poète. Je m'efforce, non de créer, mais de recréer. Et vous savez bien que, de vous à moi, ces mots n'ont pas la prétention qu'un niais y noterait. Ce que j'écris, je l'écris par fonction naturelle. Je tâche de vivre, les yeux d'abord étonnés, puis clairvoyants.

Je le garde, ce petit article, et je le mets à côté des plus chers. Songez que vous êtes le premier Nivernais ami. Vous avez écrit cette page dans un journal de la Nièvre plutôt hostile ; elle est signée d'un Corbigeois dont les quelques horizons sont les mêmes que les miens. Des arbres, des champs, une rivière, nous sont communs. Quelqu'un, à quatre kilomètres de Chaumot, a dit de moi des choses qui plairaient au lointain Jules Lemaître.

Elles lui plairaient, j'en suis sûr. Je vous en prie : écrivez, écrivez beaucoup. Un tas de faussetés, de gourmes littéraires, ne vous gênent point au départ. Vous avez une phrase claire. Je devine chez vous de la franchise, du goût, un style, enfin. Écrivez sur une douzaine d'auteurs que vous aimez quelques pages comme ce petit *M. Jules Renard*. Je n'aurai aucune peine à vous les placer.

Et merci bien affectueusement.

Dites à madame votre mère que je la respecte et que je vous aime bien.

À Maurice Pottecher

Chaumot.

6 septembre 1900.

Mon cher ami,

La littérature d'abord. J'ai lu tout de suite *l'Héritage*. Je ne vous dis pas que c'est votre meilleure pièce. Je n'en sais rien, mais c'est peut-être la plus simple et la plus émouvante. Elle a dû produire un gros effet. Je ne ferais de réserves que sur la langue, qui, à mon goût, n'est pas aussi simple que votre drame. N'y aurait-il pas un milieu entre le patois, l'écœurant patois des pièces réalistes, et ces phrases trop distinguées, ces phrases de ville, parfois ? Voilà toute ma réserve. La tragédie exige-t-elle ce ton pour votre public mêlé ? C'est une question importante. J'aurais bien voulu être là.

Je souhaite que vous réussissiez avec Antoine. Il ne risque rien. Il aura un beau rôle dans une pièce bien faite, ce qui ne lui arrive pas tous les jours. Ce serait une belle épreuve pour vous, pas très dangereuse, qui donnerait un retentissement nécessaire au *Théâtre du Peuple*, que ceux qui ne le connaissent pas peuvent considérer comme une expérience locale. Ma parole, je prêche ! Excusez-moi. Je veux dire simplement que je m'intéresse de toute mon amitié à votre projet.

J'espère bien que vous me jouerez *Poil de Carotte* l'année prochaine, ne serait-ce que pour fêter l'anniversaire de ma décoration.

Ah ! cette croix !

Je n'ose pas vous écrire toutes les dépressions morales où elle m'a fait passer. Certes, j'ai manqué de sagesse, de philosophie, mais vous ne savez pas – vous ne savez pas encore, vous le saurez demain, – comme on peut embêter un honnête homme avec ce joujou. Ça a duré dix-huit mois, avec des intervalles de repos, il est vrai, mais ça a duré jusqu'à la dernière heure. C'est trop ridicule. Je vous conterai ça à table. Du reste, ce n'est pas ennuyeux. On peut extraire quelque chose de sain de nos plus ridicules aventures.

Depuis, c'est le calme. Quelques remords légers. De l'étonnement aussi. Pourquoi décorer l'artiste dont le travail est la seule vraie joie ? Il faut décorer les malheureux, et nous sommes, mon cher ami, j'en suis bien sûr, des privilégiés.

Vous avez été bien gentils, vous et les vôtres, et nous vous remercions de tout cœur. Je dois dire que je n'ai pas reçu d'insulte et que le quart d'heure est agréable à passer. Ma petite patrie a bougé un peu, mais elle me trouve bien

jeune. Les vieux journalistes de sous-préfecture laissent percer une naturelle envie. Ma mère ne m'en parle jamais. Le curé dit que ça sert à quelque chose, d'être dreyfusard. Les cœurs simples qui m'entourent, tel Philippe, ont été très heureux. La centaine d'amis vagues que je dois à mes livres a été très bien.

Mais Marinette resplendissait. Voilà une femme qui ne fait pas de manières avec ses joies. Tout compte. Mes petits sont restés, quelques heures, très graves. Enfin, notre vache, le matin même où ça a paru à l'*Officiel* a demandé le taureau.

Et puis, je voudrais bien travailler. Ça ne va pas. Je cède trop à ce que j'appelle ma vie contemplative, et qui n'est que de la paresse. Je voudrais faire quelque chose de bien, je ne trouve pas. Je chasse, je tue des bêtes, et je me traite de misérable à chaque coup de fusil, surtout si je manque. Bref, je suis toujours le même homme que vous connaissez, qui ne se perfectionnera jamais.

Votre vieil ami.

À Alfred Athis

Chaumot.

15 septembre 1900.

Mon cher ami,

Avez-vous lu le roman d'Henri Pagat ? L'auteur de *Poil de Carotte* n'a pas d'avis littéraire à donner à l'auteur de *Grasse matinée*.

Mais l'ami voisin peut-il prier le voisin ami de répondre le plus vite qu'il pourra à Henri Pagat, Varennes, par Mordres (Seine-et-Oise) ?

Je ne sais pas si je rentrerai à Paris cet hiver, ma pension de légionnaire me permet de vivre ici bien tranquille.

Peut-être fais-je cinq actes, mais ne craignez rien : je ne donnerai que le meilleur.

À Antoine

Chaumot.

22 septembre 1900.

Mon cher ami,

Je suis, nous sommes très contents. Votre petit bulletin me fait le plus vif plaisir. D'ailleurs, c'est très simple : je n'ai qu'à me louer d'Antoine. Puissiez-vous en dire autant de moi !

Il y a deux choses que je fêterai du même cœur : c'est votre croix et la centième de *Poil de Carotte*.

Bon courage et à bientôt.

Vous savez que le père Rigaud, le doyen des maires, quatre-vingt-douze ans, est mon voisin. Marigny-sur-Jouve et Chaumot se touchent. Si j'avais été à Paris, je vous l'aurais présenté. Il figure déjà dans les *Bucoliques*, mais il y a peut-être un petit acte à vous écrire sur cet homme : j'y penserai. Vous ne faites que frémir dans *Poil de Carotte*. Dans *le Doyen des maires de France*, vous ne feriez que boire des petits verres de cognac. Le père Rigaud n'en boit pas moins de trente par jour. Si vous le rencontrez, essayez.

Au même

Chaumot.

2 octobre 1900.

Mon cher modèle des directeurs,

Ci-joint un lièvre dont vous ferez – si vous n'aimez pas ça – ce que vous voudrez. Peut-être aura-t-il quelque goût quand vous saurez qu'il a été tué ce matin, à cinq heures, par le célèbre Philippe des *Bucoliques*, Jules Renard étant dans son lit.

Je rentre à Paris pour tâcher d'y faire mes treize jours au lieu de les faire à Cosne. Si vous connaissez des généraux...

Eugénie Nau m'écrit qu'elle est contente de sa tournée. C'est la première nouvelle que j'aie de Baret, qui n'a pas vos procédés.

Les journaux de province disent bien que *Poil de Carotte* est un bijou ; mais, ça, n'est-ce pas ? nous le savions.

Bien vôtre.

À Georges Courteline

Paris.

21 octobre 1900.

Mon cher Courteline,

Si j'avais appris quelque chose au collège, je vous aurais dit hier soir que *Suréna*, la dernière pièce de Corneille, est de 1672 et que *l'Art poétique* de Boileau date de 1674.

J'entends bien que vous n'opposez pas Boileau à Corneille, mais seulement les Boileau aux Corneille. Je trouve que c'est encore une injustice. Il est impossible à Courteline, qui a le culte du bon sens, de détester Boileau pour deux ou trois erreurs qu'il n'a fait, d'ailleurs, qu'adopter. Quelle raison, et quelle respectueuse attitude devant la vraie beauté. Les Boileau ne gênent que les Scudéry.

Courteline, Boileau nous manque. Nous aurions besoin d'un grand régulateur. Regardez autour de vous – plus bas – et relisez Boileau : vous l'aimerez.

Tout ça pour vous dire que je suis bien content que *Poil de Carotte* ait rencontré sur sa route *les Gaîtés de l'Escadron*. De ma pauvre vie je n'avais gagné de telles sommes.

Votre admirateur ami.

À Maurice Donnay

Paris.

25 octobre 1900.

Mon cher ami,

C'est très gentil. Combien je préfère ces petits repas où je pense, chez l'un et chez l'autre, me nourrir tout cet hiver, à quelque vulgaire banquet public, qu'on ne m'offre pas, d'ailleurs !

Donc, à Mardi 6 Novembre. Vous verrez comme je mange, depuis que je n'ai plus rien à faire !

J'étais invité ce matin à déjeuner chez notre Leygues. J'y allais, – car je suis décidé à tout, – quand je me suis aperçu que je n'avais pas de redingote. Est-ce que vous savez si on peut déjeuner chez un ministre sans être en redingote ? J'ai pensé que non, et j'ai prétexté un voyage pour rester chez moi.

Mais que de regrets !

À vous deux notre affection.

À Edmond Rostand

Paris.

8 décembre 1900.

O Rostand !

À Jules Renard

Que j'admire (soit !)

Que j'aime (?)

Qui m'oublie (!!!)

« Qui m'oublie ! » Il n'y a pas, dans toute votre œuvre, une parole plus légère. « Qui m'oublie », et je vous ai écrit, en Août, pour vous prier de me recevoir, et vous ne m'avez pas répondu.

« Qui m'oublie », et je ne parle, et on ne parle chez moi, autour de moi, – c'est insupportable, – que de vous.

« Qui m'oublie », et, pour n'avoir pas l'air de réclamer certain petit bijou coulant d'une blessure (mais j'en ferai un acte), je me suis tenu coi et je ne vous ai demandé ni places pour *Cyrano*, ni places pour *l'Aiglon*, ni...

« Qui m'oublie », et vous êtes à une telle hauteur (Cambo, plus de 3.000 mètres, je parie !) qu'il est prudent, pour des yeux un peu délicats, de feindre au moins de vous oublier.

Allez ! vous n'êtes qu'un grand homme. Heureusement, il n'y a que ça de vrai, et votre génie me suffit, à moi, pour que :

Je vous admire,

Vous aime,

Et ne vous oublie jamais.

Oh ! M^{me} Rostand (serait-elle devenue laide ?) n'a pas été gentille. Aucune

nouvelle. Pas un mot de son écriture de sculpteur. On me questionnait : « Comment va Rostand ? » – « Comme le pont des Arts, je suppose. » – « Quoi ? Vous son *meilleur* ami, vous ne savez rien ? » – « Non. » – « Vous êtes brouillés ? » – « Avec lui ? Il m'a fait décorer. » – « Ce n'est pas une raison pour vous flanquer à la porte. », etc.

À Suzanne Desprès

Paris.

23 décembre 1900.

Ma chère Suzanne Desprès,

Avez-vous utilisé le béquet que j'ai eu l'aplomb suprême de vous envoyer hier, et êtes-vous contente de votre soirée ?

Je vois que c'était la dernière, du moins pour cette année. J'en suis tout chose. On s'y habitait, n'est-ce pas ? Mais nous aurions, fichtre bien tort de nous plaindre, vous et moi. Quelle bonne année tout de même, hein ?

Je vais, après demain, passer quelques jours à Chaumot. Je reviendrai dans les premiers jours de Janvier, mais je ne peux pas partir sans vous souhaiter une gloire toujours grandissante, et de beaux rôles dont je souhaite – pendant que j'y suis, – que le plus beau soit signé J.R.

M^{me} Renard et moi, nous vous embrassons, mon cher petit Poil de Carotte, de tout cœur, et ça nous attendrit. Amical souvenir à Lugné Poe.

À Alfred Athis

Chaumot.

Le dernier décembre 1900.

Mon cher Athis,

Je vous remercie de votre lettre, bien qu'elle soit d'une frivolité !... Qu'importe, je vous le demande, ce qu'on pense au Théâtre Antoine d'un homme qui, Samedi matin à cinq heures, allait par les routes noires acheter un cochon ? Mais je ferai, de cette simple promenade domestique, un tableau qui

sera une merveille.

Le cochon pèse 238 livres. Je viens, aidé de Philippe, de le découper en petits morceaux que je vais mettre dans le saloir, sauf votre portion que vous salerez vous-même. Je pense qu'elle vous sera portée demain par le jeune Philippe. Le boudin est délicieux. Si vous ne l'aimez pas, vous êtes indigne de relire les *Bucoliques*.

Coup de théâtre ! Nous recevons les bonbons Boissier, moi qui croyais vous accabler de mes présents ! Philippe mange un des chocolats et dit que, « tout de même, ce n'est pas mauvais ». M^{me} Philippe ne veut manger le sien qu'avec son déjeuner, avec une livre de pain. Ces gens sont admirables, et c'est moi qui suis décoré. Je vous en supplie : pour réparer mes faiblesses, n'acceptez jamais la croix.

Un service, s'il vous plaît. Je lis dans les journaux que nous offrirons un objet d'art à Antoine. Moi, je veux bien faire tout ce qu'on voudra, manger, danser, etc., mais pour combien s'inscrit-on ? Mille francs ou cent sous ? Voulez-vous me faire inscrire avec vous, et pour la somme qui vous paraîtra digne – après un coup d'œil jeté sur la liste, – de Poil de Carotte ? Ça a l'air délicat, ce que je vous demande et c'est simple comme bonjour. Votre chiffre est approuvé d'avance. Inscrivez-moi également au banquet, s'il tient toujours.

Je rentrerai peut-être Vendredi. Vous n'êtes pas obligé de m'écrire d'ici là, mais songez qu'une lettre venant de Paris fait toujours bien aux yeux du facteur.

Tout le monde, y compris Philippe, embrasse M^{lle} Mellot.

Je vous souhaite un bon semestre, pour commencer. Ce serait déjà bien joli.

M^{me} Renard, à cause du petit sac, ajoute un morceau de viande. Comme c'est malin ! Qu'est-ce qui nous restera ?

Si vous voyez le Paul, dites-lui que je travaille ; ça lui fera toujours passer une mauvaise seconde ou deux.

1901

À Marcel Boulenger

[accompagnant l'envoi d'un canard sauvage].

« C'est au cours d'un voyage en pays civilisé, comme je me reposais sur le ruisseau d'Ardan, près de Chaumot, non loin de canes domestiques, que j'ai été, ce matin d'hiver, 4 janvier 1901, pour ses amis Marcel Boulenger, tuée par un sauvage. »

À Maurice Pottecher

Paris.

25 février 1901.

Mon cher ami,

Je vous remercie pour votre bonne lettre. Grâce à une piqûre de quinine, la petite a eu moins de fièvre, hier. Elle n'a pas dépassé 38°7. Naturellement, la journée a été meilleure. Si nous arrivons à vaincre cette fièvre, la vie recommencera.

Comme tout est peu de chose, dans ces heures noires, sauf le petit être qui peut échapper ! Qu'est-ce que la gloire, l'argent et même notre propre santé !

Je ne crois même pas que la maladie d'un enfant soit, comme le reste, une expérience salutaire. Ça ne fait réfléchir à rien, et, après, on est écœuré, fatigué, diminué.

On ne ferait pas une course pour faire jouer une pièce chez Antoine. Du moins, c'est ce que j'éprouve. J'ai certainement moins de dégoût à vivre qu'il y a un mois. Et puis, on vieillit. Voilà la quarantaine. Et les autres vieillissent aussi. Que de morts déjà ! On fait la revue des âges. C'est stupéfiant.

Et il y a des gens qui trouvent que la guerre est un mal nécessaire ! Nécessaire à quoi ? Des catastrophes pour briser la vie humaine, quand il suffit d'un rhume !

À bientôt de vos nouvelles et des nôtres.

À M^{me} Jules Renard

Chaumot.

30 mars 1901.

Ma grosse chérie,

Il a plu hier toute l'après-midi, pas d'affût à la bécasse, et ça recommence ce matin, et ça continue avec des éclaircies, le baromètre restant élevé. Toute la campagne est inondée. Fantec ne souffre pas de ce vilain temps. Moi, j'en suis quitte pour lire un peu plus. J'ai dû avoir un petit mouvement fébrile, car j'ai des boutons à la lèvre. Aujourd'hui, je ne sens plus rien, après une nuit d'au moins douze heures. Fantec se lève presque avec le soleil.

Et cette cochonne de pluie tombe toujours ! C'est enrageant.

Apporte-moi tout ce que tu ne m'as pas envoyé et ajoute le volume des *Misérables* où se trouve la mort de Gavroche sur la barricade. Je la lirai aux gens de Chaumot. Fantec dit que ce doit être le quatrième volume.

Je t'embrasse.

À Louis Paillard

Paris.

12 avril 1901.

Mon cher ami,

Nous irons à la Gloriette dès que le temps nous le permettra, à la fin de ce mois, sans doute, et ce sera pour la saison. Je pense que vous serez toujours à Corbigny, car le moment serait mal choisi pour vous installer à Paris. Nous aurons le temps de parler de vos affaires. Je lisais, hier soir, un passage de Montaigne où il met par-dessus tout la santé. Je crois qu'il a raison. Ne l'oubliez pas. Moi, je ne l'oublierai plus. Nous avons eu notre petite fille très malade tout l'hiver, et je vous assure que nos petits soucis habituels avaient changé de plan. Elle est remise, mais elle a besoin d'être surveillée. Fantec

aussi est un peu ébranlé. Je compte sur notre chère campagne pour une complète remise à neuf.

À bientôt. Ne soyez pas trop impatient de Paris. Je vous le dis sans banalité, et croyez à mes sentiments amicaux.

À Maurice Pottecher

Paris.

15 avril 1901.

Mon cher ami,

Je causais hier avec Renée Maupin, et nous avons – un peu par hasard, – parlé de la représentation possible de *Poil de Carotte* au Théâtre du Peuple. Elle m'a dit : « Si on me payait seulement mon voyage, je serais enchantée d'y aller. » J'ai dit que je vous en parlerais, quoique cela m'ennuie, car je serais désolé de vous pousser aux frais. *Poil de Carotte* finirait par être un désastre pour vous, et je ne m'en consolerais pas. Cependant, j'ai réfléchi que vous seriez peut-être obligé de donner quelque chose à Desprès, et qu'un peu plus, un peu moins... D'autre part, il est certain que Maupin est une bonne Annette, difficile à remplacer. Voulez-vous me dire ce que vous pensez de tout ça ?

Je n'ai rien promis. Un mot de vous, et je dirai à Maupin qu'il n'y a rien de fait.

Je vous supplie de ne pas vous gêner.

Votre dévoué.

Et, si vous ne donnez rien à Desprès, je le dirai à Maupin, qui ne pourra que se piquer d'honneur : elle viendra alors pour rien.

À Marcel Boulenger

Paris.

21 avril 1901.

Vous êtes le plus fidèle et le plus gentil des amis, ce qui ne vous empêche pas, comme me le disait hier Juven à propos de la *la Croix de Malte*, d'avoir

beaucoup de talent.

Je regardais hier, par une fente de la coulisse, le visage de votre charmante femme, et je trouvais instantanément cent choses à lui dire, bien plus jolies que celles du *Pain de ménage*. Comment ne seriez-vous pas poète !

J'ai aperçu aussi Madame votre mère. Et j'avais des places plein les poches ! Excusez-moi : L'idée de déranger une fois de plus des amis comme vous m'était insupportable.

Votre vieux frère.

À Maurice Pottecher

Chaumot.

30 avril 1901.

Mon cher ami,

Antoine vous a parlé très sincèrement, car, ce qu'il vous a dit, il me l'avait exactement dit à moi au retour de Meudon.

1° Votre entreprise, en cette saison, ne pouvait que vous coûter très cher.

2° Il voulait voir *l'Héritage* à Bussang avant de se décider à le jouer.

Je suis très heureux que tout concorde et je vous aurais écrit le premier, sans mon départ. Et je suis content que vous écoutiez Antoine et que vous renonciez aux représentations de *Liberté*, car vous me faisiez un peu peur.

Nous sommes à Chaumot, pas loin des poêles, qui n'ont jamais tant ronflé. Toute cette nuit, il me semblait qu'on m'écrasait des œufs frais sur la tête. Nous surveillons la petite de près, et je pense qu'elle n'attrapera pas mal.

Vous devez savoir que *le Plaisir de rompre* est reçu ; ce que vous ne savez pas, c'est qu'il a failli être refusé. Je vous conterai tout ça, car, au premier soleil (tiens ! il pleut), vous viendrez voir notre Gloriette. On quitte Paris à 11 h. 50 du matin, on arrive à Corbigny à 6 heures. À 7 heures, on est à table. On se promène tout le lendemain, et on repart le surlendemain, si on veut. Et ça coûte 30 francs en seconde. Et il faut être le dernier des misérables pour ne pas faire le voyage au moins une fois par semaine.

Bonjour à tous.

À Alfred Athis

Chaumot.

6 mai 1901.

Mon cher ami,

Je vous assure que ça résiste très bien. D'abord, c'est habilement fait, et puis j'ai retrouvé des mots de situation qui sont de première marque. Et puis, vous ferez de l'excellent théâtre en plusieurs actes, quand vous voudrez.

Il va sans dire que je reste le premier auteur dramatique en un acte.

Ça me fait penser tristement au *Pain de ménage*. Coolus me préparait ça. Il avait dû entendre quelques-uns de mes meilleurs mots sur sa pièce, et il est revenu de sa tombe me tirer par les pieds. Il a d'ailleurs écrit un bien gentil quart de page sur cette blquette dans *la Revue blanche*. Je me propose de lui écrire.

Franck m'a demandé par télégramme de renoncer à mes droits : cinquante représentations. Je l'ai fait avec la dignité de l'homme qui ne peut pas faire autrement.

Heureusement *Poil de Carotte* ébahit les provinces.

Et il paraît que Baillet a voté pour moi ! Jamais je ne comprendrai rien à ces messieurs. Encore une chose dont je me f..., je vous jure. Si j'avais de l'argent, vous ne me reverriez plus.

Il pleut ici à ravir, et je ne sais pas s'il tonne ou si c'est le poêle qui ronfle. Philippe s'amuse à cacher des pommes de terre dans mon jardin. Il les déterrera plus tard et dira qu'elles sont nouvelles. Je vous préviens que cette plaisanterie, que je trouve excellente, figure déjà dans une récente lettre à Guitry. Si Bernard vous la fait, ne soyez pas trop étonné.

Je pense que vous attendez. Nous aussi, d'ailleurs, sauf votre respect. Notre vache, qui est bien la crème des vaches, a un ventre énorme. Petit enfant, petit veau. Je voudrais bien savoir lequel vient au monde avec plus de vie, et s'il y a une telle différence entre les deux âmes.

Je dis des choses stupides. C'est une façon de vous dire que nous pensons bien à la petite maman et qu'il faudra nous écrire le plus vite possible. Ma fille, maternellement, fait couvrir un escargot. Ça donnera ce que ça donnera, comme dirait Capus, et on trouverait ça très drôle.

Qu'est-ce que devient le Paul ? Je pense que c'est de lui que parlait *le Cri de Paris*. Il dîne chez Antoine, soupe chez Gémier, etc., et se fera peut-être jouer au Grand-Guignol.

Allons, bonsoir. Savez-vous que je suis levé depuis 7 heures du matin et que je me coucherai à 11 heures du soir ? Ne dirait-on pas que je travaille ? Au fait, est-ce que je travaille ? Je n'en sais rien. J'achève de me dégoûter d'un tas de choses : c'est une des formes du goût. C'est le goût qui ne produit pas. C'est une maladie mortelle.

Je serre, pour nous deux, les mains de la maman et les vôtres.

À Maurice Pottecher

Chaumot.

10 mai 1901.

Mon cher ami,

Je réponds tout de suite à votre question par trop discrète.

Nous avons une belle et bonne chambre à vous offrir. Il y a aussi un grenier admirable, impressionnant. Un jour, le vent soufflait si fort que Philippe est descendu de ce grenier, tout pâle.

Vous choisirez entre la chambre et le grenier.

Venez donc quand vous voudrez (je ne bouge pas), et vous partirez quand vous voudrez. Attendez que le temps (et mon baromètre me dit que ce ne sera pas long), soit plus solide, et je vous ferai voir de l'herbe naturelle. Je trouve que celle de Gérardmer a l'air un peu faux.

Vos craintes à propos d'Antoine ne me paraissent pas justes. Il sera très content. Vous oubliez que c'est un acteur. Il sera très sensible à cette fête qui aura l'air d'être organisée en son honneur. D'ailleurs, si vous allez le voir prochainement, prévenez-le (vous n'avez même plus à lui demander son avis), que vous annoncez le spectacle. Promettez-lui un peu de réclame, et tout ira bien.

Je suppose l'impossible, qu'au dernier moment il fasse semblant de reculer : je serai là, et je vous promets que je ne vous lâcherai pas. On a assez joué, ces temps-ci, *Poil de Carotte* au bénéfice des autres, sans même me demander la permission, pour que je me réserve ce petit bénéfice de Bussang.

En ce qui me concerne, c'est bien décidé. Si je n'y allais pas, si je faisais mine de changer d'idée, Marinette me battrait comme plâtre.

Il paraît que Baillet a voté pour *le Plaisir de rompre*. C'est stupéfiant, mais on l'affirme. J'ai donc eu Baillet et Lambert fils. Quel est l'autre ? Vous verrez

que ce sera Prudhon.

À Alfred Athis

Chaumot.

13 mai 1901.

Mon cher ami,

Je me sens plein de tendresse pour cette petite. Que n'est-elle née à Chaumot ! Je l'eusse moi-même, entouré de tous les conseillers, couchée de ma propre main sur le registre d'état-civil. Et quelle délicatesse de l'appeler Annette, comme la petite servante de *Poil de Carotte* ! Elle jouera peut-être le rôle à la Comédie-Française.

Il fait un temps, ici, à ne faire que des enfants. Marinette... Mais ce sont les mystères de l'alcôve, comme dit Paul.

Soyez bon père comme vous êtes bon époux et le reste. Je vous préviens que j'ai rendu le goût du public bien difficile sur les mots d'enfants. Vous pouvez vous y prendre plus tôt que moi, et tâcher d'écrire quelques pages sur leurs gestes, la poussée des dents, la vie dans les langes.

Je vous remercie de votre course rue Hippolyte. Je vous avec plaisir qu'on a changé de spectacle quand ça allait mieux. Mais qu'est-ce que cela ?

En ce moment, tout pousse à vue de nez. C'est magnifique et odorant. Il y a plus de fleurs jaunes dans les prés que de cocus dans le théâtre moderne.

Sourires distraits, comme dit Allais, à la petite, hommages respectueux à la mère, compliments sans ironie au papa.

À Romain Coolus

Chaumot.

14 mai 1901.

Mon cher Coolus,

Vous m'avez dit que je ne vous écrivais que pour vous adresser toujours des remerciements. C'est qu'aussi vous me comblez toujours. Et puis, il ne

faut pas dédaigner mes lettres de gratitude. Je me suis gardé d'en écrire une à Faguet. Je ne trouve pas que cet homme d'esprit goûte comme il faut ma raison.

Il y a, dans votre dernier *Jules Renard* (non, pas le dernier, n'est-ce pas ?) un compliment qui me fait un effet tout spécial. Vous parlez de mes « images de grand poète ». Mettons « poète », et nous serons d'accord. Je n'ai d'autre idéal que de faire œuvre de poète, dussé-je même ne pas écrire. Peu importe, mais je voudrais que toujours ma pensée fût celle d'un poète. Resterait à définir ce mot gâté par tant de faiseurs de vers, mais, nous nous comprenons. Quel poète que Montaigne !

Et vous en êtes un autre. J'ai lu le premier acte des *Amants de Sazy* dans *la Contemporaine*. Il y a là, je vous jure, et vous me croirez si vous voulez, des choses de premier ordre. Quel besoin avez-vous de les gâter par des jeux de mots ? Je vous en montrerai vingt, barrés avec rage au crayon bleu. Coolus, restons poète ! Ne perdons pas notre temps aux petits jeux de société. Il y a des auteurs pour ça.

Votre petit bois, quoique un peu en retard, pousse bien. Les oiseaux y remuent sans cesse et disent aux feuilles de se hâter. Ma petite fille m'a dit : « Comment, toi, papa, tu ne saurais pas faire un nid ? » Hélas ! non, ma fille. Peut-être pourrais-je trouver une image aussi jolie qu'un nid, mais, faire un nid de fauvette, ça m'est défendu.

À propos de fauvette, je viens d'entendre ce bout de dialogue.

Le pinson (le père) : « Allons ! Répète un peu l'air que je t'apprends. »

Le petit pinson : « Je n'aime pas cet air-là. Écoute plutôt celui-ci. »

Il chante comme une fauvette. Stupéfaction de sa famille.

J'exagère à peine. Tout est délicieux, Coolus. Il y a des boutons d'or si nombreux dans les prés qu'ils éclairent la campagne mieux que ne fait le soleil.

Et puis, un drame. Tout à l'heure, un pigeon, sur mon épaule, me mordait l'oreille. Je remue la tête. Le pigeon s'envole et va se poser dans la cour. Mon chien saute dessus et le tue. Ma fillette n'avait rien vu. Elle appelle son pigeon, prise peu à peu d'inquiétude. Et, moi, je n'ose rien dire, ou je dis qu'il va revenir. Un gros chagrin se prépare, des larmes se rassemblent. Il faudra bien que tout éclate.

Au revoir, Coolus. J'ai pour vous une espèce d'estime affectueuse que je vous prie de ne pas rejeter.

J'ai écrit à Gémier une lettre qui valait une réponse. Que devient cet homme ? Quitter l'affiche avec vous m'a paru une consolation. Je demandais

au *Pain de ménage* de me préparer mon pain de campagne. C'est impossible. N'en parlons plus.

Je serre la main où vous mettez votre cœur.

À Maurice Pottecher

Chaumot.

8 juin 1901.

Mon cher ami,

Un mot pour vous prévenir que le livre de M. Suarès est prêt. Vallette m'écrit que, ce qui l'a retardé, c'est sa typographie inusitée.

J'en envoyé, ce matin, par dépêche, mes félicitations à Suzanne Desprès, de la Comédie-Française, et je lui ai donné rendez-vous à Bussang.

À part ça, rien de neuf. Notre vache a fait veau dans d'excellentes conditions.

À vous tous.

Chaumot.

18 juin 1901.

Mon cher ami,

Je viens de lire dans *le Figaro* votre annonce. Puissance de ce qui est imprimé ! Me voilà ému comme à l'approche d'une première.

Ne vous avais-je pas dit qu'Antoine ne pouvait plus sentir Nau ? Cette aversion date d'une représentation qu'il a donnée, avec elle, à Monte-Carlo, de *Blanchette*, je crois, ou d'une autre pièce, mais pas de *Poil de Carotte*, car ils n'ont pas joué ma pièce à Monte-Carlo. Mévisto s'est, lui aussi, beaucoup plain de Nau. Elle est un peu trop, j'imagine, grande étoile de province. C'est ce qui indispose ses camarades.

Je crois, d'ailleurs, que, puisque nous n'aurons pas Desprès, peu importe celle que nous aurons. J'ai vu jouer Marley (je ne connais pas Becker) : c'est très suffisant. Elle m'a même dit que le grand duc de Russie (lequel ?) lui avait dit qu'elle était mieux que Desprès. Réjouissez-vous donc. Ah ! si M^{me} Pottecher avait un fessier plus modeste !... Je vous demande pardon : c'est l'auteur, et non l'ami qui parle. Mais, tout pesé, il vaut mieux qu'Antoine

amène toute sa troupe.

Comme public, je souhaite qu'il fasse beau, mais, comme auteur, j'aime autant qu'il pleuve. Ça noiera mon émotion. Ne couvrez donc pas votre théâtre pour moi ; je craindrais le regard sévère de votre père.

Il pleut et il fait froid. C'est évidemment parce que vous n'êtes plus là.

J'ai reçu le livre de M. Suarès, pas sa lettre. Franchement, ça ne me dit rien du tout. Mais je ne juge pas. Ça m'est indifférent, voilà tout.

Maison Saunier, place du Palais.

Sables d'Olonne, Vendée.

22 juillet 1901.

Mon cher ami,

Votre lettre, qui est allée à Chaumot, puis à Paris, nous rejoint au bord de la mer. Je vous le répète : c'est avec plaisir que je dépenserai un peu plus de cent sous – premières réservées – pour aller voir *Poil de Carotte, l'Héritage*, et, je l'espère bien, une répétition de *C'est le vent*. Le décor de *Poil de Carotte* me paraît très bien, d'ici, et complet : avec un peu d'herbe dans la cour et, au milieu, un banc, – vous vous rappelez qu'il y avait un arbre chez Antoine, – ce sera parfait.

Ici, je ne travaille pas, mais j'ai déjà le remords de ne pas travailler. C'est tout ce qui me reste de mes années laborieuses. Tant que ça me restera, je ne serai pas trop inquiet. Le début de notre séjour a été dur. Une chaleur terrible après un interminable voyage. Toute la famille, sauf la forte Marinette, s'évanouissait. Depuis hier, ça va mieux. Il y a de l'air. Mer splendide ; par ma fenêtre j'en vois un bon quartier. Du sable si fin qu'on le respire sans en être incommodé.

Mais, mon cher ami, nous ne sommes, au fond, que de pauvres nationalistes. Je ne pense qu'à mon petit village, et toutes mes racines sont là-bas. Et puis, il y a trop de vieilles femmes qui marchent les jambes nues ; c'est un peu répugnant. Nous n'y resterons pas un mois, et nous partirons dans la première semaine d'Août. Je vous écrirai.

À vous tous d'un cœur ami.

Et les élections ? Quelques électeurs avaient pensé à moi pour le conseil d'arrondissement. Que Flaubert me préserve ! Mais je nourris contre mon maire une haine farouche.

À Tristan Bernard

Sables d'Olonne.

27 juillet 1901.

Mon vieux Paul,

Assez de sables ! Je rentre et je passe par Paris. Déposez sur ma table de nuit, pour Lundi soir, un exemplaire de votre *Mari*, et dites-moi si nous déjeunons ensemble chez Mollard, Lundi matin, midi. Le contraire me stupéfierait.

Votre vieux vigneron.

À Mme Jules Renard

Paris.

30 juillet 1901.

Ma belle Sablaise,

Hier, aussitôt dans le rapide, j'ai déjeuné au wagon-restaurant. C'est un vrai rapide, qui ne s'arrête qu'à Chartres. Il va même trop vite : c'est monotone. Arrivé à Paris par un bel orage. Revu avec plaisir notre appartement. Il n'y a de possible pour nous que Paris et la Gloriette ou, plutôt, Chitry.

J'ai dîné tout seul chez Mollard et je me suis couché. Bien dormi dans le grand lit.

Boulenger ne vient pas. Je verrai sans doute ce soir le Paul, qui était au Breuil. J'ai vu ce matin Flammarion (bonne visite), et Vallette qui n'a pas l'air trop mécontent du *Vigneron*. Ça marcherait encore mieux sans le titre, qui est trop littéraire.

Je ne vois pas que quelque chose m'empêche de partir demain matin Mercredi. Sauf dépêche, tu peux me retenir une voiture.

Je pense que je verrai Antoine ce soir, et ce sera tout. Paris est vide, ce qui ne le rend pas désagréable, au contraire. Le soir, il est un peu plus sombre que d'ordinaire, mais il y a de belles Sablaises.

[*Au crayon*]. Je déjeune chez Mollard. Si je n'avais ma grosse Rinette, j'aimerais beaucoup cette vie de garçon à Paris, où on est seul au milieu de

tout le monde, où on peut faire et penser ce qu'on veut sans que personne vous embête. Seule, la grosse Rinette vaut mieux que ça.

Je viens de voir Antoine. Tout va bien pour Bussang. Je rentrerai demain soir. Je n'ai plus rien à faire.

À Maurice Pottecher

Chaumot.

2 août 1901.

Mon cher ami,

Nous avons assez des Sables d'Olonne, et nous sommes rentrés dans notre petite cabane de Chaumot, la petite famille directement, et moi en passant par Paris.

J'ai vu Antoine qui m'avait écrit une lettre où il voulait bien me prier de ne pas lui « faire la blague de ne pas venir à Bussang ». Il démolit tout son théâtre, et il est très heureux. On voit dans son bureau, affiché, le programme du *Théâtre du Peuple*. Il est entendu qu'il amènera Becker, – Poil de Carotte, – Maupin et Ellen Andrée. Ils répéteront à Paris. Je ne connais pas Becker, mais on m'a dit qu'elle ne manque pas de qualités. Antoine me semble se réjouir de cette promenade. Quand on est décoré, on voyage volontiers, ce qui est de la vanité mal comprise, car tous les décorés voyagent beaucoup, et on est vite exaspéré.

Je vous apporterai un exemplaire du *Vigneron dans sa vigne*. Vous savez que ce n'est qu'une réimpression, un peu augmentée de choses que vous connaissez. C'est pourquoi je ne me presse pas de vous l'offrir.

J'ai reçu ce matin une lettre de votre ami Suarès, de cette écriture sculptée si impressionnante. Je crois qu'il m'annonce un nouvel exemplaire des *Airs*, mais je n'en suis pas sûr.

Descaves m'a écrit qu'il va dans votre pays et qu'il sera sans doute là le 18. Quelle noce ! Bonne santé, et ne vous faites pas de bile.

Votre ami.

Je n'ai pas fait mon devoir aux dernières élections, et mon maire vient d'être réélu conseiller d'arrondissement. J'enrage !

Chaumot.

5 août 1901.

Mon cher ami,

Je reçois votre lettre, qui est allée aux Sables d'Olonne et s'est croisée avec la mienne, partie de Chaumot.

La date du 15 ne me gêne pas du tout, au contraire. Elle me permettra de rentrer plus tôt à Chaumot, où j'ai grand besoin de me reposer, en travaillant, car je ne sais comment je m'y suis pris, mais tout cet été j'ai mené une vie de commis voyageur.

Je n'arriverai guère que la veille à Bussang. Je préfère rester un ou deux jours avec vous après la représentation, et assister à une répétition de votre nouvelle pièce.

Je ne sais si j'arriverai avec Antoine, car j'ai promis d'aller voir Guitry au Breuil, et cela peut me retarder. Mais je serai à mon poste au moment voulu, soyer tranquille.

À bientôt. Du calme, et fichez-vous des journalistes. Ne pensons qu'à Molière.

Quelle salade de notes a paru dans les journaux à propos de notre représentation ! Mais il faut en rire.

À M^{me} Jules Renard

Paris.

Dimanche soir, 6 h. 1/2.

[11 août 1901.]

Ma jolie Sablaise,

J'arrive après un voyage qui dure de moins en moins, puisqu'à 5 heures et quelques minutes j'étais à la gare de Lyon. On n'a pas le temps de s'en apercevoir. Pourtant j'ai voyagé, depuis Laroche, avec une nourrice énorme qui me gênait bien. Quel fessier ! J'avais beau me ratatiner : elle croulait sur moi. De temps en temps elle tâchait de remonter ses graisses, vainement ; et elle sentait Château-Chinon à plein nez.

Rien de neuf. Paris est plutôt morne, mais ça n'est pas désagréable. J'ai mis mon gilet crème et mes bottines vernies, et j'en vaux un autre. Je vais dîner tout seul. J'ai faim.

Je vous embrasse, chers trésors.

Le Breuil.

Mardi matin [13 août 1901.]

Chère chérie,

J'ai passé une journée délicieuse. Vraiment, le Breuil est une merveille. Ça, ou la maison natale. Brandès est charmante, et Guitry comme toujours. Si nous étions un peu plus riches et que tu ne sois pas si loin, tu y viendrais passer huit jours avec les gosses. Voilà du *vrai* luxe, et Brandès est une femme de ménage. On veut me retenir, mais je pense partir ce soir. Je viens de faire, au saut du lit, après un débarbouillage à l'eau froide, une promenade exquise dans des sapins, des oiseaux, des écureuils, avec vue sur la mer et le Havre. C'est le rêve.

Je vous embrasse, mes trois chéris.

Guitry a vingt-quatre chiens !

Bussang.

16 août 1901.

Chère chérie,

Mauvais temps, hier. Pluie le matin. Le soir, éclaircie pour *l'Héritage*, mais *Poil de Carotte* a reçu trois averses. Malgré ça, il a bien porté. Les gens ont tenu bon sous les parapluies. Moi, je m'amusais beaucoup. Les Pottecher nous ont très bien reçus, surtout ton Jules. Je te raconterai.

Je rentrerai au plus tard Dimanche soir, peut-être avant, car il pleut, et, malgré la gentillesse des Pottecher, si la pluie continue, je partirai plus tôt. Ce pays délicieux est vraiment gâté par la pluie.

Vous embrasse tous, mes trois trésors.

À André Picard

Chaumot.

20 août 1901.

Mon cher ami,

Vous auriez pu économiser trois sous. Vous n'aviez qu'à vous trouver sur la route d'Honfleur à Trouville, mardi soir, 12 Août, vers six heures. Vous m'auriez vu dans une coquette petite voiture, à la gauche d'une femme élégante qui conduisait, haut la main, un cheval de fine allure. J'avais le cœur plein d'ébullitions mondaines.

Depuis, j'ai vu le *Théâtre du Peuple*, et me voilà rentré.

Vous me dites dans votre lettre des choses que j'aime relire, sincères ou exagérées, je les accepte toutes. Tant pis ! Je suis déjà trop vieux pour faire un choix par modestie.

Ici, on va bien. J'aime ma femme, ma femme m'aime, etc. Je suis un conseiller municipal modèle, c'est-à-dire que j'embête le maire de Chaumot.

C'est tout. Ne tournez pas la page.

À Paul Cornu

Chaumot.

26 août 1901.

Cher Monsieur,

Votre dernière note de *l'Écho de Clamecy* ajoute à quelques petits remords que j'avais déjà. Vous pensez, sans doute, que j'aurais bien pu répondre à votre aimable lettre du 31 Mai et vous envoyer *le Vigneron dans sa Vigne*, et c'est vrai, et je vous prie de ne pas m'en vouloir. J'ai voyagé beaucoup, ces temps derniers, de Chaumot aux Sables d'Olonne, des Sables d'Olonne à Honfleur, de Honfleur à Bussang. C'est une première excuse. J'en ai une autre. J'aurais grand plaisir à causer avec vous, mais l'idée que, par

sympathie, vous prendrez la *peine* d'expliquer à vos lecteurs un livre de moi ne m'est pas agréable. Vous vous exposez à des ennuis, à des « Ah ! vous trouvez ça intéressant ? ». Je parle par expérience. J'ai toujours dissuadé mes amis de la Nièvre de se donner, dans mon intérêt, le mal de me faire connaître. S'ils persistent, c'est malgré moi. Non que le public nivernais ne vaille pas les autres. Il ne vaut ni plus ni moins. Mais ce qu'on appelle le *public* m'est indifférent, je vous jure. Je ne goûte que les sympathies individuelles et spontanées. La vôtre m'est précieuse, avec quelques autres : cela me suffit. À quoi bon *forcer* l'acheteur ? Jamais *le Vigneron dans sa Vigne* (quoi qu'on fasse, aussi je ne fais rien faire), n'aura plus de cinq à six cents, mettons : mille lecteurs. Mieux vaut rester entre intimes. Notez que je n'ai pas la prétention d'être *incompréhensible*. Fichtre non ! Je serais navré d'être obscur, mais je ne suis *clair* que pour quelques-uns.

Je vous dirai tout cela bien mieux dans une causerie. Chaumot n'est pas loin de Clamecy. Si vous veniez voir ma petite maison de curé ? Cela me ferait plaisir. Ou, si vous n'êtes pas libre, je pourrais aller à Clamecy vous serrer la main. Nous déjeunerions à quelque *Boule d'Or*. Je vous porterais un exemplaire du *Vigneron*. Vous me parleriez de Clamecy, que je connais mal. Je vous fais ces propositions avec la plus franche simplicité et vous prie de croire à mes meilleurs sentiments.

Le *Théâtre du Peuple* à Bussang est une très belle chose, mais, hélas ! irréalisable chez nous.

À Maurice Pottecher

Chaumot.

11 septembre 1901.

Mon cher ami,

Vous devez être content, car les coupures de journaux que je reçois célèbrent comme il convient la gloire du *Théâtre du Peuple*. Quelle note je devrai à Gallois ! Ah ! vous me coûtez cher. Il est vrai que c'est une bonne publicité pour *Poil de Carotte* qui, remorqué par votre œuvre, finit par prendre l'importance d'une pièce en deux actes, au moins.

J'ai dit au *Temps* ce que je pense, pas du tout pour vous être agréable, et je voudrais bien écrire quelque chose pour votre scène originale. Le pourrai-je ?

C'est une envie, mais je suis si impuissant...

Je n'ai pas reçu votre pièce *C'est le vent*. Envoyez-la moi. Un certain froid aux pieds m'a fort gêné dans les efforts que je faisais pour la deviner. Les journaux constatent un grand succès. Il ne vous manque qu'un bon administrateur, et votre excellent père, pour qui j'ai la plus profonde estime, n'aura plus de motifs d'inquiétude.

Il nous manque à tous un bon administrateur, non seulement pour surveiller notre caisse, mais encore pour guider et stimuler notre pauvre volonté impotente. J'en sais quelque chose, et parfois je me dis avec terreur : « Demain, oui, à partir de demain matin, tout me sera indifférent. »

Ne parlons pas de ça. Donnez-moi bientôt de vos nouvelles.

Votre ami.

À Jean Pêcher

Chaumot.

27 septembre 1901.

Mon cher Jean,

Et d'abord, pourquoi ne viendrais-tu pas passer quelques jours à Chaumot, oui, pourquoi ? Tâche donc. Ça ferait plaisir à tout le monde, y compris les bêtes. Rien de plus facile, ce me semble. Le meilleur train quitte Paris à 11 h. 50 du matin, et du dînes à Chaumot. C'est convenu.

Nous acceptons tes offres de service avec gratitude. Je voulais envoyer Fantec à Condorcet, mais je recule encore. J'aurais pourtant voulu ajouter quelque chose à tes leçons. N'y aurait-il pas dans notre quartier quelque cours que Fantec pourrait suivre, pour régulariser son travail ? On m'a fort vanté l'école alsacienne, mais c'est au diable. Il faudrait quelque chose du même genre. Veux-tu chercher de ton côté ? Il devrait exister une Sorbonne pour les enfants. Fantec a besoin de voir à l'œuvre des camarades un peu distingués. Ce contrôle lui serait très utile. Il a fait pas mal de latin. Il a lu beaucoup, mais il fait toujours d'énormes fautes matérielles.

Nous pensons rentrer dans la première quinzaine d'Octobre, plutôt à la fin qu'au commencement. Ça dépendra du temps.

Où diable as-tu lu qu'Antoine allait me jouer trois actes ? Je n'en suis, fichtre ! pas là. Tu serais bien gentil de me retrouver le journal qui a fait cette

fausse annonce, en tout cas, bien prématurément.

À bientôt, j'espère. Tout le monde t'attend.

À Edmond Rostand

Chaumot.

5 octobre 1901.

Si Nicolas, quoique empereur, avait le moindre talent, il vous aurait dit : « Merci, Rostand ! Vous seul me faites oublier que nous sommes de corvée ! »

Vous avez été gai comme Banville, hardi et dédaigneux avec tact, spirituel et maniéré, même, comme notre histoire quand ça lui plaît, léger, pas embêtant, presque gamin comme le Nadir de Victor Hugo :

Je m'amuse, je vois le vrai côté des femmes.

Vous avez été une fois de plus poète, et poète lyrique, riche de jolies choses, et généreux les yeux fermés. Vous avez été Rostand. Fichtre ! Que vous faut-il ?

Mais tout votre poème est d'une pâte si tendre et « saisie » que des mains lourdes essaient de la casser.

Il n'y a là qu'une mutinerie. À votre prochain *Aiglon*, les épaules, à peine levées, se tasseront d'accablement respectueux. Je vous le dis et vous embrasse.

À Lucien Guitry

Paris.

30 octobre 1901.

Mon pauvre vieux ami, je ne peux pas. Je suis inmontrable. J'avais lu sur une affiche d'Antoine : *Monsieur Vernet*, comédie en trois actes de M. Jules Renard. Ça m'a donné un coup et l'idée de rouvrir un manuscrit qu'un mois de promenades meurtrières m'avait fait oublier.

Je croyais que ça y était. Je vous l'avais même dit, et sans doute à Antoine, qui, paraît-il, *raconte* ma pièce. Il l'invente. C'est peut-être très bien, mais la mienne n'existe pas : c'est informe, et sans goût, et à peine ébauché. Pour une fois, je m'étais illusionné comme notre extraordinaire Paul, l'homme qui fait des pièces par millions.

Bref, il faut laisser ça. Inutile, d'ailleurs, de se déchirer. Mais que faire ? Alors, je commence un livre, sans quoi, dans un ou deux mois, vous m'entendez bien, la maison *Jules et Marinette* suspendrait ses paiements.

J'irai vous voir, dans votre bouche à feu, quelque prochain soir. À ce propos, pourrez-vous bientôt me prêter un fauteuil pour un monsieur ?

Affectueux coups de dents à vos perdrix rouges.

Fantec va très bien. Il vient d'être 7^e sur 27, mais il faut que je l'aide une heure ou deux par jour. J'ai supprimé mon escrime. Suis-je beau ! Je n'attendais, disons-le, que cette occasion. Mais que de conneries, hein ? au Théâtre Antoine ! C'est à se casser la tête contre un édredon.

Et mes photographies ?

À M^{me} Edmond Rostand

Paris.

4 novembre 1901.

Ma glorieuse amie,

Je viens d'être stupide. Là, sous vos yeux, j'avais envie de me précipiter dans votre loge et de vous embrasser, et j'ai eu la force de ne pas tourner la tête pour vous saluer !

Rostand va encore dire que c'est de l'hypocrisie, mais je vous jure que j'étais très malheureux. Jamais je ne me résoudrais à vous dire des banalités devant un tas de gens. Sans doute, j'aurais pu essayer d'être spirituel, mais j'étais si mal préparé ! Vous apparaissez tout à coup dans votre rayonnement sans prévenir votre vieil ami.

Marinette me dit que j'ai raison de vous écrire cette lettre et que vous ne m'en voulez pas. Non, hein ?

Votre admirateur à tous deux.

C'est égal : plus je vais, et plus la vie m'embarrasse. Si j'avais du génie, je m'en ficherais un peu.

Et, surtout, ne me répondez pas que « vous ne m'avez pas aperçu. »
Et puis, c'est de votre faute. Pourquoi ne vous voit-on plus ?

À Lucien Guitry

Paris.

21 novembre 1901.

Mon vieil ami,

Je suis désolé. J'étais allé voir, vous pensez bien, des conneries. Je vois, avec une espèce de plaisir particulier qui consolera notre Frivolin¹, que vous en aurez fini d'ici peu avec *la Veine*. Je retiens tout votre temps. Nous irons voir le Jardin d'Acclimatation, et nous finirons notre journée à la Comédie.

Vous savez qu'il y a un homme qui écrit plus que Riga² : c'est Claretie. Il donnerait l'heure par lettre. Quant à toucher une aiguille de son propre doigt, c'est une autre affaire. Et notre pauvre ami Rostand avait encore bien besoin de gagner une centaine de francs.

Ah ! zut ! zut ! zut !

Vous devriez venir me prendre tout à l'heure, après votre déjeuner, s'il fait beau. Nous irions voir des bêtes.

Je continue, comme vous dites, à faire tourner mes assiettes. Nous verrons bien celle qui lâchera les autres.

Mais rien ne presse. Songez que je travaillerai comme ça jusqu'à quatre-vingts ans. Ah ! vous serez beau !

Vôtre.

Hier, sur le trottoir, le Paul, le Fasquelle et moi. (J'ai l'aplomb de me nommer le dernier.) Ça traînait. Enfin, Fasquelle : « Guitry en a dit une bien bonne, à la répétition de *l'Énigme*. Il a dit : « On me dit toujours « d'entrer à la Comédie-Française. Eh, bien, m'y voilà ! J'y suis, à la Comédie-Française ! J'aurais voulu être à cent centimètre sous terre, dans l'égout, pour m'y rafraîchir.

À tout à l'heure, hein ?

Un bon mot, hier, chez Gémier : « Sales colonies ! Rien n'y pousse : on n'a encore pu y planter que le drapeau ! » C'est effrayant, dit Mirbeau.

⁽¹⁾ Capus.

⁽²⁾ Régisseur général du Théâtre des Variétés.

Paris.

2 décembre 1901.

Mais je suis rentré, hier soir, avec un mal de tête *fâcheux* que tout à l'heure Bergerat n'a point dissipé et que j'ai encore. Je suis pâle comme vous avez dû l'être en entrant, cet après-midi, dans votre loge. Si je ne peux pas travailler, je me coucherai.

Je ne sais pas si vous vous en êtes aperçu, mais j'ai médiocrement goûté votre plaisanterie de la fin sur *le Plaisir de Rompre*. D'ailleurs, ça vous regarde. Je ne souffle plus mot. Il me suffira de m'enivrer de dédain.

À demain, hein ? 12 h. 1/2, le lièvre, vous et, je l'espère bien, votre amie. Donnez-moi sa réponse.

Et votre soupe mangée ce soir, que ne venez-vous me raconter des choses ?

En tout cas, demain.

Samedi, *Poil de Carotte* : 3.500 et quelques broutilles.

Dimanche, même spectacle : 3.300. Voilà. Blaguez ! Blaguez !

À M^{me} Jules Renard

Chaumot.

5 décembre 1901.

Mes bons chéris,

J'ai fait un voyage sans ennui. Tout va bien ici. Ragotte me soigne comme son enfant.

Il fait plus froid que là-bas, mais on respire. J'ai bien dormi. Je me suis réveillé avec le bout du nez froid.

Ce matin, chassé. J'ai tué une belle perdrix pour Baïe. J'ai presque pêché aussi. J'ai trouvé dans mon paletot une quinzaine de poissons, seulement ils étaient du mois d'Octobre. C'était une infection. Philippe avait déjà senti quelque chose dans le cabinet, mais il ne s'en était pas inquiété.

J'ai été voir la grand'mère. Elle a été bien. Elle m'a dit que j'achevais de la guérir ; elle me l'a dit sans pleurer, et, presque aussitôt, elle a dit :

— Si tu avais été là hier, tu aurais tué un beau chat qui mangeait mes

lapins... Et ma grosse Baïe ? Et mon grand Fantec ?... Tu vas peut-être trouver quelque chose dans les champs... Quand Marinette veut-elle sa dinde ?... Écoute donc que je t'explique : ma cuisinière ne va plus... Veux-tu prendre quelque chose de chaud ?... Tu es bien gentil d'être venu me voir. Assieds-toi donc... Tout le monde dit que c'est un beau travail, ton réservoir d'eau, etc. !

Elle était dans son fauteuil, dans la grande cuisine, à côté du poêle, car elle a enlevé sa cuisinière.

Cette vieille maison me plaît beaucoup. Elle est saine, elle est solide. Si la grand'mère était comme tout le monde, quelle économie pour nous !

Je viens de déjeuner très bien. Des poissons (pas les miens), très bien frits, ma foi ! Du ragoût aux pommes de terre, des châtaignes, ton fromage, du pain à discrétion et du vin qui glace le ventre. Tu vois que je me soigne. Ragotte m'attend de pied ferme avec son café, qui ne coule pas. Hier soir, j'avais un poulet tout entier : il a fallu tous les Philippe pour l'achever.

Le corbeau est dans la cage aux pigeons. Depuis qu'il ne court plus, il est frais comme l'œil. Les chiens sont en bon état. Les escargots dorment, et les poulets se promènent dans le jardin.

Philippe a envoyé hier deux poulets et des oignons.

Je vais finir la journée à la chasse.

Je vous embrasse tous trois dans le même bonnet.

Jeudi soir, 5 décembre 1901.

J'ai tué un lièvre d'une façon bien comique. Je raconterai ça au père Fantec. Nous n'avons pas eu de soleil. Le temps est resté plein de « breugnes », dit Philippe. Malgré ça, il fait plutôt froid, et il pourrait bien neiger cette nuit.

J'irai sans doute à Corbigny demain. Je te quitte pour lire un peu de Molière. J'ai trois bonnes heures devant moi.

Vendredi 6.

Chasse ce matin. Nous avons rapporté deux perdrix. Je rentrerai avec un lièvre et trois perdrix. Il faudra me saluer. Je rentrerai, bien entendu, demain soir, samedi. Je serai à Paris à 5 h. 15. Cela m'a fait bien, bien plaisir.

Je vous embrasse tous trois.

Il faisait froid, ce matin. Je suis rentré avec des glaçons dans ma barbe,

comme un lustre.

Chaumot.

30 décembre 1901.

Ma belle chérie,

Tu as dû recevoir ma dépêche de ce matin que Louis Paillard devait t'envoyer dès la première heure. J'ai mis : « Dix partout », parce qu'en effet ça c'est très bien passé, après une journée un peu énervante, au point de vue de Molière et de ton Jules. *L'Avare* a porté comme il devait, et je me suis tiré d'affaire, sans le moindre trouble, sans boire un coup (ça a duré 1 h 1/4), et sans fatigue.

Mais quel public ! Quelle ignorance ! Et quelles dindes que les bourgeoises ! Je ne parle pas des ouvriers ni des paysans : la partie populaire du public, c'est bon. Je sais maintenant ce qu'il leur faut : ce que je leur ai donné, avec, ça et là, moins de littérature ; il ne leur en faut pas du tout.

En somme, je crois voir clairement ce qu'il y aurait à faire, dans d'autres conditions. Si j'avais eu un maire convenable, j'aurais recommencé la conférence à Chaumot, pour les gens qui n'ont pas pu venir.

Fantec était à côté de moi. Il présidait presque. Il m'a dit que je n'avais fait qu'un ou deux huitièmes de faute. Quel bon petit camarade j'ai là !

Mes plus forts baisers, mes chéris.

À Antoine

Chaumot.

30 décembre 1901.

Mon cher ami,

On ne vous voit plus... qu'à Bussang !

Mais qu'aller dire à un homme qui ne rate plus rien ? Vous devenez d'une insignifiance !...

Je ne vous ai pas dit – à quoi bon ces aveux ? – que je m'étais trompé avec *Monsieur Vernet* en trois actes. Il n'y avait pas, dedans, assez de *Poil de Carotte*, et il y avait trop de *Pain de ménage*, et ce dernier petit acte est déjà d'une longueur !... Mais je crois qu'en deux actes ça peut être bien. Cette

nouvelle version me *travaille* assez pour que je l'espère bonne.

Il va de soi, – puisque c'est convenu, – que, dès que j'aurai quelque certitude, vous en serez le premier informé.

Une bonne poignée de main, homme heureux !

Je suis venu ici lire *l'Avare* à trois ou quatre cents Morvandiaux. J'ai fait des effets (!) comme un simple Leloir. L'année prochaine, je parlerai du Théâtre Antoine, ce qui me permettra de dire quelques mots de moi : il est temps.

À M^{me} Jules Renard

Chaumot.

31 décembre 1901.

Mon bon chéri,

Je sens que tu t'ennuies un peu. Pour moi, je ne sais à quoi ça tient, mais je ne m'amuse pas beaucoup. J'avais même l'intention de partir demain matin pour t'embrasser au moins le soir du 1^{er} janvier, mais Fantec m'a paru désirer rester encore un jour à chasser le moineau. Comme ces vacances sont pour lui, je ne veux pas lui faire la moindre peine. Nous resterons donc demain, mais nous partirons le soir pour arriver à Paris à 4 heures du matin. Il fait doux. On peut voyager la nuit. Je retiendrai un coupé. De cette façon, nous ne nous reverrons pas beaucoup plus tard.

Donc, à jeudi matin, vers 5 heures.

Il fait bon, aujourd'hui. Il y a du soleil. Je vais me promener un peu.

J'ai vu maman, ce matin. Dès qu'elle marche, elle est insupportable. Je ne sais ce qu'elle a pu dire, mais tout le monde te croit malade, etc.

Tu liras probablement ma lettre au lit. Que je sois le premier à t'embrasser ! Je ne te souhaite rien, ma pauvre chère vieille. Tu sais bien que tu auras toujours les trois quarts de ce qui nous arrivera d'heureux. Et, sois tranquille, tu ne seras pas malheureuse par ton Jules. Plus je vais, et plus je sens qu'une Rinette comme toi est une compensation à tout ce qui peut arriver de pire. Donc, courage pour nous deux. Quand je pense à ce que tu mérites, les plus gros soucis (et j'en ai de sombres), ne me font pas peur.

Je vous prends toutes deux, toi et ma chère Baïe qui est si sage, dans mes bras, et je vous serre bien fort.

1902

À Edmond Rostand

Paris.

3 janvier 1902.

Mon cher ami,

Il y a, dans mon bureau, une chauve-souris (de Rostand), un encrier (de Rostand), une jolie femme en bronze ciselé (de Rostand), une bibliothèque tournante (de Rostand). Je porte toujours à ma cravate un petit renard (de Rostand), et j'en oublie. Et je ne compte pas la part de Marinette et des enfants.

Et je ne vous aimerais pas ?

Ce serait très fou, d'être ingrat. Tant pis ! Je ne suis pas de cette force, et j'avoue qu'au milieu de tous ces petits cadeaux j'entretiens pour vous la plus tendre amitié.

Oui, si quelquefois j'imagine que vous êtes loin, très loin, il me suffit d'un regard circulaire pour me rassurer, et j'ai la certitude, alors, d'occuper dans votre souvenir une petite place spéciale.

D'ailleurs, je vous connais. Je pense bien que pouvoir donner est une de vos grandes joies. Comme vous devez faire des heureux ! Que de pauvres misérables doivent adorer M^{me} Rostand ! Oh ! continuez tous deux à être bons, dussé-je y trouver mes petits bénéfices.

Nous, nous ne pouvons pas. Je crois que je suis très heureux et que j'ai à peu près tout, sauf la puissance de gagner un peu d'argent pour le donner. Je ne souhaite pas un admirateur de plus. (J'en ai bien assez, et vous aussi !) Mais c'est toujours la même pauvreté de lecteurs. Ma littérature refuse de me nourrir ; je ne peux écrire que 25 lignes, et on ne peut me les payer qu'à la ligne. Comment ferais-je la part du pauvre ? Et ça me désole... pour les autres, car, pour moi, je deviens sage, et *la médiocrité me va de plus en plus*.

Je vous ai envoyé un bonjour de Chaumot à Paris. J'y étais allé faire une conférence sur Molière, et, à propos de Molière, c'est-à-dire de *Cyrano*, j'ai fait retentir votre nom, à la mairie de Corbigny, devant trois ou quatre cents

Morvandiaux. Vous sonnez très bien. Vous savez que je m'en suis très bien tiré. Je ne parle pas mal. Je crie trop, à votre goût, mais ça fait de l'effet, je vous jure.

Je vous embrasse.

Bonjour, madame Rosemonde Rostand. Nous vous avons attendue, hier, toute la soirée. Si vous ne venez pas nous voir bientôt, je ferai un petit acte contre vous, qui me couvrira de gloire et me rapportera beaucoup d'argent. Venez vite, que Marinette, et ma fille, et mon fils, vous embrassent de tout leur cœur. Moi, je regarderai. Ne craignez rien.

À Léon Blum

Paris.

10 février 1902.

Enfin, on pourra donc aller au théâtre sans craindre d'écraser ce petit dans les couloirs !

Il doit être laid, hein ? Comme tous les hommes qui ne se sont encore donné que la peine de naître.

Ma femme ira embrasser la vôtre quand ce sera convenable. Je la félicite, bien qu'elle n'ait pas pu faire autrement, et je vous complimente, bien qu'il n'y ait pas de quoi.

Votre vieil ami.

Paris.

18 février 1902.

Mon cher ami,

Marinette me dit des choses telles que je vois que j'ai eu tort de plaisanter, ce soir, à propos de votre chère femme. Ne m'en veuillez pas. Je croyais simplement me rattraper d'avoir un jour été, moi aussi, bien ému. Donnez-nous des nouvelles de cette courageuse petite maman et de monsieur votre fils.

Votre ami à tous les trois.

À Edmond Rostand

Paris.

4 mars 1902.

Mon cher ami,
Je me disais, déçu : « Pourquoi ne parle-t-il pas, le seul qui saurait parler ? »

Vous venez de le faire *dignement*.

Je vous embrasse, vous et les vôtres, avec une douce émotion.

Ce n'était pas très beau, à Paris. Au fond, on aime mal Victor Hugo. J'aurais bien voulu être avec vous. J'ai passé une semaine de bonheur religieux dans vos livres.

À M^{me} Jules Renard

Chaumot.

28 mars 1902.

Mon chéri,

Nous avons reçu ta bonne lettre ce matin, au saut du lit. Le temps est doux, et, sans une pluie fine, ce serait un beau temps, mais il y a des éclaircies.

En ce moment (midi) il ne pleut pas, et il fait un temps agréable. C'est plein de violettes blanches et rouges. Baïe fera de jolis bouquets.

M^{me} Gros vient de nous faire faire maigre. Fantec et moi, nous ne sommes pas portés sur la morue, mais Philippe s'est régalé. Heureusement, nous avons ton gruyère.

« Le petit bohémien » vient de sonner. Il voulait quatre sous et ses roulées, comme l'an passé, quand le monsieur et la dame l'ont rencontré sur le canal. Philippe, qui ne le connaît pas, ne s'en est débarrassé qu'en le menaçant de Pointu. Mais il a dit qu'il reviendrait. Si je le vois, je lui donnerai sa part de droits d'auteur.

Je vous embrasse bien fort, mes chéris.

À Lucien Guitry

Paris.

10 avril 1902.

Mon pauvre vieil ami,
Rentré hier soir, j'allais vous envoyer le télégramme plaisant. J'apprends, par *le Figaro*, que votre mère est morte. Je sais que vous aimiez votre mère, et je ne trouve rien à vous dire.

Un mot, si vous avez besoin de voir

Votre

JULES RENARD.

À Romain Coolus

Paris.

21 mai 1902.

Mon cher ami Romain Coolus,

Je vous par votre presse, comme je l'ai vu par votre répétition générale, que vous avez lieu d'être content. Je m'en réjouis, croyez-le bien. Un peu plus tard, si vous me faites toujours l'honneur de me demander mon impression, je vous la dirai. Ce sera un quart d'heure de causerie littéraire et amicale. Mais ne vous gênez pas !

Ce qui importe aujourd'hui, c'est votre succès qui, sans m'être aussi agréable qu'à vous, me fait grand plaisir.

Vôtre.

À Jeanne Granier

[*Chaumot.*]

12 juin 1902.

Merci, chère et illustre amie, pour le bon souvenir que vous avez gardé, dit Serge Basset, du *Plaisir de Rompre*. Et, moi, si jamais j'ai la conscience d'avoir fait un chef-d'œuvre (tout arrive), j'exigerai qu'il soit joué par Jeanne Granier, l'unique et non pas une autre.

Mon fils vous embrasse. Depuis le 1^{er} Avril, c'est lui qui est mon successeur, et qui embrasse pour la famille.

À Alfred Athis

Chaumot.

Le 29 août 1902.

Mon cher enfant,

J'attendais, pour vous écrire, le résultat d'une affaire qui m'a donné un mal de chien. Il s'agissait de placer, comme retrousser de rideau, *le Pain de ménage* au Théâtre Guity. Enfin, c'est fait. J'ai même changé le titre de ce pur chef-d'œuvre, qui s'appellera *le Pain rassis*. Mais me voilà tranquille pour mon hiver. Vous ne souffrirez pas d'une autre réclame qui me soit personnelle. Il paraît que le baisser de rideau, *la Châtelaine*, de Capus, sera quelque chose d'ébouriffant. Va-t-il me piétiner, ce bougre-là !

Enfin, pour 15 francs par soir, je suis prêt à tout.

Cette affaire menée à bien, je me repose. Je n'ai pas remis les pieds dans *Monsieur Vernet*. J'ai envie de faire jouer le premier acte en 1903 et le deuxième en 1904. Il faut que je ménage mes admirateurs, qui en crèveraient si je lâchais tout. Je suis décidément presque aussi paresseux que vous. Eussiez-vous fait vos trois actes cet été que j'aurais encore de l'avance. Ne les faites donc pas.

J'ai, pour toute fatigue, lu les trois volumes (et encore !...) de Faguet sur les *Politiques et moralistes du XIX^e siècle*. Vous savez comme moi que ce critique est un fou, mais ce n'est pas un fou ennuyeux.

Nous avons passé ici un mois d'Août exquis : pas un flocon de neige. Je me bourre de fromage à la crème. Le temps de digérer, le jour et la nuit sont passées. Tout le monde va bien, et Marinette me dit de temps en temps qu'elle aime beaucoup votre femme. Ça occupe. Vous devriez venir nous voir : j'irais vous attendre sur le pont.

J'ai bien coupé, rentré et vendu mes avoines. Je suis un homme heureux, et, si Antoine prenait l'Odéon tout de suite, je n'aurais aucun remords de ne pas penser à son théâtre.

Au revoir. Bonjour à la multiplication des Natanson.

À propos, maintenant que Fantec m'oblige à passer dix mois sur douze à Paris, qu'est-ce qu'ils attendent pour m'offrir la critique littéraire, ou dramatique, ou morale, dans une de leurs gazettes ? Cinq cents francs par mois. Soufflez-leur ça ; je vous donnerai 6 %.

Je vais chercher quelques vers dans le fumier de notre vache et les offrir, au bout de ma ligne, à quelques goujons qui se foutent de moi, mais qui, au fond, tout au fond, m'adorent.

À bientôt. Votre vieux maître.

J'ai reçu, ce matin, une lettre du préfet m'informant que j'étais nommé délégué cantonal. Je suis tout pâle ; vraiment, la République me gêne. Je vais à l'instant m'enquérir de quelques sœurs à f... à la porte. Pourvu que le petit père Combes n'ait pas tout raflé ! Ce vieux Coppée va entendre parler de moi.

Et, après ça, guerre aux juifs, dont vous êtes, si vous ne m'abusez. Je veux rester seul à Chaumot et en France.

À Antoine

Chaumot.

9 septembre 1902.

Mon cher ami,

Je me rappelle, en effet, que je vous ai lu deux petits actes, cet été, et que le premier ne vous déplaisait pas trop. Comme c'est loin !

Naturellement, je n'ai pas abîmé le premier. Quant aux deuxième, je l'ai

relu quelques fois, et, malgré mon culte pour le théâtre en un acte, nous serons bien obligés de le jouer le même soir que le premier.

Ah ! Poil de Carotte m'aura fait bien du mal ! J'étais né pour regarder les arbres, et l'eau, et pour vous envoyer une fois par an, à titre d'admirateur, une bourriche de perdrix, bien plutôt que pour m'occuper de toutes ces gueules qui composent une salle du Théâtre Antoine. À chaque instant une voix me dit : « Fais donc du théâtre ! » Et une autre me crie : « Quelle belle bucolique, à te rendre immortel ! » Résultat : rien.

J'étais travailleur, rangé, honnête homme. Me voilà paresseux, hésitant, et menteur comme une mise en scène : Antoine m'aura perdu.

Voilà : je rentre, avec mon grand fils qui est un des plus brillants élèves du lycée Condorcet, le 2 octobre. Je m'absente le 27 pour faire mes 13 jours comme sergent décoré, – les plus beaux 13 jours de ma vie, – et je vous dis : réglez-vous là-dessus. Nous répéterons quand vous voudrez, et vous me jouerez quand vous voudrez. C'est mon système, de n'avoir aucune volonté personnelle au théâtre. Dans la vie, je suis à poigne de fer.

Le *New York Herald* – Pierre Veber, sans doute, – annonce que *Monsieur Vernet* passera avec une pièce de Vaucaire et une autre de Picard, et que, pour *Monsieur Vernet*, il est question de l'engagement d'une étoile comique très connue. Quelle étoile ? Vous pouvez bien me le dire, à moi.

Monsieur Vernet irait peut-être mieux avec trois actes un peu genre *Boule de Suif*, mais, je vous le répète, à votre aise. Coupez votre spectacle en autant de morceaux qu'il vous plaira, pourvu que les deux miens soient bons.

Je suis heureux de votre voisinage avec Guitry. Ne vous l'avais-je pas dit au Havre, que vous deviendriez deux frères ?

À bientôt, mon cher directeur. J'entends chanter des perdrix. J'y cours.

Est-ce que nous irons à l'Odéon ? Comme j'y serais bien ! Il me faudrait cette large scène pour remuer mes poules. On y reprendrait *Poil de Carotte*, avec toutes ses bêtes.

Oui, c'est bien dommage que Gémier n'ait pas réussi. Je lui avais donné un lever de rideau, lui disant : « Ou c'est idiot, ou ce n'est pas idiot. Si c'est idiot, rendez-le moi ; si ça ne l'est pas, jouez-le-moi quand vous voudrez. » Toujours mon système ! Je ne sais pas encore à quoi m'en tenir, mais je voudrais bien mon manuscrit. Et Chastenet meurt ! Je me rappelle ce que vous m'avez dit de cet homme singulier.

Comment pouvez-vous aimer le théâtre, Antoine ?

La vie est si belle !

À Lucien Guitry

Chaumot.

20 septembre 1902.

Mon vieux frère,

Si je pouvais vous envoyer la photographie du temps qu'il fait ici, vous seriez tous demain matin à Chaumot.

Il y a des journaux qui disent que *le Pain de ménage* sera joué avec *la Châtelaine*. C'est quelque numéro de votre troupe qui aura été indiscret, car, moi, je n'ai soufflé mot. C'est peut-être vous, au fait, qui traitez *le Pain de ménage* de « petit acte charmant ».

Vous ne me connaissez plus, donc ?

À propos, puisque vous êtes directeur, sachez que Athis (Alfred Natanson), auteur d'*Une grasse matinée*, vient de terminer trois actes. Vous savez que ce garçon a beaucoup d'esprit et que ça peut être très bien. Je vous donne ce renseignement, mais ce n'est pas un communiqué d'auteur à la Serge Basset.

Est-ce que votre amie nous méprise ? Marinette et moi, nous lui avons écrit une lettre délicieuse. Pas de réponse.

Quel hiver se prépare ?!

Le fait est que ça m'embête de faire mes 13 jours à Cosne, et, si votre ami Chauvin était toujours là, j'irais peut-être le voir. Mais ne parlons pas de ça, ni des autres soucis. Mon pauvre vieux frère, j'en ai jusque-là ! Je croyais que ça étouffait : pas du tout ! Je m'en f... Je vous le dis : je vais entrer dans la Dette ! J'y entre ! Et ça m'est égal. Et nous sommes, Marinette et moi, d'une gaîté *étrange*, comme dit votre amie.

Et le temps est merveilleux.

Nous sommes enchantés, et nous vous aimons comme si vous n'alliez faire que des fours.

Je vous qu'Antoine vous prend déjà vos actrices. Ça va bien !

Et Frivolin, n'est-il pas trop « notre premier auteur dramatique » ? Encore un qui a une femme qui ne répond pas aux lettres. Dites-le lui sur-le-champ.

À Alfred Athis

Chaumot.

20 septembre 1902.

Tout cela est très suffisant, mon cher Athos (c'est là que vous voulez en venir), mais ne nous dit pas pourquoi votre chère Marthe (la plus charmante après celle du *Pain trop cuit*), n'a pas répondu à une lettre délicieuse, dans laquelle nous vous supplions de venir passer quelques jours dans le pays de votre belle-mère.

Marinette est profondément froissée. Elle avait écrit et signé la lettre toute seule.

Et, puisque vous avez trois actes, pourquoi ne les montrez-vous pas à Guitry ? Vous savez ce que je pense de cet homme. Entre autres génies, il a du goût. À votre place, moi, je ne ferais pas le fier.

Et puis, perdez donc cette manie bien française de dire que vos pièces ne sont pas des chefs-d'œuvre. Eh ! mon cher, n'est pas incapable de faire des chefs-d'œuvre qui veut, et, moi qui vous parle, je n'ai jamais pu en rater un.

Et puis, ça me dégoûte de vous écrire par ce temps-là. J'ai justement une envie de pisser qui va me permettre de passer trois ou quatre bonnes heures au soleil.

À Octobre !

À Lucien Guitry

Chaumot.

23 septembre 1902.

Vous êtes un vieux frère exquis et inaliénable.

Mais je veux, quelque temps, m'offrir la joie amère de regarder les gueules des gens auxquels on dit : « Vous n'auriez pas 100.000 francs à me prêter ? »

Je ne connaissais pas cette grimace : ça vaut la honte.

Tout cela n'est rien, vous dis-je. Je vais faire des milliers de petits actes qui me permettront de placer quelque argent de côté pour vos vieux jours. Car vous me faites peur, avec vos audaces, et Leubas (j'avais écrit : Peutat), ne me rassure qu'à demi.

Dominique nous a écrit, ce matin, des « averses » très gentilles.

Tout va bien.

Et qu'est-ce qu'ils fichent, au *Figaro*, avec leurs sœurs ? Ça devient répugnant. Impossible d'envoyer une ligne à cet organe.

À M^{me} Jules Renard

Chaumot.

3 octobre 1902.

Ma grosse chérie,

Je rentre de la chasse, et j'ai la désagréable surprise de ne pas trouver une lettre de toi. Je pense bien que c'est la faute de la poste, et je ne suis pas inquiet.

Ce matin, le père Thépénier nous a réveillés avec sa batteuse. Il a couru toute la journée, hier, pour avoir des gens de Chaumot. Il veut nous battre à la machine. D'ailleurs, tu sais que tout ça ne m'intéresse qu'au point de vue littéraire.

Pierre, hier, dînait avec moi. Je lui servais de l'eau minérale, sans le faire exprès, au lieu de vin. Il ne réclamait pas, buvait son eau et trouvait seulement que mon vin blanc était devenu un peu plat. Nous avons dîné tous deux en gardant notre casquette sur notre tête.

Rien tué ce matin, ni hier soir. Mais les bois sont de toute beauté. En rentrant, je suis allé voir papa et le tonton.

Je vous embrasse, mes bons trésors.

À Lucien Guitry

Paris.

10 octobre 1902.

Mon vieux frère,

On m'appelle là-bas, il faut y aller. Sans quoi, ça ne serait pas la peine de pleurer en lisant le discours de France.

Je sais que mes jeunes gens ne souffriront pas de mon absence. Ils n'avancent pas, avec moi. Si vous pouvez les prendre un quart d'heure dans un petit coin, ça leur fera un bien énorme et suffisant. Le texte est définitif, mais qu'ils ne se gênent pas pour le modifier.

Lundi, envoyez-moi un mot rue du Rocher pour me dire si on répète le soir à 9 heures ; j'y serai.

Au revoir, prochain fleuve d'or ! Si mon candidat passe, je vous paierai à boire.

Mon furoncle, qui avait l'air de vous intéresser, est admirable. Je ressemble à Rhinocéros.

À M^{me} Jules Renard

Chaumot.

11 octobre 1902.

Ma chérie,

Au fond, je t'avoue qu'hier soir, en arrivant à Chaumot où tout avait une odeur d'indifférence, j'ai pris un peu en pitié mon excitation, que tu partageais. Enfin, c'est toujours ça de gagné sur l'égoïsme. Il n'y a de vrai que la misère à soulager.

Sans cette élection, je passais une journée dans les champs avec Myrrha. Que c'est beau ! Les paysans ne devraient jamais se plaindre.

D'ici, le château est à embrasser la comtesse. Ça a changé en une semaine, comme si les arbres avaient fait une maladie.

Joseph me manque bien. J'aurais dû l'emmener, car cette pauvre Ragotte fait bien ce qu'elle peut, mais elle me décourage. Elle m'avait sucré mon café ce matin, je ne te dis que ça !

M^{me} Gros est à Paris. C'est son ancienne bonne qui me fait la cuisine. Ça se vaut. J'ai l'air de venir passer quelques jours à Chaumot pour faire une cure de vermicelle. Il faut en rire. Sois tranquille ; je ne m'en aperçois même pas.

À bientôt, mes gros chéris.

À Marcel Boulenger

[*Paris ?*]

Octobre 1902.

Mon cher ami,

Comme vous connaissez bien mes goûts de vieux maître d'école !

Non, la phrase n'est pas très bonne. Elle est claire, sans doute ; elle ne l'est pas assez. N'être pas assez clair, pour le bon écrivain, c'est être obscur.

Vous faites une observation *neuve* : il faut qu'elle paraisse *neuve* au lecteur.

Vous voulez lui dire que la neige fait du bruit. C'est joli et audacieux. Dites-lui donc : « La neige fait du bruit ».

Dites-le lui nettement. Ne mettez pas votre remarque sous un tas de mots. Le lecteur, qui ne se donne aucun mal, ne prendra pas la peine de déblayer votre phrase. Il faut qu'il reçoive le choc direct de votre remarque originale, comme une petite tape sur la manche.

Oui, vraiment, je chercherai mieux.

Et puis : « Sans même remarquer », « sans bruit ». Corrigez, mon cher fils, corrigez. Ça en vaut la peine.

Et comme « branchages », mot invertébré, est moins lumineux que « branches » !

Et puis, le mot « trouble » n'a pas besoin du mot sans saveur qu'est le mot « grand ». Écrivez « trouble », « grand trouble », et jugez.

Mais pardon !

À Lucien Guitry

Paris.

12 novembre 1902.

Mon vieux Louis XIV,

Molière était-il homme à jouer *la Châtelaine* et à dire du Coppée dans des endroits honteux ? L'affaire du décor prouve simplement qu'Amable se connaît mieux que vous en peinture.

D'ailleurs, votre auteur m'avait déjà consolé avec ce mot : « Il le fallait.

Le théâtre avait besoin d'un décor qui puisse servir à tous ses levers de rideau. » Je suis donc sans amertume, et je vous accorde encore une huitaine de jours.

Et, si même vous avez besoin d'un autre immeuble, ma maison ne vaut que 150.000 francs, mais je vous la laisserai bien pour 300.000... Ah ! comme je rirai de cela quand vous serez tous morts ! Je ne connais personne qui soit, ces jours-ci, plus méprisant que moi.

Ce qui ne m'empêche pas, sire, de déposer aux pieds de Votre Majesté l'admiration que j'ai pour un roi le plus grand, le plus magnanime et le plus triomphant du monde.

Savez-vous comment ma mère appelle l'auteur de ces trois petits actes : *Poil de Carotte, Plaisir de rompre, Pain de ménage ? Le chieur d'encre.*

Paris.

11 décembre 1902.

Vous oubliez mon service, rien que ça ! Et, chaque matin, tout le ministère est aux fenêtres pour me voir arriver si exactement. De sorte que j'ai pris froid, et que j'ai un nez à la Grosclaude. Ça me fait bien mal, je vous jure. Sans quoi, ne serais-je pas tous les soirs dans les loges de vos petites femmes ? En ce moment, il me dévore ce nez. Je crains de devenir laid. Heureusement, mes cheveux se cramponnent.

Et puis, ne faut-il pas que de temps en temps je regarde la blessure de votre coup de fusil à *Monsieur Vernet* ? Si vous croyez que c'est aussi facile à écrire, une scène de *Monsieur Vernet*, que vos réclames pour *la Châtelaine* !...

N'avez-vous pas peur, au moins, que *Pain de ménage* vous fasse du tort ? Voulez-vous que je l'enlève ? Si, des fois, un spectateur le voyait !... Allons ! je vous excède. Pardon, mon vieux frère : j'ai une commission à vous faire de la part de Marinette. C'est délicat. Nous choisirons quelque jour où le tyran dormira.

Et puis, zut ! Je vous le dis. Tournez !

Nous les sentons venir, ils approchent, vos lilas annuels, et déjà vos lilas annuels nous font mal au cœur. C'est insensé, de croire que Marinette a des goûts de fille. Bon pour moi !

Alors, d'avance, Marinette vous revend vos lilas 20 francs pour ses pauvres de Chaumot. Elle vous montrera son calepin.

Voilà, grand homme. Dites ce que vous voudrez de cette idée-là, mais, moi, je la trouve *bien*.

Vive Marinette !

À Marcel Boulenger

Paris.

15 décembre 1902.

Mon jeune frère,

Ça m'ennuie de me vanter (et encore !...) mais c'est la vérité que je viens de parler de vous à Ollendorff en des termes qui me font rougir.

Il m'a demandé ce que vous pouviez faire. J'ai répondu : « Tout ! »

Il vous attend. Allez le voir le plus tôt possible, vers 4 h. 55, rue d'Amsterdam.

Je sais bien que votre ami Vandérem avait commencé, mais je le défie de prouver que j'ai mal fini.

On sera, je crois, très bien dans cette maison.

Votre vieux maître et bienfaiteur.

1903

À Edmond Rostand

Paris.

2 janvier 1903.

Mon cher ami,

Votre gentil télégramme nous a fait bien plaisir. Nous aurions une vraie peine si vous ne pensiez plus à nous. Vous êtes, malgré votre taille et votre éloignement, notre souvenir préféré. Je voudrais vous voir. Je suis sûr que nous avons de quoi passer deux ou trois bonnes soirées. Vous savez que je *crie*

beaucoup moins.

D'ailleurs, je n'ai pas oublié votre invitation, et j'ai une forte envie d'aller visiter votre palais basque. Vous m'invitez toujours, n'est-ce-pas ? Il faudra que je demande une passe à quelque journal.

J'ai parfois de vos nouvelles, mais des nouvelles de troisième bouche. De Max a dit... Saint-Georges de Bouhélier assure... mais comme c'est insuffisant ! Vous devez vivre en poète, là-bas, avec une mine superbe, et des plans de drames comme si votre nom était à faire ! Et puis, tous ces pauvres gens, autour de vous, qui vous adorent ! Ça, c'est bien. Envoyez-nous donc vos dernières photographies et celles de vos enfants. Vous savez que Fantec (13 ans) a 1 m. 84. C'est effrayant ! Et ce grand gosse joue en ce moment avec un petit chemin de fer à vapeur. Notre bonheur intime continue, sans secousses. Nous sortons de moins en moins. Les études de Fantec nous retiennent dix mois à Paris. C'est là l'ennui. J'ai peu travaillé. *Poil de Carotte* m'ayant rapporté quelques billets de mille francs, j'ai paressé, rêvé, lu ; je commence à comprendre des tas de choses.

J'ai à peine écrit deux actes pour Antoine, sur lesquels je ne compte pas beaucoup. De sorte que l'argent de *Poil de Carotte* s'épuise et qu'il va me falloir, cette année, écrire dans les journaux, ce qui m'assomme. Marinette a quelques cheveux blancs, qui l'embellissent. J'en deviens amoureux, comme si c'était votre femme.

Toujours les mêmes amis. Tristan Bernard, que nous voudrions décoré, Capus : je le vois moins, mais il a le succès bien comique. Quel homme ! dit Guitry. Guitry devient le vieil ami. Il a des petits défauts de théâtre, mais, vraiment, l'homme est *bon* et *rare*. Je ne comprends pas votre sourire. Bernard, vous et Guitry, ça me paraît tout à fait bien. Capus, c'est autre chose : ça m'intéresse moins. Et c'est tout. D'ailleurs, si je ne vous vois jamais, je ne les vois pas tant que vous croyez. Je reste facilement quinze jours, trois semaines, sans voir personne. Et puis, je vieillis, sans tristesse, avec le goût des songeries graves. Marinette me dit que j'y gagne.

Embrassons-nous tous, mon cher grand homme.

Dimanche, Fantec a revu et fait voir à un petit camarade de lycée votre *Cyrano*. Vous étiez si loin que j'ai demandé des places à Coquelin. Il a été très aimable.

À Maurice Pottecher

Paris.

3 janvier 1903.

Mon cher ami,

Un soir de la semaine passée, Antoine disait dans sa loge :

— Renard aime beaucoup Pottecher.

J'ai répondu :

— Oui, parce que c'est un honnête homme de talent.

Je vous répète moi-même ce que j'ai dit parce que c'est le plus sûr moyen de vous le faire savoir, et surtout parce que je le pense.

Votre bonne et affectueuse lettre nous a aidés à bien commencer l'année. Vous êtes déjà de vieux amis. Cette résistance, de part et d'autre, fait honneur à nos deux petites familles. Comment l'amitié durerait-elle si on ne la méritait pas ? Je vous souhaite le bonheur par le travail et la sagesse.

La sagesse, quel beau mot ! Comme il a l'air jeune ! Marinette me disait, ces jours-ci : « Tu deviens calme. » Ça m'a fait plaisir parce que – vous la connaissez – elle ne prenait pas le mot au sens qui peut humilier un mari amoureux. D'ailleurs, ce serait faux. Ma devise avec Marinette, c'est : J'aime et je prouve.

Vrai, nous n'avons que des soucis d'argent, mais la pauvreté est peut-être l'armature nécessaire à notre bonheur. Nous nous faisons à cette idée. Nous finirons par être de bons pauvres, ne pouvant être de bons riches.

Le futur *Gil Blas* et le *Journal* me demandent de la copie qu'ils paieraient, ma foi, fort bien. J'accepte sans enthousiasme, la plume déjà molle. Des contes, des petites histoires. Où veulent-ils que j'en prenne ? N'ont-ils pas M. Michel Provins ? Leur serait-il insuffisant.

Tout ce papier à barbouiller cette année me fait mal au cœur.

Votre papa me regarde d'un air sévère.

Ce qui m'amuse, c'est d'écrire, pour rien, de petits articles moraux dans un journal de la Nièvre. Sarcey en province, directeur de conscience dans deux ou trois villages, curé sans noirceur, voilà ce que je voudrais être. Il faut laisser le succès aux amis frivoles. Que notre vie reste intérieure. Mieux vaut une vie d'apparence plate qu'une vie remplie d'un tas d'ordures comme une hotte de chiffonnier.

Embrassons-nous.

À M^{me} Edmond Rostand

Paris.

4 janvier 1903.

Chère grande amie,

Comme vous êtes gentille ! Comme vous êtes gentils tous deux ! Je vous jure que la dépêche de Jeudi nous suffisait. Vous me croyez, n'est-ce pas ? Je vous l'ai écrit tout de suite.

Quelle nouvelle surprise, ce matin ! Sans hésiter, j'ai encore eu un gros plaisir. De sorte qu'il y a dans mon cabinet de travail, une bibliothèque Rostand, et, sur cette bibliothèque, un petit renard Rostand, une chauve-souris Rostand, un encrier Rostand, une statuette Rostand, un délicieux vase Rostand que Marinette garnira, chaque matin, en pensant à vous, d'un bouquet de quatre sous pris sur son ménage. Il n'y a plus de place que pour un buste de Rostand !

L'épingle de cravate, je la garde moi-même, avec la croix Rostand.

Et j'en oublie sans doute, mais ce n'est pas ingratitude.

Et, vous le savez bien, que, seuls, les égoïstes croient à l'ingratitude.

J'embrasse, pour toute la famille, vos joues merveilleuses.

À Alfred Athis

Paris.

7 janvier 1903.

Monsieur,

À la page 178 des *Bucoliques* vous trouverez un chapitre intitulé *la Pluie*. Je vous conseille de le lire si vous voulez avoir l'impression d'être mouillé. Vous devriez bien repasser vos classiques avant de rentrer à Paris.

Vous avez l'air de vous embêter follement. J'ai dit à Coolus d'aller vous voir. Il vous fera bien rire ; mais notre voyage devient problématique. D'abord, vous n'êtes pas gais, et puis il nous tombe, ces jours-ci, une petite nièce sur les bras. Enfin, nous verrons.

Pas très épatant, *les Tabliers blancs*. Une ou deux bonnes scènes, ça et là des coins drôles, mais c'est mal fait. D'ailleurs, je ne crois pas que cette

histoire de bonne intéresse même le public d'Antoine. (Luce Colas est très bien, Signoret, un vrai Roujon.) Il doit être un peu démonté, surtout par le succès du Gymnase. Je n'ai pas vu *le Secret de Polichinelle*, mais  a sent le gros succès. Voilà l'habile directeur Franck remis à flot. Vrai, le th tre est bien amusant au point de vue commercial.

J'ai entendu *le Pain de ménage*. Une ouvreuse m'a dit : « Ne vous pressez pas, monsieur ! C'est la petite pièce. » Le rideau fonctionnait mal. On n'a pas pu le relever. Quant   *Poil de Carotte*, auquel il faut toujours en revenir, il s'est fort bien conduit huit fois. Becker, qui n'est pas très bonne, y fait pourtant de l'effet, presque comme Desprès. Le double, dit Antoine. Seulement, c'est du gros effet comique. Je ramasse, je ramasse.

En  change, *Que Suzanne n'en sache rien* m'a paru idiot. C'est encore plus bête que *Loute*. Ne vous d solez donc pas ! Nous allons voir *Le Joug* aujourd'hui avec Marinette. C'est la vie échevelée.

Rien du *Gil Blas*. Rien de *Monsieur Vernet*.

Et il pleut, en ce moment ! Je vous assure que tous vos Hommes-pisseurs de là-bas ne font pas mieux.

Paris.

16 janvier 1903.

Mon cher Belge,

J'ai vu deux fois la pièce de Tristan, répétition privée et répétition générale. C'est naturellement plein de Tristan Bernard, mais je ne crois pas au *gros* succès. Succès me suffira. Un premier acte un peu traînant. Un deuxième acte excellent, un troisième trop pareil au second et trop court. Mais quel mal il a dû se donner ! Que d'entrées ! Que de sorties ! Que de gens qui ne veulent absolument pas se reconnaître !

Il a fait lui-même la critique de sa pièce en me disant hier soir : « La comédie de genre vient de faire aujourd'hui une de ses meilleures recrues. Je renonce au vaudeville. »

Il dit ça !

Le soir de la répétition privée, j'ai causé avec Deval de votre pièce. Je lui ai fait honte au point qu'il a prié Bernard d'aller chercher votre manuscrit. Je ne sais ce qui peut sortir de là, mais, si je pensais le quart de ce que j'ai dit de votre pièce dans le froid communicatif de la salle, vous pourriez être tranquille sur sa valeur.

Nous voudrions bien aller vous voir, mais il faut d'abord que j'invente une

bouillotte. Quel froid !

Tristan est très bien en décoré. Avec sa barbe garde-manger, on dirait un bijou coulant d'une ordure.

Rien d'Antoine.

J'ai publié un premier chef-d'œuvre, Samedi dernier, au *Gil Blas*. Personne ne m'en a parlé, pas même vous.

Je renonce tout à fait au théâtre. Quelles gueules, hier soir, à cette répétition générale ! L'idée de montrer *Monsieur Vernet* à tous ces porcs m'est insupportable. Donnez-moi seulement 12.000 francs de rentes, et je jure de ne plus écrire une ligne. Mais vous ne comprenez pas ces délicatesses.

Allons, qu'est-ce que vous foutez là-bas ? On vous attend.

Compliments à la délicieuse Marthe. En voilà une que nous aimons bien à la maison. Mais qu'elle ne joue pas trop ! Ce monde-là est trop ignoble.

Hier, après le premier acte du *Brosseur*, un gros monsieur, à ma gauche, disait : « Il a eu de la chance d'être décoré hier ! » Je compte sur vous pour répéter le mot à Tristan. Ça vous fera une rentrée.

Un autre. Deval, en voyant Boulenger avec Tristan, a dit à Tristan : « Votre fils ? »

À Georges Courteline

Paris.

4 février 1903.

Vos indications me seront très précieuses, mon cher ami, et je m'en servirai¹.

Je lirai, de vous, deux ou trois fantaisies dans le genre de *Invite monsieur à dîner*. Je les ai souvent lues à mes gosses avec un gros succès.

Je ne trouve pas *le Railleur puni* d'Allais. Mais ne vous dérangez pas. Je chercherai.

Merci bien amicalement.

Vous savez que je vis de plus en plus avec ma petite famille. Mon garçon a le front de plus que moi. Ma fille a onze ans déjà ! Tout cela vit très honnêtement, loin des idées bêtes. Et vous savez que, s'il vous plaisait de venir nous voir, vous nous feriez grand plaisir, parce que vous êtes un brave homme.

⁽¹⁾ Le 15 Février 1903, Jules Renard fit, à Clamecy, une conférence sur *le Rire*.

À Jeanne Granier

Paris.

3 mars 1903.

Ma chère grande artiste,

Jamais de la vie ! Que, par une vanité de poète mort à quinze ans, j'aie perdu la petite bonne opinion que vous pouvez avoir de moi ? Vous riez, divinement, mais vous riez.

Et puis, *le Temps* fait erreur. Ce n'est pas un volume de vers : c'est une plaquette – épaisse à peine comme votre plus fin sourire – de quelques phrases courtes qui riment tous les quarts d'heure. D'ailleurs, je n'en ai plus, quoique, seul, le général Pittié, par cette espèce de sentiment que son nom indique, en ait acheté un exemplaire.

Non, non ! Pas de mes vers à vous. De ma prose, passe. Un rôle en prose, si j'en avais un digne de vous, avec joie ; un bouquet de roses à quatre francs, avec générosité ; mais, ces *Roses* fanées comme la chemise de ma première maîtresse¹, non, non ! Plutôt mourir dans vos bras !

Votre adorateur frugal.

⁽¹⁾ Au fait, c'est vous ! Et je vous jure que je n'en ai pas eu d'autres.

À Antoine

Paris.

13 mars 1903.

Mon cher ami,

Je continue à me reposer entièrement sur vous. Je ne dis pas que ça me fatigue. Tout de même, je voudrais bien prendre une autre position. Si vous me

laissez raturer *Monsieur Vernet*, il n'en restera plus.
Vôtre.

À Isidore Gaujour
Instituteur de la Nièvre.

Paris.

13 mars 1903.

Cher monsieur,

Je vous remercie de votre lettre. Je l'aurais fait plus tôt si je n'avais été très occupé. Je regrette que Bouhy soit un peu loin de Chaumot. Il me serait très agréable de causer avec vous, et fréquemment. Je suis bien sûr que, si tous les instituteurs vous imitaient, la morale laïque prendrait vite le dessus sur l'autre. Quoi de plus moral qu'un grand poète ?

Mais les instituteurs de nos villages – je ne fais aucune personnalité – ne comprennent que trop rarement la beauté de leur rôle.

J'espère vous voir quelque jour prochain. Je ferai le chemin qu'il faudra. Mais, si déjà je puis vous être agréable par lettre pour vous donner un renseignement, vous chercher un livre, faites-moi le plaisir de vous adresser à moi.

Croyez, cher monsieur, à ma réelle sympathie pour vos efforts et votre personne.

À Antoine

Paris.

16 mars 1903.

Mon cher ami,

Il est impossible que le doute d'un artiste comme Antoine ne me trouble pas. Je suis donc troublé. J'ai moins confiance. D'ailleurs, que vous ayez raison ou tort, il est certain que le second acte de *Monsieur Vernet* profitera de

mon inquiétude.

Mais il faut que je vous dise, pour répondre à certaine offre amicale que vous m'avez faite, que pas un instant, depuis que je suis prêt, il ne m'est venu à l'esprit que *Monsieur Vernet* pourrait ne pas être joué cette saison.

Si vous le remettiez à la saison prochaine, je n'aurais plus confiance du tout. Je me dirais qu'Antoine lui-même n'a pas plus confiance que moi. Rien ne me rassurerait sur le sort réservé à ma pièce dans votre théâtre, et je passerais un été stupide.

Comme il vous reste le temps matériel de me jouer dans des conditions raisonnables, ayez l'obligeance de m'écrire une lettre où vous me direz que *Monsieur Vernet* sera répété à partir de demain, Mardi, et qu'il passera le 15 Avril au plus tard. Ajoutez que, si vous ne pouvez pas tenir cet engagement, vous me rendrez, ce 15 Avril, sans user de votre droit de directeur pour la garder, la libre disposition de ma pièce.

Quoi de plus juste que ma demande ? Et puis-je vous demander moins ?

Un mot, mon cher ami, et demain je viendrai à la première répétition avec la certitude que nous ferons de *Monsieur Vernet* quelque chose qui ne déshonorerait personne.

À Lucien Guitry

Paris.

1^{er} mai 1903.

Mon cher ami,

Ce soir, comme j'attendais mon tour depuis 2 h. 1/2, Antoine m'a dit, à 5 heures, qu'on ne répétait pas.

De sorte que nous répéterons peut-être demain à midi. Quelles mœurs !

De sorte que je ne pourrai pas aller voir votre royal tonneau, c'est-à-dire déjeuner avec vous, ce qui eût été le vrai plaisir.

À une autre fois.

À Marius Gérin

Paris.

9 mai 1903.

Cher monsieur,

Voulez-vous d'abord excuser le retard que j'ai mis à vous répondre ? J'étais très occupé. J'ai été heureux de dire un mot de vos belles études sur Claude Tillier. Vous savez mieux que moi, puisque vous vivez à Nevers, combien les Nivernais sont insensibles à tout ce qui n'est que littérature. Votre hommage à Tillier m'a donc fait un réel plaisir.

Je remercie M. Edmond Blanguernon de sa bonne pensée, mais, après l'article de *l'Écho de Paris*, je suis un peu gêné. Je vous assure que je ne me plains pas du tout. Je constate qu'il est plus facile (et cette étrangeté m'amuse), de se faire connaître à Paris qu'en province. Voilà tout, et Paul Acker a exagéré.

Il me serait très agréable d'être lu par des hommes comme vous et comme M. Blanguernon, mais mon ambition locale ne va pas plus loin, je vous le jure. Au contraire, j'ai toujours répondu par un refus aux directeurs des journaux nivernais qui désiraient reproduire des pages de moi. Donc, en tout cas, le vrai coupable d'indifférence, ce serait moi. J'ai, pour agir ainsi, des raisons spéciales que je vous dirai quelque autre fois.

Je vais réunir quelques volumes (ce sera assez long, car j'ai trente-six éditeurs !) et je les adresserai à M. Blanguernon, non pour qu'il fasse un article dans *la Revue du Nivernais*, mais dans l'espoir qu'il me deviendra un lecteur ami.

Croyez, cher monsieur, à mes meilleurs sentiments littéraires.

À Antoine

Paris.

12 mai 1903.

Mon cher ami,

Me voilà bien ! Depuis la première, j'ai une douleur, au jarret gauche, qui ne fait que croître et m'oblige à garder le cabinet de travail comme si j'avais

envie de travailler ! Un peu plus tard, j'aurais cru que c'était un coup de Faguet ; mais j'avais mal avant.

Toute ma famille se penche sur ce mollet. Qu'est-ce que ça peut être ? Une longueur ? S'il fallait me couper la jambe !...

Êtes-vous content ? Vous seriez bien gentil de m'envoyer un mot ce soir, après la représentation. Car je crains de me forcer, et je me prive du plaisir de vous écouter derrière la toile, et de corriger ma pièce en en préparant une autre.

Sans rancune.

À Lugné-Poe

Paris.

18 mai 1903.

C'est important et agréable.

Si *Monsieur Vernet* ne vous avait pas plu, à vous et à mon Poil de Carotte, je serais un peu troublé, parce que je me suis donné quelque mal.

Je ne me presse pas de faire paraître la pièce. Dès qu'elle paraîtra, vous le saurez. Inutile de vous dire que vous ne l'avez pas toute entendue.

Bien sincèrement merci.

À Edmond Rostand

Paris.

4 juin 1903.

C'est une merveille merveilleusement lue¹.

J'ai tout applaudi, même votre charge contre l'ironie. Vous savez bien que, s'ils n'y avait que des lyrismes comme le vôtre...

Je ne vous voyais pas, mais je vous suivais sur ce miroir attendri : le visage de votre chère femme.

⁽¹⁾ Le discours de réception d'Edmond Rostand à l'Académie française.

À Maurice Pottecher

Chaumot.

3 août 1903.

Mon cher ami,

Ah ! comme j'utiliserais votre carte si j'étais quelque critique de grand journal ou si vous aviez pris l'habitude de payer les critiques du Théâtre du Peuple ! Mais, décidément, je n'aurai jamais le sou, et M. Vernet ne sera pas même aussi généreux que Poil de Carotte.

Je vous bien nettement, ces jours-ci, votre joli théâtre. Quels bons parents ! Quel bon public et quelle bonne pluie ! Mais je dois vous dire que la liste de vos programmes passés me peine. Je sais bien que Molière n'y est pas, mais, vivant, il réclamerait. En 1901, mon cher ami, *Poil de Carotte* a été représenté, et il en est fier, sur la scène du Théâtre du Peuple. Pourquoi ne le dites-vous pas ? Si vous croyez que ce dédain lui est agréable !... Je vous répète que Molière lui-même ne serait pas content. Je réclame, et il faudra de bonnes raisons, c'est-à-dire des raisons données par vous, pour que je me résigne.

D'autant plus que la liste de vos pièces me fait honte.

Faut-il vous dire, ô travailleur que vous êtes ! que je ne travaille pas ? Je n'ai presque rien écrit, et je me crois déjà un vieux bonhomme vide. Je perds le goût de l'imprimé. Je ne corrige même pas les épreuves d'une nouvelle édition de *l'Écornifleur*. Et, malgré ça, je ne suis pas trop malheureux. C'est navrant.

Nous serons tous avec vous cette quinzaine, y compris Baïe qui va bien et qui vous embrasse.

Chaumot.

12 septembre 1903.

Mon cher ami,

Venez. Nous vous attendons, vous et les vôtres si vous ne voyagez pas seul. Les lits sont meilleurs à la Gloriette qu'à Nevers, et nous en avons un de

plus, car nous avons dû nous priver de notre servante. Cette décision nous enchante, surtout Marinette, qui ne veut plus de bonne près d'elle, à la cuisine. Venez la voir à l'œuvre : ça lui va très bien. Quelle tranquillité et quelle économie !

La Gloriette est délicieuse en ce moment. Venez voir ça.

Enfin, si, par déveine, vous ne pouvez pas venir à Chaumot, j'irai vous voir à votre passage à Nevers. Je vous montrerai cette ville où j'ai nourri tant de poux de ma propre tête.

La petite va bien. Elle a passé quinze jours à Saint-Honoré-les-Bains, mais elle préfère Chaumot, et je crois que c'est surtout là qu'elle se porte bien. Fantec est magnifique. Marinette rajeunit. Quant à moi, il ne me manque qu'un métier. J'oublie complètement que je suis capable d'écrire dans les journaux.

J'ai bien reçu et lu tout de suite votre pièce. Le déplacement de Saint-Honoré et la chasse (car il me reste cette stupide distraction) m'ont empêché de vous écrire comme j'aurais voulu. Nous en parlerons. Elle m'a paru très simplement dessinée, populaire et amusante. Si ce n'est pas votre plus gros effort, c'est peut-être le plus classique. Elle ajoute à votre théâtre dont vous parlez avec trop de modestie, et qui est, croyez-le, quelque chose d'important.

Nous avons pensé à vous comme à un vieil ami vaillant et sûr, digne de la gloire.

À bientôt, sans faute.

À André Picard

Paris.

21 octobre 1903.

J'ai vu ta pièce, André Picard.
Je te le dis, quoique un peu tard :
C'est une chose si parfaite
Que je voudrais bien l'avoir faite.
Messieurs Vernet et Malézieux
Sont les sieurs que j'aime le mieux.
Tout ton public était en fête,
Et Tarride est délicieux ! (*bis*).

À Robert de Flers

Paris.

5 novembre 1903.

Chers amis,

C'est classiquement joli. Vous êtes deux, là, qui avez du talent comme un, et je le dirais même si j'étais critique dramatique, et je le dis, bien que vous m'ayez privé de souper à votre centième.

Vous ne savez donc pas le mal que j'ai à gagner mon pain ?

M'oubliez-vous encore dans trois mois ?

Je serre vos mains d'hommes d'esprit.

À Isidore Gaujour

Paris.

20 novembre 1903.

Cher monsieur,

Je vous remercie de votre aimable invitation, et, certes, j'aurais été heureux de passer quelques moments à Bouhy, mais ça ne me paraît pas possible, du moins à l'aller. Je ne descends pas, en effet, à l'hôtel à Clamecy. M. André Renard m'offre l'hospitalité, et, outre que je ne suis pas volontiers matinal, j'aurais scrupule à réveiller mes hôtes à 5 heures du matin.

M. l'inspecteur de Cosne m'écrit que nous devons dîner ensemble chez lui le Dimanche à 6 heures. Je pense que vous prendrez le train à midi et demi. Vous me trouveriez, dans ce cas, à Entrains, et vous m'expliqueriez la suite du paysage.

À Dimanche.

Mes meilleures sympathies pour vous et votre famille.

À M^{me} Jules Renard

Clamecy.

22 novembre 1903.

Ma chérie,

Par la faute de M. Renard, je viens de manquer le train pour Cosne, de sorte que je t'écris de Clamecy, où je viens de faire une belle promenade. Je n'arriverai à Cosne que ce soir à 7 h. 1/2.

Ma conférence a certainement fait moins d'effet que la première, mais ce n'était pas le même public. Il y avait trop de jeunes filles et de dames. Elles ne manifestaient pas. Tout de même, ça s'est bien passé, malgré un mal de tête qui m'abrutissait. Je serai mieux ce soir.

Chez Renard, tout a été très bien. M^{me} Renard est toujours à Paris, mais sa fille est très bien, déjà bonne petite ménagère.

Au revoir, mes trois chéris. Je vous embrasse fort.

Chaumot.

23 novembre 1903.

Mon chéri,

J'arrive à Chaumot. Un temps stupide, et, comme il me sera impossible de chasser demain, je rentrerai demain soir, Mardi, par le train ordinaire.

Tout s'est très bien passé à Cosne. Un public bizarre, mais, pour ma part, j'ai très bien composé. Je me suis donné 10, et tu sais que je suis difficile.

Je vais passer une bonne et unique soirée près de mon poêle en pensant à vous.

À demain soir, mes amours.

À Lucien Guitry

Paris.

4 décembre 1903.

Mon frère,

Vous savez que c'est demain samedi, à midi et demi, que Baïe et Fantec

vous offriront le pain et le sel. Ils se promettent que vous les ferez rire. Quelle ressource, que ma famille !

Je vous dis que notre délicieux Donnay fera un jour une pièce sur ces pauvres Sœurs !

Paris.

30 décembre 1903.

Si vous croyez que je me gênerai !... Ce ne serait pas la peine de vous mettre au-dessus de tous, y compris moi dans mes moments d'orgueil exagéré. Mais, grâce à un génie d'affaires que je souhaiterais à Paul, je peux marcher encore une paire de mois.

Je crois qu'il me faut renoncer aux richesses du théâtre, mais je pense que j'arriverai, *par n'importe quelle besogne*, à gagner la vie de Marinette. C'est tout ce qu'il nous faut, avec votre automobile de temps en temps.

Je vous jure que ça va très bien, mon vieux brave homme.

Dans deux mois, j'aurai quarante ans, c'est-à-dire dix ans de merveilleux travail devant moi. Ça me donne une gaîté et une paresse !...

Et puis, j'ai encore M^{me} Lepic ! Et, ça, voyez-vous, ça vaut ce que vous avez de mieux dans le même genre.

J'ai déjà une petite brochure.

Il n'y a que Marinette, vous, et Silvain.

Sans tous vos auteurs, j'allais ce soir vous embrasser et vous souhaiter un bon *Bergeret*.

À bientôt, d'ailleurs.

Franc-Nohain me dit qu'Allais est décoré par le ministère de l'Intérieur comme « publiciste ». Vous rappelez-vous cette homme qui nous a crié au visage : « Fous ! Fous ! » ?

Paris.

30 décembre 1903.

Mon frère,

Ah ! dame, on reçoit mieux vos offres que si c'était des perles. On serait donc enchanté d'avoir Marius¹ demain Jeudi à 2 heures et une baignoire pour la matinée de Dimanche, pièce d'Arène.

Après *le Dédale*, Silvain, qui venait de vous quitter, me dit : « Je l'aime, cet homme-là ! » Cet homme-là étant vous, je répondis à Silvain (la pièce

d'Hervieu m'avait attendri) : « Et vous avez raison, car cet homme... », etc. Rapportez-vous-en à moi. Et j'ajoutai : « Ce que je dis là, je ne le dirais pas d'un autre homme. » Mais Silvain : « Mais, moi aussi, monsieur Renard, je suis un homme comme ça ! »

Encore un mousquetaire qu'on avait oublié !

M^{me} Lepic tout à l'heure disait à Baïe : « Que tu es heureuse ! Ah ! ma maman ne m'a pas gâtée comme toi. »

En avez-vous assez ?

À bientôt, en Hollande.

⁽¹⁾ Le chauffeur de L. Guitry.

1904

À M^{me} Jules Renard

Chaumot.

2 janvier 1904.

Ma bonne chérie,

Il fait très froid. Je regarde à chaque instant Baïe. Elle a une belle mine fumante. C'est du vrai hiver, avec un soleil magnifique.

Hier, je suis allé faire ma conférence en coupé. À pied, j'aurais attrapé la mort. Il n'y avait pas beaucoup de monde à cause du froid, du jour de l'an, des gens mal prévenus et de l'hostilité des réactionnaires, mais ça a très bien marché. Ça fait bien plaisir à ces pauvres gens. Le poète Ponge était si ému à l'annonce de ses palmes qu'il n'a rien trouvé à dire. Le fait est que c'est un coup de massue.

Nous allons à Corbigny ce soir, toujours en coupé ; si Baïe ne se plaint pas, nous ne rentrerons que Mercredi. Je reviendrai seul en Février pour les affaires sérieuses, car le temps passe avec une rapidité folle, tant les jours sont courts.

Je vous embrasse tous deux ferme.

À M^{me} Edmond Rostand

Paris.

3 janvier 1904.

Chère grande amie,

Votre affectueuse lettre de ce matin, c'est comme si votre amitié ne nous avait jamais paru diminuée.

Marinette me disait hier : « Tu te trompes ! » Je répondais : « Pourquoi Rostand ne vient-il pas nous voir à Paris ? Nous ne sommes pas toujours gais. On aurait tant de choses à se dire ! Nous l'aimons plus qu'il ne croit. Il me prend trop pour un homme de lettres. C'est fini ! »

Et Marinette répétait : « Tu te trompes ! » Ce qui prouve que Marinette et vous, chère amie, êtes deux admirables femmes.

Nous vous embrassons tous.

Je vous souhaite une année de gloire sereine et de douce tristesse.

À Isidore Gaujour

Paris.

20 janvier 1904.

Cher monsieur Gaujour,

Je suis bien en retard. Ne m'en veuillez pas !

J'accepte avec grand plaisir vos vœux. Croyez à la sincérité des miens. Je vous souhaite, par égoïsme, une commune qui vous rapprocherait de Chaumot.

Je me réjouis du succès de votre conférence à Cosne. Savez-vous que j'ai été sur le point d'aller vous entendre. Mais je vieillis, et les voyages me font peur.

Je n'ai pas lu le compte rendu de M. Ménabréa, car je ne reçois pas son journal, mais j'ai vu par d'autres feuilles que tout s'était bien passé. Je vous félicite sans réserve jalouse.

Je n'ai fait que feuilleter votre dernier Bulletin. Je le lirai de la première à la dernière lignes, et nous en parlerons s'il y a lieu. Je cesse d'écrire, du moins pour quelque temps, à *l'Écho de Clamecy*. Ce n'est pas grave, mais je tiens à

ma liberté absolue, et je crois que mes amis de Clamecy ont un peu peur. Tout s'arrangera. Recevez-vous, du moins, ce petit journal que je vous ai fait envoyer ? N'oubliez pas que, si vous en avez besoin, il vous reste ouvert.

Acceptez, pour vous et les vôtres, mes meilleures sympathies.

À Maurice Donnay

Paris.

1^{er} mars 1904.

Mon cher Maurice Donnay,

Oui, j'aurais le droit d'assister à ce souper, et Tristan Bernard, mon guide quand j'ai des scrupules religieux ou politiques, m'y autorise. Lui-même se propose de dîner chez vous deux fois par mois au lieu d'une. Peut-être vous dirais-je, avant de m'asseoir à la table de Ritz, une ou deux paroles de libre-penseur plus affectueux que sévère.

Je vois votre sourire, j'entends votre réponse, si spirituelle que je n'ose pas la deviner. Et puis, ce serait charmant pour moi.

Combien je regrette d'être, je ne dis pas : grippé, comme il arrive si fréquemment aux centièmes des autres, mais malade, depuis hier, comme un pauvre chien !

Alfred Natanson, qui vient de me voir, m'affirme que je ne peux pas sortir avec cette tête-là, et ma femme (catholique si j'en crois sa mère) trouve que j'ai une bien mauvaise mine, toute jaune.

Ce n'est pas d'envie, je vous assure, et il me semble naturel que le succès, la gloire et la fortune, aillent, fût-ce par Jérusalem, à des hommes de votre rare talent.

Souffrez donc que je me recouche, buvez un demi-verre à ma santé, et soyez toujours, le plus possible, *Maurice Donnay*.

À Lucien Guitry

Paris.

14 mars 1904.

Mon cher confrère,

Je promenais mon estomac. Je suppose que vous veniez me prendre pour un tour.

N'oubliez pas que, si vous avez besoin de quelques éloges avant la générale, j'ai de quoi vous écœurer. Mais je suis bien tranquille pour vous, et j'ai, pour moi, le pressentiment que vous ne me jouerez pas, cette année. Et, comme le bonheur de l'un ne peut pas faire le malheur de l'autre, je me réjouis.

J'attends un signe.

Bonne santé, mon vieux frère.

Chaumot.

30 mars 1904.

Mon vieux frère,

Que d'efforts quotidiens pour n'être pas un con !

Je vois d'ici comme j'ai été stupide, mais le moyen de ne pas s'énerver dans ce monde de fous.

J'ai tendu la langue comme un simple auteur. Je me disais : « Pourquoi pas moi ? » Eh bien ! non, c'est idiot.

Ernestine ayant raté son affaire (ce n'est ni votre faute ni la mienne), je ne vois plus rien de possible, et *Poil de Carotte* n'a qu'à rester où il est, avec son *Vernet*. S'il avait pu, avec une autre pièce, nous mener jusqu'au bout de la saison, j'aurais été – vous le savez par mes muettes prières – heureux de vous le donner, mais, après les reprises que vous annoncez, en admettant qu'elles ne vous suffisent pas, quelle figure piteuse serait la mienne.

Je vous le dis avec une clairvoyance que je n'avais pas il y a trois jours : ça ne nous ferait aucun plaisir. Et cela seul nous importe, puisque je regorge encore d'argent. Il ne peut y avoir entre nous que du théâtre agréable.

Mon vieux frère, laissons cela et oubliez mes basses provocations comme j'oublierai, moi, que j'ai été sur le point de faire de vifs compliments à la belle-mère du fils de l'auteur du *Passé*.

Cela dit, je me trouve un peu moins con.

Neige, pluie, grêle et vent, voilà la campagne ; mais Baïe va bien, et je lis, au coin du poêle, de belles choses, du La Bruyère, par exemple. Et je vous assure que celui-là me défend bien contre moi-même.

On vous embrasse.

Paris.

19 avril 1904.

Mon frère,

Il y a une semaine que je suis à Paris et que je me retiens d'aller vous voir. C'est beau, ça, hein ? Mais je ne peux pas faire un pas dehors sans apprendre que vous avez offert à la M... le rôle de Poil de Carotte, que cette jeune dame discrète a presque dit oui, mais que son maître a dit non, etc. Je n'attache à ces nouvelles que beaucoup d'importance, et j'attends de mon frère le mot exact, qui ne vient pas, ni à Chaumot ni à Paris. Et, ce matin, les journaux, y compris *le Figaro*, qui est votre journal officiel, me renseignent. Et mon frère ne m'écrit pas le mot précis.

Mon frère, je ne vous ferai pas de scène, bien qu'un jeune homme m'ait dit récemment, avec finesse, que j'avais pour vous, non de l'amitié, mais de *l'amour*. De l'amour, moi aussi ! Nous voilà bien !

Non, je ne ferai pas de scène, mais je me sens un peu amer parce que tout a gelé pour moi, cet hiver. Et je sais bien que, vous aussi, vous êtes victime d'une injustice immanente, et que *le Mannequin d'osier* n'était pas inférieur à *la Châtelaine*.

Mais nous sommes d'accord, n'est-ce pas ? qu'il ne faut point être servile ni envers les autres ni envers soi-même, et, quand on est triste, il faut dire : « Je suis triste. »

Je le dis, et je retourne à Chaumot. J'y travaillerai si je peux, mais je suis sûr d'y rêver beaucoup, et c'est peut-être là le propre de l'homme.

Au revoir, mon frère.

Nous nous embrasserons plus tard, un soir que vous me relirez du Molière.

À M^{me} Jules Renard

Chaumot.

28 avril 1904.

Ma bonne chérie.

Il ne s'agit pas des élections : il s'agit du temps qu'il fait. C'est une splendeur ! Ce serait un crime de ne pas passer à la Gloriette ce mois fleuri, et je t'engage à venir le plus vite possible. Je ne savais pas que le printemps pouvait me faire cet effet. Je n'ai aucune raison de retourner à Paris, mais j'en aurais une que je m'en moquerais.

Fais tes malles, et viens. Je vois Baïe dans le jardin avec sa tortue qui n'ose pas s'y promener. Fantec viendra à la Pentecôte, et tu retourneras avec lui, si tu veux, mais il faut absolument que tu passes Mai ici. Tu ne sais pas, ou tu ne sais plus ce que c'est.

Donc, je vous attends.

Mon cabinet de travail me ravit. Je me suis levé ce matin à 6 heures. J'étais débarbouillé et dans le jardin à 6 h. 1/2. Les arbres ne sont que fleurs, mais la nuit est fraîche, et gare les gelées.

Ils font une liste à Chaumot. Ils nous portent, Philippe et moi. Je laisse faire. Ça m'est égal. De près, même Chitry ne me tente plus. L'idée que des valets de chambre me traitent d'anarchiste et que d'autres ne voient pas que je peux leur être utile, cette idée-là me semble tellement stupide et comique que celle de ne pas être élu m'est presque agréable, mettons : indifférente.

Je vous embrasse tous trois.

Chaumot.

[*fin avril 1904.*]

Je vous remercie, mes trois chéris, de vos bonnes lettres de ce matin. J'en avais un peu besoin.

La journée d'hier avait été délicieuse. Le soir, on m'apporte un journal, *le Réveil républicain*, auquel je n'ai jamais voulu m'abonner, et contenant un article contre moi seul, signé : « Un groupe d'électeurs de Chitry », et qui m'a paru écrit par une réunion de curés. Le journal avait été distribué à tout le monde. L'article est stupide, mais pas mal réussi comme perfidie. D'abord, je n'y fais pas attention, puis, je me pique, et, le soleil de la journée aidant, je fais une réponse. Tu me connais, dans ces moments-là. À minuit, je n'étais pas

couché. Je me couche et je ne dors pas. À 4 heures, je me lève pour copier mon article, et Joseph l'a porté à 6 heures à Clamecy, à bicyclette, aller et retour. Je l'aurai ce soir. De sorte que je suis un peu abruti. Ça va mieux maintenant.

Mais quelles sales gens que ces curés ! Ça m'était égal, d'être élu. À présent, je le désire, ne serait-ce que pour leur faire peur. Mais ils se remuent, et nous aurons du mal.

Quand tu viendras, tout sera calmé.
Le temps continue à être superbe.
Et il faut pointer des voix.
Je vous embrasse, mes trois amours.

Chaumot.

1^{er} mai 1904.

Ma bonne chérie,

Hier, Samedi, j'ai marché comme un facteur dans les champs et par les chemins. J'ai vu le plus de gens que j'ai pu. J'ai fait une cinquantaine de petits discours. À la fin, j'étais tellement fatigué (le soleil, la boisson, car il fallait boire), que je ne pouvais plus que dire : « Regardez-moi ! Est-ce que j'ai l'air d'un malhonnête homme ? »

Je crois qu'il y a de très braves gens dans la commune, mais beaucoup ne me connaissent pas, surtout à Combres, et, si je suis élu, il faudra les conquérir. Ce sera ta besogne ; beaucoup de vieilles pensent à toi.

Notre liste devrait passer, mais tu sais qu'au dernier moment on ne voit plus rien. Je sens d'ailleurs qu'un échec ne m'abattra pas, au contraire.

Ne crains rien, bonne chérie. Notre vie sera belle et plus élargie. Nous nous aimons assez pour pouvoir penser aux autres.

J'ai commencé par donner 20 francs au distributeur de billets. Il a eu un tel éblouissement qu'il a failli se casser la jambe dans l'escalier. Voilà mes crimes.

Je vous embrasse.

À Alfred Athis

Chaumot.

6 mai 1904.

Merci, mon prince, pour la gentille note de *l'Humanité*. Elle fait le tour des journaux républicains du département. Vous me deviez bien ça !

Que d'insultes ! Et le conseil de me faire baptiser au sécateur est une des plus propres.

Ça va faire de la copie pour *l'Humanité*. J'adresserai prochainement quelque chose au journal. Il faut bien que je travaille ! Mon élection m'a ruiné, et ce n'est pas fini.

Bonjour à tous.

À Maurice Pottecher

Chaumot.

13 mai 1904.

Mon cher ami,

Ce serait avec plaisir, mais je suis depuis près de trois semaines à Chaumot, et je ne serai certainement pas à Paris le 23, car Fantec va venir passer son congé avec nous.

Quelles élections ! Vous n' imaginez pas la violence et la stupidité des curés, fermiers, valets de chambre, etc. J'en ai la nausée.

C'est fini, mais, je vous assure, je viens de jouer, comme un artiste, à l'écu d'argent.

Je regrette bien de ne pas voir *Liberté*. J'y aurais envoyé Fantec s'il avait été là-bas.

Bonne santé et bon état d'esprit.

Ça va bien chez nous.

Ah ! Vous croyez qu'on peut être élu à la campagne sans quitter Paris ? Je vous conteraï ça.

À Lucien Guitry

Chaumot.

25 mai 1904.

Mon frère,

J'ai beau mettre l'écharpe, ce qui me donne l'air d'un arc-en-ciel : je ne comprends rien au budget. Qu'est-ce que c'est que ça, qu'une dépense extraordinaire ? Vous devez le savoir, vous.

Je viens de lire deux scènes de la pièce qui ne s'appelle pas *Amoureuse*. Mon conseil municipal vous refera ça quand vous voudrez.

La mère de la femme de Philippe vient de mourir. Philippe va toucher 200 francs d'héritage... dans un an.

À bientôt. Vôtres.

Il y avait, dans ma famille, une écharpe de mon père. Ma famille n'a pas manqué de l'offrir... à un autre.

Chaumot.

1^{er} juin 1904.

Mon vieux frère,

J'irai demain, Jeudi, à Paris, non pour vous suivre en Hollande, hélas ! mais pour faire soigner un commencement de maladie de cœur ou de nerfs, qui vous permettra, mon frère, de m'enterrer quand vous voudrez.

À demain soir.

À M^{me} Jules Renard

Paris.

3 juin 1904.

Ma bonne chérie,

Je viens de voir Renault : tu peux dormir tranquille. Il paraît que j'ai un cœur de vingt ans et que je ne sens – je ne sentais rien quand il m'a ausculté, – que des contractions musculaires superficielles. Rien à faire qu'un peu d'exercice le matin, de sandow par exemple.

Me revoilà du goût à la vie. N'aie pas peur ! Si on venait passer à Paris trois ou quatre jours par mois, on trouverait ces gens-là tellement loin qu'on rirait d'y penser cinq minutes.

Vu Guitry, plus rose et plus affectueux que jamais. Il est brouillé à mort avec Porto-Riche et au mieux avec Donnay. C'est bien le vieil ami que tu sais, un peu gâté par le directeur.

Déjeuné ce matin avec Fantec chez Alfred [Natanson]. Très gentils. Ils ont, je crois, une forte envie de venir à la Gloriette. Nous n'aurons qu'à insister un peu. Ils aiment beaucoup Fantec.

Nous dînons ce soir chez Guitry. J'emmène Fantec.

Je vous embrasse.

Paris.

4 juin 1904.

Ma bonne chérie,

Passé la soirée, hier, avec Guitry. Nous avons reparlé du voyage en Hollande. Il n'avait pas l'air très fixé. Alors, je l'ai décidé à remettre la partie à la seconde quinzaine de Juin. Si ça tient, tu viendras à Paris, comme il était convenu.

C'est heureux que Renault m'ait rassuré, parce que ça n'a jamais battu si fort. Quand on sait ce que c'est, ça gêne moins.

Je t'embrasse.

Brest.

*[Grande brasserie de la Marine,
42, rue d'Aiguillon.]*

24 juin 1904.

Ma bonne chérie,

Nous déjeunons à 4 heures parce Guitry s'est mal levé ce matin. D'ailleurs, notre vie est sans règle. Nous partons quand nous voulons et nous voyons ce qui nous plaît. Nous passons la soirée à Brest. Demain, c'est l'inconnu. Tu pourras toujours me télégraphier, dans la journée, à l'Hôtel Julia, Pont-Aven (Finistère). Nous y serons demain, Samedi, ou après-demain, Dimanche.

Naturellement, Guitry ne veut pas que je paie un sou. Rien à faire. Tu le connais.

Je te dirai mes impressions. Je suis très content, mais pas emballé, jusqu'ici. Et puis, il faudrait voir ça avec Rinette.

Guitry m'attend. Je vous embrasse tous trois, mes chéris.

À Marcel Boulenger

Chaumot.

20 juillet 1904.

Mon cher ami,

Sept pages de gentillesses et pas un mot de reproches ! C'est bien là mon délicieux ami. Mais il faut que vous me fassiez encore crédit. Depuis quinze jours, je suis dans le rhume, les tilleuls, les infusions, toutes les horreurs. Je me traîne de chaise en chaise. Votre livre est là, vingt livres sont là, et j'ai les mains si poisseuses que je n'ouvre rien. Quant à mon nez, c'est horrible. Sans Marinette, d'un coup de fusil je le jetterais aux canards. Je suis aussi stupidement malheureux qu'il est possible.

Je vous écrirai très prochainement, ou je serai mort. Je vous dirai pourquoi je vous aime et pourquoi je ne peux pas... Mais je vous le dirai.

Je n'oserais même pas regarder votre émerveillante femme. À vous, je peux serrer la main en tournant la tête.

À bientôt, mon jeune frère.

À M^{me} Jules Renard

Chaumot.

24 juillet 1904.

Ma grande chérie,

Je suis allé hier à Corbigny, mais à contre-cœur. Je sentais que cette société de prolétaires (!) est surtout composée de bourgeois ennemis. Par un mot j'avais même prévenu le président que je ne dirais rien. Je ne me trompais pas. C'est un milieu réfractaire de bourgeois – pas nombreux, une quarantaine – qui ne songent qu'à leur tirelire. Cependant, sur la prière de quelques-uns, j'ai

fait un petit, tout petit discours. Le plaisir d'être désagréable à quelques Jaluzistes m'a décidé. J'ai dit, en deux ou trois phrases, ce que je pense du prolétariat. Ils ne se doutent pas de ce que ça veut dire. Ils m'ont écouté d'abord avec sympathie, puis avec un peu de malaise, mais sans broncher. En somme, bonne soirée, mais mauvais milieu. Je n'y retournerai plus. Je me suis d'ailleurs fait inscrire pour cent sous par an. C'est stupide, ces lâchetés généreuses.

Un verre de champagne, un autre de bière, m'ont flanqué le petit mal de tête habituel, mais c'est déjà passé.

Du courage, mes chéris ! Poussons !

À Alfred Athis

Chaumot.

22 septembre 1904.

Mon jeune maître,

Je suis très content (nous le sommes tous) de la nouvelle. Votre pièce – où parfois vous vous haussez jusqu'à Picard lui-même – aura beaucoup de succès. C'est sûr, c'est même trop sûr. Arrangez-vous du pronostic.

D'ici là, vous devriez revenir à Chaumot. Vous ne le connaissez pas. Ces dernières journées sont émouvantes. J'ai mal aux reins de regarder l'automne mûrir.

À part ça, je file un mauvais coton. J'ai relu ma pièce. C'est sans goût, injouable. Je ne la finirai même pas.

Ah ! je sombre !

Et puis, je vis dans les morts qu'on déterre, qu'on renterre, les fièvres typhoïdes (ça m'a permis d'interdire à l'armée française l'entrée de mon village : ce qu'elle a filé !) et l'impossibilité d'expliquer quoi que ce soit à mon peuple.

À bientôt, à moins que je ne passe l'hiver ici.

Bonjour à votre petite porcherie.

Chaumot.

26 septembre 1904.

Mon cher (je chercherai...),

Votre petit compliment à propos de ma lettre à Basset ne me fait aucun plaisir, d'abord parce qu'il est petit, ensuite parce que vous n'avez pas lu ma lettre, mais je ne sais quel papier de Basset, et je viens d'écrire à ce confrère pour savoir de quel droit il corrige du Jules Renard. Encore une affaire ! Cette fois, vous serez témoin.

Quand je pense que vous croyez à Becque ! Il n'y a pas d'homme moins poète et plus bourgeois. Vous feriez bien mieux de m'écrire ce que vous a dit Antoine. J'ai grand besoin de rire. Comme c'est malin, de me promettre des histoires plaisantes ! Vous ne me ferez pas rentrer plus vite. Et gare à votre pièce si vos histoires ne sont pas drôles ! Il est convenu avec Léon Blum que je ferai l'intérim ce soir-là.

Si vous trouvez une place de 10 à 12.000 francs, envoyez-la moi.

Marinette doit écrire à la vôtre.

Venez donc passer deux jours ! La campagne est ébouriffante.

À Antoine

Chaumot.

27 septembre 1904.

Mon cher Antoine,

Il y a un homme pour lequel vous avez, j'en suis sûr, quelque estime, et que vous ne connaissez pas : c'est l'auteur de *Poil de Carotte*. Oui ! Il a été, l'année dernière, question de jouer *Poil de Carotte* à la Renaissance, par compensation, déjà ! Mais, si l'idée avait pris, pensez-vous que je ne serais pas allé vous dire : « Mon cher Antoine, j'ai besoin de gagner un billet de mille francs. Guitry me l'offre. Voulez-vous me prêter *Poil de Carotte* ? »

Antoine me l'aurait prêté, et je le lui aurais rendu... plus tard, s'il en avait eu besoin lui-même.

Mon cher Antoine, nous sommes tous naturellement des mufles, mais il y a

des hommes qui s'efforcent de l'être moins que les autres. Je fais cet effort, et je me fous de mes droits au théâtre et ailleurs le plus que je peux. Pourquoi en userais-je avec vous ? Vous ne m'avez été qu'agréable, et je ne vous reproche que de n'avoir pas eu autant d'admiration que moi pour le deuxième acte de *Monsieur Vernet*. Ça viendra ; mais, pour le reste, je suis, et je reste avec plaisir, je vous assure, votre débiteur.

Jouez donc *Poil de Carotte* si vous pouvez. J'en serai heureux sous tous les rapports, hélas ! Si vous ne le jouez pas et que l'occasion se présente de le faire jouer ailleurs, vous me l'indiquerez vous-même. Comme c'est simple ! Et faut-il que notre monde de fous soit méprisable pour que ça vous paraisse compliqué !

Puisque vous croyez aux potins, en voici un : j'ai parlé à Guitry d'une pièce en deux actes : 1° Cette pièce est inachevée et ne sera peut-être jamais faite ; 2° Je parie, si je la termine, que Guitry, quoi qu'il prétende, ne la jouera pas ; 3° Antoine non plus.

Ce qui ne m'empêche pas de dire : Antoine et Guitry sont très bien tous deux.

Oui, oui ! Je sais que ça vous vexe, mais je maintiens : vous êtes deux !

Antoine, ne me croyez donc pas si malin ! Je vous assure que vous gaspillez votre défiance. Il n'y a pas que le théâtre.

Poignée de main.

À Isidore Gaujour

Chaumot.

19 octobre 1904.

Mon cher organisateur,

Je reçois votre lettre. Je m'adresserai surtout aux instituteurs amis de *Poil de Carotte*. Car c'est bien de *Poil de Carotte* (la pièce) que je parlerai, et je ne parlerai guère que de lui. Tant pis ! Ce sujet, qui m'est cher, m'entraîne malgré moi. Si quelqu'un y trouve à redire, je dirai que c'est votre faute ! Et ne sommes-nous pas libres ?

Bien à tous.

Paris.

20 octobre 1904.

Cher monsieur Gaujour,

Un mot en hâte. Me revoici à Paris. Je préfère le village, mais il faut me résigner à cet hivernage.

Je serai exact le 29. J'ai une répugnance à parler de *Poil de Carotte*. C'est pourtant le sujet que je connais le mieux. Voulez-vous mettre simplement : *Causerie sur le théâtre* ? Ça m'engage moins, et je n'aurai pas l'air de faire une réclame à mon petit bonhomme. Dites-moi ce que durent d'ordinaire ces conférences, et s'il y aura des jeunes filles.

Merci pour votre projet d'étude. Nous en parlerons à Nevers.

Bien à vous et aux vôtres.

Conseillez à vos amis le calme. Ne voient-ils pas la misère autour d'eux ? À tant de misérables, l'instituteur paraît un privilégié. Et puis, l'œuvre post-scolaire n'est-elle pas *d'abord* une œuvre de dévouement ?

À Lucien Guitry

Paris.

5 novembre 1904.

Mon vieux frère,

J'aurai mille choses à vous dire, justement celles que vous me direz à ma prochaine apparition dans votre loge. Tout cela est très bien, sauf le tonnerre. Il faudra que je vous montre, un jour, comme je rugis !

Et puis, vous devriez défendre à vos peintres de toucher au Breuil. Quant à Sacha, il nous a tous mis dans sa poche.

Il y a aussi une certaine rencontre de bouches ! Enfin, les mille choses que vous n'ignorez pas.

À bientôt.

J'espère que votre ami André va supprimer l'armée. Voilà l'occasion.

À Mme Jules Renard

Chaumot.

19 novembre 1904.

Ma maigriotte,

L'idée que tu pourrais être malade est une de celles qui me font voir combien je t'aime. Je suis capable de te rendre malheureuse si tu ne te portes pas bien.

Il est 5 heures du soir, et j'ai un mal de tête (ça va mieux), qui dure depuis le milieu de la nuit. Le froid, sans doute, le pain bouchon, le bœuf par trop vache, et une vitesse à manger que tu connais, m'ont valu ça. J'ai préparé mon mariage en faisant des efforts pour vomir, et j'y suis arrivé un peu après avoir mangé un œuf à déjeuner. Ne t'inquiète pas : ça va presque bien. Une bonne promenade avec Philippe, dans nos propriétés, m'a remis. Que c'est beau, ce petit coin ! Tu verras plus tard.

J'ai très bien fait mon mariage. Mon discours a fait pleurer les dames. La mariée m'a tendu ses joues, et même sa bouche : ça m'a coûté 20 francs. Pauvres, pauvres gens !

J'étais superbe dans ma ceinture. On voulait m'emmener déjeuner, mais j'ai refusé. J'avais, durant toute la cérémonie, un vrai marteau dans la tête.

Je me sens meilleur ici qu'à Paris. Malgré tout, j'ai bien fait de prendre cette mairie, et, aidé de ma Rinette, je dois faire tout pour la garder.

Vu notre vieille maison. Elle sera parfaite et gaie. Tu y mourras toute ronde.

Il fait bon dans mon cabinet de travail. Mon mal de tête se calme.

Bons baisers à mes trois amours.

À Maurice Pottecher

Paris.

30 novembre 1904.

Mon cher ami,

Je songe au coup de pied au cul que recevrait un petit Shakespeare moderne s'il apportait à Antoine une pièce comme *le roi Lear*.

Ce que je dis là n'est pas fort, mais je ne peux pas m'habituer à ce monsieur. Hier, au tableau des yeux crevés, je ne pensais, à cause du sang, qu'au délicieux boudin que nous avons reçu de votre ferme en Vosges.

Quelle merveille, ce boudin ! Si j'étais sûr d'en manger demain soir, j'irais à Meudon. Mais je n'irai pas, pour cent raisons dont la plus délicate est que je n'ai rien lu de Rosny depuis dix ans. Je sais bien que cet homme de génie parle tout seul et tout le temps, mais n'est-ce pas une raison de plus ?

Et puis, j'ai des tas d'ennuis, ô Maurice ! que vous ne connaîtrez jamais.

Nous embrassons votre femme et vos petits.

À Isidore Gaujour

Paris.

25 décembre 1904.

Mon cher ami,

Votre projet de conférence sur moi, s'il m'est très agréable, me gêne pour vous. Remettez votre étude à plus tard : j'aurai peut-être alors plus de talent.

J'ai fait, dernièrement, à l'École normale d'enseignement primaire de Saint-Cloud, la même (ou à peu près) causerie qu'à l'Amicale.

Je vous avoue que j'en suis fatigué, mais ce n'est pas pour cette raison que je la refuse. Ce qui est possible dans une causerie où le geste, l'expression du visage expliquent les mots, ne l'est plus dans la forme écrite. Je viens de revoir cette conférence. Elle est plutôt mal écrite, ce qu'il serait facile d'arranger, mais j'ai vraiment l'air d'expliquer *Poil de Carotte* comme un modèle d'art dramatique. J'y fais, sur mes acteurs, des plaisanteries qui ne sont acceptables que dites avec bonhomie. Seule, la fin (le couplet sur la famille et l'instituteur) me semble passable, mais ce n'est que quelques lignes.

Sincèrement, pour des raisons sentimentales que vous apprécierez, j'en suis sûr, je fourre cette causerie au fond d'un tiroir. J'aime mieux en faire une autre, dans quelques années, à l'Amicale.

Et puis, il faut bien que je vous refuse quelque chose !

Bien à vous et aux vôtres.

À M^{me} Jules Renard

Chaumot.

30 décembre 1904.

Ma bonne chérie,

Tout va bien, sauf l'inévitable mal de tête de cette nuit : je ne peux pas y couper ; mais ça a été moins violent qu'après le Réveillon, et je vais presque tout à fait bien.

Baïe parfaite. Elle a couché dans mon lit, bien dormi. Elle a une bonne frimousse. Elle n'a pas éternué une fois, et elle s'occupe du ménage *mieux* que toi. C'est délicieux, cette petite compagne. Quel dommage qu'un papa ne puisse pas faire à sa fille un doigt de cour ! Ce serait l'idéal.

Ragotte n'a pas bonne mine. À travers les explications les plus obscures, j'ai compris que le D^r Perdriat lui a trouvé de l'albumine. Elle a eu de la fièvre, et des démangeaisons au bras plutôt que des boutons. Elle ne souffre pas, mais elle ne peut pas travailler. En somme, elle va mieux et, pour cette fois, elle est sauvée.

Temps pluvieux, pas trop froid. 10° dans mon cabinet de travail et 5° dans la chambre à coucher. Nous faisons de la fumée, Baïe et moi.

Bons baisers, grande (je ne dis plus : grosse) chérie, à toi et à ton petit.

À Alfred Athis

Chaumot.

31 décembre 1904.

Bonne année, les petits amis !

Je me sens, à cette distance, une vraie affection pour vous. C'est de l'affection au taximètre.

Si je ne vous dégoûte pas encore, nous pourrons nous supporter jusqu'à la fin de 1905, mais gare, après !

Bonjour, ma vieille Nanette !

Tout va bien ici. Mon nouvel instituteur est gentil.

Demain soir, je parlerai à des paysans de Victor Hugo. Ça me reposera de

moi.

Téléphonez à Tristan un baiser de ma part.

1905

À Suzanne Desprès

Paris.

23 mars 1905.

Ma chère amie,

Vous me croyez sans doute riche, et vous ne pensez pas à moi, ni pour vos spectacles, ni pour ceux de la Duse.

Je vous pardonne et je m'en tire comme je peux. Je verrai demain la Duse pour la première fois, mais Marinette ne la verra jamais si vous ne lui obtenez pas un strapontin quelque soir, n'importe quel soir. Je la recommande à votre gentillesse et je vous donne l'accolade fraternelle.

Poil de Carotte n'est plus au Théâtre Antoine. Si ça vous fait plaisir de le rejouer cent fois à Paris, ne vous gênez donc pas.

À Henri Bachelin

Chaumot.

1^{er} mai 1905.

Mon cher poète,

Je voulais répondre à quelques questions de votre lettre du 12 Avril. Votre lettre était, là, sur ma table. Je crois que je deviens paresseux.

Vous m'avez donné l'idée de relire du Maupassant. Certes, ce n'est pas mal, mais je crois que la vérité a une saveur plus fine. Maupassant n'a pas assez *obéi* à Flaubert : de là, des faussetés qui le gâtent. D'ailleurs, il écrirait

mieux aujourd'hui : il serait encore le premier des conteurs.

Sa lecture m'a prouvé, non que notre époque a plus de talent que la sienne, mais qu'elle est – je ne parle que pour quelques-uns – plus difficile.

Ollendorff m'écrit que *les Bucoliques* ont paru. Un livre ne gagne jamais à être paru, et je n'ai pas la moindre envie d'aller me voir aux devantures.

Je travaille un peu et je regarde beaucoup.

Bonne santé à vous deux.

À Fantec

Chaumot.

5 mai 1905.

Mon grand Fantec,

Tu nous écris de bonnes gentilles lettres qui nous amusent beaucoup, mais ne prends pas sur ton repos pour les écrire, ni sur ton travail. Nous sommes tranquilles, et quelques mots de toi suffisent si tu n'as pas le temps de remplir la page.

Comme tu n'as pas l'air embarrassé pour ton devoir sur Jean-Jacques Rousseau, je te laisse le faire tout seul. Ce devoir, ce doit être, dans l'esprit de ton professeur, un prétexte à lire une biographie bien faite de Jean-Jacques et à le faire parler d'avance des ouvrages qu'il écrira plus tard. Il ne faut cependant pas trop préciser. Ce serait trop facile, et invraisemblable. Insiste surtout sur *l'Émile*, sur ce système d'éducation *naturelle* que Rousseau méditait en pleine *nature*. Jean-Jacques a fait à peu près ton devoir dans ses *Confessions* (II, IX), mais elles ne sont pas à Paris. Tu as dû en lire dans *Pages choisies*.

Quand tu auras un devoir plus difficile, préviens-moi tout de suite.

Je te signale, pour mémoire, un beau barbarisme dans ta dernière lettre. Ah ! dame, mon vieux frère, je me rappelle un peu le latin. *Cedavit voluptas studio*. Il faudrait *cessit*. Ce qui t'a trompé, c'est la maxime *Cedant arma togæ* ; mais *cedant* est un subjonctif. En voilà toujours un que tu ne referas pas à ton bachot.

J'ai fort peu pratiqué Aristote, mais le Larousse, au mot *tragédie*, te donnerait peut-être quelques notes pour l'intelligence du texte.

Depuis ton départ, nous menons une vie régulière et calme. Baïe travaille. Comme toi, elle s'exagère les difficultés, mais je ramène les choses au point.

Je la calme, et elle n'a plus envie, par désespoir, « de se jeter dans son encrier ».

Je te quitte pour préparer mon budget communal : c'est presque aussi difficile que de l'Aristote.

À M^{me} Jules Renard

Chaumot.

22 mai 1905.

Ma bonne chérie,

J'ai reçu ta lettre d'hier. Soigne bien Fantec, laisse lui du courage, et dis lui que ce n'est qu'un coup d'épaule à donner. S'il voyait Baïe, ça le remonterait encore. Nous avons fait, ce matin, une ou deux de ses divisions. Je croyais que ça marchait bien, et, au déjeuner, je l'ai trouvée en larmes à cause des autres problèmes. Je l'ai consolée et grondée un peu, en lui disant que tu croirais que c'est ma faute. La chère petite déteste le calcul. Entre nous, je ne trouve pas son livre d'arithmétique bien clair.

Dis à Fantec que je vais chercher des notes sur Chénier et qu'il les aura mercredi matin. Son devoir n'est pas difficile, mais on ferait tout de même mieux de leur donner le temps de lire Chénier.

Hier, temps maussade. Aujourd'hui, soleil, mais l'air est froid. Cependant, tout va bien, même l'humeur, et nous t'attendons patiemment. Rien ne donne le goût de la vie comme de voir les bœufs manger les boutons d'or. De loin, Paris, c'est quelque chose, et, de près, ce n'est rien.

À Fantec

Chaumot.

26 mai 1905.

Mon grand Fantec,

Tu as trop peur de ton examen. Je t'assure que tu exagères et qu'il ne faut pas y penser comme tu fais. Je te donne ce conseil sportif. Il ne faut pas arriver

à être *surentraîné*, c'est-à-dire qu'il y a une limite au delà de laquelle *on se claque*. Tu comprends bien ce que je veux dire. Repose-toi de temps en temps, garde ta liberté d'esprit. Raisonne un peu ton travail. Ton esprit saturé finirait par ne plus rien s'assimiler de ce que tu lui fais prendre. Je te parle par expérience.

Le danger, pour toi, n'est pas de n'en pas savoir assez : c'est d'en apprendre trop. De la mesure et du sang-froid, et tu n'auras absolument rien à craindre. Un examen est une partie à jouer ; il ne faut pas s'éreinter avant de la jouer. Ça n'empêche pas l'effort : au contraire, ça le règle, et ça lui fait produire tous ses effets.

Tes places sont excellentes, et tu nous fais rire avec tes peurs.
Je t'embrasse, mon cher grand.

Chaumot.

30 mai 1905.

Mon grand Fantec,

Lis ceci sans grogner, car je te laisse libre de ne pas changer d'avis.

Si le gosse d'Espagne vous donne deux, et même un jour de plus, tu as tort de ne pas venir.

1° Cela te ferait le plus grand bien, et cela ne t'empêcherait pas de repasser tes cours, au contraire ! Je t'interrogerais.

2° Ça ne te fatiguerait pas. Tu voyagerais en seconde, et même en première si cela t'était agréable, et ce serait encore une économie.

3° La moutte ne pourrait pas retourner à Paris dans un délai si rapproché.

4° La Pentecôte est la fête de Chitry. Il faut que je sois là. Je ne pourrais donc aller te voir qu'après le Dimanche, et je t'avoue que, par ces chaleurs, ça ne me tente pas.

5° Si tu venais à la Pentecôte, nous couperions par un voyage à Paris le mois et demi qui te séparera ensuite du bachot.

6° Tu verrais ton chien, et tu nous ferais grand plaisir. Crois-moi, mon Fantec. Je parle en bon papa, et je ne veux pas du tout te contrarier. Réfléchis sérieusement et décide.

Tu ne peux pas savoir comme il fait bon ici et comme quelques jours de fraîcheur, de sommeil et de repos relatif, te feraient du bien pour l'élan final. S'il y avait le moindre danger pour tes études, je serais le premier à ne pas te conseiller ce petit déplacement ; mais je suis sûr, même à ce point de vue, que tu ne t'en repentiras pas.

Tu fais bien de lire Michelet. Ce n'est peut-être pas un bon historien, mais qui est bon historien ? C'est, à coup sûr, un poète et un écrivain de génie ; et puis, il sait tout de même assez d'histoire pour le bachot.

Tous t'embrassent.

À M. Maurellet,
Inspecteur d'Académie.

Chaumot.

7 juin 1905.

Cher monsieur,

Je vous remercie de la délicate surprise que, par deux fois, vous m'avez faite. J'en suis aussi touché que confus. Grâce à vous, deux jours de suite j'ai pu me croire classique, puisqu'on m'expliquait en classe, et, cela, dans la Nièvre, à quelques kilomètres de mon village ! Il est vrai que cet honneur me venait de vous, et que vous n'êtes pas Nivernais.

Le proverbe résiste encore.

M^{me} Jules Renard et moi, nous n'avons pas sans émotion *corrigé* les copies. Quand je dis « corrigé » !... Mais vous m'en voudriez, n'est-ce pas ? si j'avais manqué de faiblesse.

J'allais demander à une jolie petite fille qui ouvrait de beaux grands yeux : « Que savez-vous sur ce Jules Renard ? » La peur de m'entendre dire que je vivais sous le règne de Louis XIV m'a retenu.

Tout s'est passé avec le moins de larmes possible. Mais l'étrange cerveau qu'on fabrique aux fillettes des écoles privées avec des extraits de poètes de sacristie ! On les bourre de dictées. À Chitry, quatre dictées par jour ! Jamais un raisonnement, et pas une n'a eu le courage de dire, dans sa rédaction, qu'elle avait fait, le matin, sa prière. J'ai d'ailleurs la certitude que nous sommes plus indulgents pour ces pauvres élèves que pour les nôtres. C'est l'injustice à rebours dont parle Renan. Il ne s'agit que de l'indulgence des délégués cantonaux comme moi, car M. l'Inspecteur primaire m'a paru *la justice même*.

M. Amathieu m'a informé de votre passage si rapide à Corbigny. Les

regrets sont pour nous, et je vous dis : à bientôt.

Je me permettrai de vous adresser la nouvelle édition des *Bucoliques*, non pour que vous y fassiez un nouveau choix de dictées, mais pour que vous l'acceptiez comme un témoignage de ma vive sympathie littéraire.

Je vous prie de me rappeler au souvenir aimable de M^{me} Maurellet.

M^{me} Jules Renard et moi, nous vous assurons de nos sentiments dévoués.

À Tristan Bernard

Chaumot.

8 juin 1905.

Mon frère,

Des Gachons s'étant réservé la quatrième place, je n'ai plus droit qu'à la première. Je la prends avec un orgueil fraternel.

Mon vieux Paul, je te dirai un millier de choses si tu viens t'étendre au pied de la petite barrière ci-dessus. Quand je pense que tu ne connais pas la Gloriette que la postérité connaît déjà ! Hier, au certificat d'études, on a donné deux dictées de moi, *la Vache* et *la Dinde*. M. l'inspecteur d'académie n'avait pas trouvé plus classique. Encore un qui n'a pas lu *Citoyens, animaux, phénomènes*. J'ai demandé à une petite fille ce que c'était que ce Jules Renard. Elle m'a répondu qu'il vivait sous le règne de Louis XIV. On dirait une histoire imaginée par Guitry. Elle est d'autant plus vraie que je ne sais plus écrire. Le moindre mot me dégoûte. Je lis encore assez bien ceux des autres, avec un crayon bleu. Ton cœur de père reconnaîtra-t-il tes phénomènes, ma revue passée ?

Mon vieux Paul, j'irai peut-être te voir à la Pentecôte. Ça m'étonnerait, mais j'irai peut-être.

Je t'embrasse pour ta dédicace.

Tu me donneras aussi les *Mémoires*. Je te donnerai les *Bucoliques*. Voilà des échanges qui n'altéreront pas notre amitié. Il n'y a que le premier qui coûte.

Un nouvel aubergiste qui s'installe à Chitry (c'est le cinquième !) m'offre un verre de vin pour faire connaissance. Voilà le pays de vos rêves.

À Joseph Cahn

Chaumot.

9 juin 1905.

Cher monsieur,

C'est l'impossible que vous me demandez ! En plein succès de *Poil de Carotte*, je n'ai pas pu faire lire à Antoine une pièce d'ami que je trouvais à sa place au Théâtre Antoine.

Et, si jeune que vous soyez, vous n'ignorez pas qu'on n'a de crédit chez un directeur que les premiers soirs d'un succès. Je ne peux donc que vous donner un conseil : envoyez votre manuscrit au secrétaire d'Antoine. C'est encore le meilleur moyen pour tout le monde. Quand vous serez maire de votre village, M. le préfet vous dira de vous adresser à lui par l'intermédiaire du sous-préfet. Antoine a toutes les qualités, y compris celles d'un bureaucrate.

Il lit assez vite les manuscrits, et ce n'est pas le directeur le moins accueillant.

Je ne suis pas sûr d'aller prochainement à Paris, où je vous aurais reçu avec plaisir.

Je vous répète encore : faites faire, s'il le faut, à votre manuscrit, le tour des directions. Les directeurs exigent qu'on les prenne pour des directeurs.

Croyez à mes bons sentiments.

À Henri Bachelin

Chaumot.

24 juin 1905.

Mon cher poète,

Je suis en retard. J'espérais vous voir à Paris, mais je n'ai fait qu'y passer. Impossible de vous fixer un rendez-vous.

Je ne connais pas du tout Sansot, et j'ignore même s'il a l'intention de me mettre dans sa collection. Je vous avoue qu'une démarche auprès de lui me gênerait. D'autre part, si une brochure est faite, il me serait fort agréable

qu'elle fût de vous.

Je crois que le plus simple est d'attendre. Personne n'y pense, que vous, croyez-moi. Vous savez que, votre étude mise à part, je me moque de ce genre de réclame. Et puis, vous êtes plus jeune que moi. Vous m'enterrez certainement. Alors, quel beau discours vous récitez près de mon buste, sur quelque « chaume » nivernaise !

Sans sourire, attendons, à moins que le hasard ou quelque ami ne vous mette en rapports avec Sansot.

Vos petits contes de *l'Écho* sont bien, mais défiez-vous du mot de la fin. Maupassant et Jules Renard, si j'ose dire, en ont abusé. Il faut qu'une page soit belle pour elle-même, et non pour la surprise de ses dernières lignes. D'ailleurs, il faut que les dernières lignes soient aussi belles que les premières. Je m'expliquerai une autre fois.

Travaillez et portez-vous bien.

Barrès est un grand écrivain gâté par le souci d'être un « auteur à expliquer ».

À Fantec

Chaumot.

30 juin 1905.

Mon grand Fantec,

Votre professeur de grec vous a fait un très beau discours et tu l'as fort bien transcrit. Si on vous donne le même sujet au bachot, tu n'auras qu'à te rappeler ta lettre. Il est bien inutile de répondre à des propos de ce genre. M. Dauphiné est un homme d'une autre génération, un brave homme auquel il ne manque peut-être que d'avoir été soldat. Il se trompe certainement, quand il affirme que nous venons d'être humiliés : c'est la raison, et non la peur, qui nous épargne une guerre avec l'Allemagne. Dors tranquille et sans remords, ou, plutôt, ne pense qu'à ton travail : pas trop, je trouve que tu exagères. Un quart d'heure pour déjeuner, un autre pour dîner, ce n'est pas assez. Ménage tes forces. Je te répète que tu en sais assez et que, l'heure venue, tu auras plus besoin de présence d'esprit que de savoir.

Nous étions hier à Clamecy. On ne parle que de la fête de Septembre. Il y aura peut-être deux ministres ; Peltier et toi, vous pourrez en siffler au moins

un.

Il fait orageux. Il y a des cas de scarlatine à Chitry. À Chaumot, on se porte bien. La vieille Honorine mange nos fraises et fait *caca* dans l'allée. La pauvre vieille ne peut plus aller dans le monde.

Nous t'embrassons tous.

À Marius Gérin

Chaumot.

3 juillet 1905.

Cher monsieur,

Malade, ces jours-ci, je n'ai pas encore pu, comme j'avais promis au Comité de le faire, vous écrire le résultat de notre réunion à Clamecy.

Je vous prie de m'excuser.

Ce résultat n'est pas brillant.

1° Le Comité n'a plus d'argent, et aucun des membres du bureau ne compte sur le vote d'un nouveau crédit. Le Comité doit se réunir prochainement et donner sa réponse, qu'il faut prévoir décourageante.

2° Le projet de M. Pontaut, froidement accueilli, a paru vague, d'abord, et puis, téméraire, comme opération de librairie.

Vous avez eu raison de désapprouver la collaboration, improbable, d'ailleurs, « de tant d'esprits divers ». J'ai dû mettre M. Pontaut en garde contre la lenteur et l'inexactitude des éditeurs parisiens, quels qu'ils soient. Le temps manque, comme l'argent.

3° J'ai dit que votre proposition était la seule qui fût précise, et que, digne de Claude Tillier, elle me semblait réalisable, plus tard, avec votre concours désintéressé, par les admirateurs de *Mon oncle Benjamin*, mais en dehors du Comité, qui considère sa tâche comme terminée, ou à peu près.

4° J'ai ajouté : « Faute de temps et d'argent, le Comité ne pourrait-il pas publier une brochure, très simple et à très bon marché, que la foule achèterait le jour de l'inauguration pour savoir ce que c'est que Claude Tillier ?

« M. Gérin ne refuserait pas de résumer quelques-unes de ses notes. Deux pages de lui serviraient d'introduction. Il choisirait lui-même les extraits, car il connaît mieux que personne, non seulement le texte, mais encore la valeur populaire de Tillier. »

Je n'ai pas dit cela, cher monsieur, pour répondre à votre précieuse sympathie qui me touche vivement ; je l'ai dit avec sincérité, et c'est avec la même sincérité que je regrette votre refus de parler le jour de la fête.

On s'étonnera que l'homme qui a le plus fait pour Tillier, dans la Nièvre, ne se trouve pas, ce jour-là, au premier rang, « à côté de lui », quand il s'agira de rendre à sa mémoire un hommage public.

Je ne crois pas que mon idée de brochure provisoire, imprimée n'importe où, ait séduit M. Pontaut. Je reconnais que c'est une idée assez pauvre, mais vous savez comme moi que la ville de Clamecy ne pense pas qu'à Claude Tillier. Elle a le monument : elle croit avoir fait beaucoup, et, vraiment, elle a fait quelque chose de difficile, mais l'instant n'est-il pas venu de ne plus songer qu'aux affaires sérieuses, à la politique.

J'irai à Nevers, cher monsieur, dès que notre petit train y roulera par Saint-Saulge. Je serai très heureux de pouvoir vous serrer la main.

Croyez à mes sentiments dévoués.

À Maurice Pottecher

Chaumot.

6 juillet 1905.

Mon cher ami,

Il y a deux ou trois jours que nous ne faisons que penser à vous. J'ai perdu votre carte des « Hirondelles ». Impossible de la retrouver. Tout le monde la cherche. Vous nous en renverrez une autre, car elle était fort bien et nous rappelait les plus agréables images. J'irais bien joyeusement vous voir en Août, mais je suis d'une telle pauvreté ! Laissons cela. C'est une scie. Je n'ai vu le *Théâtre du Peuple* que par la pluie. Je le jugerais par le soleil. Je reverrais les vôtres, si hospitaliers. Laissons cela. Je n'en sortirai plus jamais.

Vous travaillez toujours, je connais votre volonté et je l'admire. Je ne vous voyais pas sans inquiétude amicale vous lancer dans l'affaire de Jeanne-d'Arc. Ce théâtre est un engloutisseur : ne le regrettez pas trop. Je vous assure que le *Théâtre du Peuple* suffit à votre nom.

Il y a déjà trois mois que nous sommes ici. Sauf un voyage – Marinette en a fait deux – vers notre grand Fantec, nous n'avons pas bougé. Ce jeune homme travaille avec une opiniâtreté qui m'humilie et me console. Tout cela

pour être bachelier ! Je le calme le plus que je peux. C'est tout mon travail. Je ne compte pas les notes que je prends sur mon petit peuple d'administrés. On parle des fourmis ! Ils offrent le même intérêt. Que deviendront ces notes ? Aurai-je le courage d'en faire de la littérature ?

Votre vieil ami.

À Fantec

Chaumot.

10 juillet 1905.

Mon grand Fantec,

Je reçois ce matin ta lettre de samedi. La nouvelle nous a fait dire : pauvre Fantec ! Mais, comme toi, nous avons vite repris le dessus, et, ta lettre nous rassurant sur ton bon état d'esprit, nous trouvons que ce qui t'arrive est sans aucune importance, ou, plutôt, la petite aventure te permettra, quand tu auras le temps de t'amuser, de faire quelques réflexions salutaires et joyeuses.

Si M. Lion ne t'avait jamais parlé de ce prix, tu ne l'aurais pas espéré. Pourquoi ? Parce que « prix d'Excellence » veut dire : prix accordé à l'élève qui a excellé le plus, sans les résultats ; sinon, il ferait double emploi avec la place de premier au Tableau d'honneur, qui est la récompense du travail et des efforts. Mets-toi à la place d'un de tes petits camarades qui aurait deux ou trois prix : lui aussi pourrait compter sur ce prix d'Excellence, et, si tu l'avais, toi, en plus de ton unique prix de récitation, il y aurait là quelque chose d'injuste, de mystérieux, comme tu dis.

Les promesses de M. Lion m'étonnaient. Donner un prix d'encouragement à un élève de quatrième, c'est bien ; le donner à un jeune homme de rhétorique, ça n'a plus de sens. Je ne t'aurais pas félicité avec enthousiasme de ce prix, et je te félicite, au contraire, de ta bonne année, et des progrès que tu as faits, et de tes efforts considérables que la vie te paiera, sois-en sûr, sous une forme ou sous une autre.

Je suis sûr que M. Lion est un peu ennuyé. Tes petits camarades ont été affectueux. Quant au nommé Schulmann, je le crois, en pareil cas, indispensable. Tu le retrouveras partout, plus tard. Il ne changera que de nom. C'est l'être bas, sot et envieux. Il ne faut même pas le mépriser : il faut le plaindre et le regarder avec un bon sourire, la première fois – ce qui ne tardera

guère – qu’il s’adressera à ton obligeante camaraderie.

Si je ne comptais pas beaucoup sur ton prix d’Excellence, je compte ferme sur ton succès à l’examen. C’est autre chose. Crois-moi, j’en ai vu de toutes ces couleurs-là. Tu seras reçu.

À quelque chose ton petit malheur peut être bon. Tu voulais rester aux prix pour entendre un air de musique en ton honneur. Il est inutile que tu t’obstines à griller sept ou huit jours de plus pour rien. On expliquerait le cas à M. le Proviseur. Qu’en dis-tu ?

Et pas de mauvaise pensée, mon grand ! Sois un homme. Tu le verras plus tard : il n’y a que ça de vrai. Le reste n’est que hasard, duperie, illusion. Prépare-toi déjà à la philosophie, qui est une science admirable et qui, dans la vie, peut tenir lieu de tout. Si, à cause de toi, ta tuile nous a un peu touchés par ricochet, je t’assure que ta lettre, saine, forte et bien écrite, nous a fait le plus grand plaisir. Si tu avais fait parler ainsi le papa Chesterfield, tu aurais eu le prix d’Honneur.

À bientôt ! Nous t’embrassons.

J’ai eu, en seconde je crois, une surprise comme la tienne. Il s’agissait d’un prix d’Honneur, mais on me l’a fait espérer *jusqu’à la dernière minute*. Tu vois ma tête à la distribution ! Tout cela est comique, dirait notre ami Capus. Il faut en rire !

À Marius Gérin

Chaumot.

12 juillet 1905.

Cher monsieur,

M. André Renard a dû vous écrire, comme il me l’a écrit, que votre projet était accepté avec empressement.

Je pense bien que le même Comité a pris la précaution de prévenir M. Pontaut. C’est le moins. Le Comité m’avait paru embarrassé. Vous lui rendez un réel service ; le succès de votre brochure est certain. Elle sera dans toutes les écoles et dans toutes les mains nivernaises qui savent tenir un livre.

Croyez à mes sympathies littéraires.

Quand je pense que j’ai connu MM. Soudais, Marioton, Schmitter ! Voilà qui ne me rajeunit pas. Je vous prie de me rappeler au bon souvenir de

M. Méchin, proviseur, mais fort aimable homme.

À Fantec

Chaumot.

15 juillet 1905.

Mon cher grand,

Le 14 Juillet s'est bien passé à Chitry. Mon discours était « tapé », mais je n'ai pu couper (j'ai avalé un verre de mauvais vin blanc, croyant que c'était de la limonade) au traditionnel mal de tête. Après une mauvaise nuit et une purge, je peux, seulement à trois heures du soir, t'adresser en hâte quelques mots.

Je n'ai ni le temps ni la clarté d'esprit nécessaires pour t'expliquer longuement les deux phrases de La Bruyère.

Il ne s'agit là que de pensées morales à développer. Peut-être La Bruyère faisait-il allusion, comme c'était son habitude, à quelque histoire de son temps. Tu as peut-être trouvé quelque note dans la grande édition. D'ailleurs, peu importe.

1. *L'orateur cherche par ses discours*, etc. La Bruyère, dont le talent est le contraire du talent oratoire, méprisait un peu les orateurs, plus spécialement ceux qui parlent, non pour convaincre, mais pour se faire valoir. Il s'agit d'éloquence religieuse. On sait ce qui se cache derrière tous ces beaux discours : l'ambition, l'intérêt personnel. On ne veut pas sanctifier des âmes : on souhaite le bénéfice d'un évêché. Le public, la Cour surtout, jugeaient ces orateurs mondains. On prêche la morale, certes, mais on songe à ses propres affaires. La chaire était presque un théâtre : M^{me} de Sévigné y avait des émotions *dramatiques*, pour ainsi dire. « Je ne respirais », disait-elle de Bourdaloue, « que quand il lui plaisait de finir. » Mais Bourdaloue (Condé disait de lui quand il montait en chaire : « Silence ! Voici l'ennemi ! ») ne méritait évidemment pas qu'on lui appliquât l'épigramme de La Bruyère, pas plus que Bossuet ni que Massillon, bien entendu, bien qu'on puisse noter, sans diminuer Bossuet, qu'il fut évêque de Meaux et précepteur du grand Dauphin, deux bonnes places. La Bruyère ne fut-il pas lui-même précepteur du petit-fils du grand Condé ? Ce qui prouve que les bonnes places n'allaient pas toujours aux hommes médiocres.

Mais, à ces grands esprits, justement récompensés par la faveur publique

et royale, La Bruyère opposerait les orateurs intrigants, dont les noms sont oubliés, les prédicateurs sans vraie élévation morale qui devaient se multiplier de son temps parce que l'éloquence de la chaire permettait à tous de se pousser dans le monde. De faux mérites faisaient illusion. L'*apôtre* n'a rien des qualités brillantes de ces orateurs qui ne pensaient qu'à eux. C'est un homme d'action. Il veut convertir. Il ne songe qu'au bien de la religion, à la gloire de Dieu. Gagner des âmes, et non des honneurs. Son voisin habile cherche un évêché : c'est l'*apôtre* qui devrait le trouver.

Sans doute ; mais on peut dire que l'*apôtre* n'accepterait pas cet évêché, s'il gênait son apostolat. L'*apôtre* n'a pas besoin d'évêché. C'est lui faire injure que d'en désirer un pour lui.

Toutes ces pensées sont faciles à développer. La forme, ce qui arrive souvent chez La Bruyère, est plus piquante que le fond, qui est banal.

2. *Il n'y a au monde que deux manières*, etc. C'est encore plus banal, et cela s'applique à tous les temps, et puis, comme toutes les maximes, ce n'est pas d'une justesse absolue. La Bruyère emploie le mot *industrie*, je crois, avec défaveur, une légère défaveur, une défaveur naissante qui a pris tout son mauvais sens dans l'expression *chevalier d'industrie*.

On s'élève par son industrie, par tous les moyens, les bons et les mauvais, et, quelquefois, ça ne suffit pas. Un homme médiocrement habile et de mérite quelconque peut s'élever, sans le vouloir, parce qu'un imbécile l'aura pris pour un homme de valeur. Erreur fréquente. On dit que Louis XIII comprenait et soutenait Richelieu, qui était un homme de génie. Qu'il eût mis, à la place de Richelieu, un sot, un incapable, et le sort de la France était changé.

Et, en général, toutes les réputations sont à trier. Un public sot fait, d'un sot auteur, un auteur célèbre.

Que de dupes créent des banquiers malins qui, sans la bêtise du public, resteraient misérables ! Un général doit sa victoire à un général plus stupide que lui, etc. Les exemples abondent, et n'en abuse pas.

Et tu peux finir par ceci :

L'honnête homme ne s'élève ni par son *industrie*, ni par l'imbécillité des autres.

Il ne cherche pas à s'élever. Il travaille, il vit sa vie, il cultive ses dons, perfectionne ses qualités. Si le prix d'Excellence vient, il l'accepte ; s'il ne vient pas, il ignore même qu'il y a des prix d'Excellence.

Voilà, mon grand, ce que je trouve. Ce n'est pas fort, mais je t'assure que c'est suffisant, le lendemain d'un 14 Juillet.

Si j'étais près de toi, j'aurais peut-être la maladresse de t'accabler de

conseils, mais, d'ici, je vois clair à ta situation. Elle ne peut pas être meilleure. Fais comme tu as l'habitude de faire. Ne te préoccupe de toi que matériellement, c'est-à-dire dors bien, mange bien et regarde bien en face ton examen et tes examinateurs. Il n'y a rien de moins terrible qu'eux. Ce sont des hommes comme nous, dont pas un, peut-être, n'a eu autant de mérite que toi, cette année.

À M^{me} Jules Renard

Chaumot.

19 juillet 1905.

Ma bonne chérie,

J'ai reçu tes deux dépêches. Nous voilà tranquilles en ce qui concerne la santé de Fantec. Pour ce qui est de l'examen, faites comme vous voudrez : ça n'a aucune importance, et tu peux rester huit jours de plus à Paris : nous patienterons.

Ma petite soirée, hier, sur le banc, n'a pas été gaie, mais j'ai bien dormi. Quand je me suis réveillé, tu devais être arrivée. Pauvre chérie, quelle nuit ! Il est temps que tes trois petits se réunissent pour que tu les couves au même endroit.

Fantec va se former à la philosophie. Il se rappellera son prix d'Excellence et son premier examen. C'est la Veine qui le taquine, mais, après cette épreuve, il ne peut pas échouer.

On vous embrasse, mes bons chéris. Du courage. Nous en avons ici.

Il fait une brise du Nord presque fraîche.

À Suzanne Desprès

Chaumot.

21 juillet 1905.

Comment voulez-vous que j'aie le remords de ne rien faire puisque, grâce à vous, *Poil de Carotte* vit toujours ?

Dites-moi un nom de ville pas trop loin d'ici où vous passerez, du 15 Septembre au 15 Octobre, et j'irai vous voir.

Nous vous embrassons tous, y compris mon fils, qui a seize ans et qui, sans une amygdalite imprévue, serait peut-être bachelier aujourd'hui. Ce sera pour la semaine prochaine.

C'est un bien beau garçon, qui parle latin et grec comme vous parlez Poil de Carotte.

Bonjour à Lugné-Poe.

À M^{me} Jules Renard

Chaumot.

26 juillet 1905.

Ma bonne chérie,

Il est midi, et je pense que ce pauvre Fantec a déjà dû suer trois bonnes heures par les deux bouts, comme dit Philippe. Je suis bien tranquille. Ce serait comique qu'il fût « requillé ».

Reste avec lui jusqu'au bout. Tu lui es très utile. Nous ne vous attendons pas avant Dimanche matin, au plus tôt.

Hier, maman a dit à Baïe, entre autres merveilles :

— Je n'ai jamais tant tremblé que le jour de l'examen de Jules !

Ça fait passer le temps.

Je ne « dure » pas trop mal. Je suppose que je suis en prison. C'est assez agréable, et puis, ma vieille passion pour la lecture me rend service.

Je lis dans les gazettes que le fils du marquis de Certaines est reçu. Roturiers, tenons-nous bien !

Je t'embrasse.

À M^{me} Jules Renard

Chaumot.

27 juillet 1905.

Ma grande chérie,

Je suis un peu étonné que Fantec ait choisi le n° 1 pour sa composition française. Le n° 3, sur le théâtre de Corneille, malgré son air philosophique, était bien plus copieux, et Fantec connaissait à fond la question du devoir opposé à la passion. Enfin !... S'il avait des renseignements personnels sur Tacite... Moi, je n'aurais pas trouvé deux pages.

Je le plains, je te plains par cette chaleur. Le vent vient du Midi, ce matin, et ça brûle.

Je compte sur un télégramme si Fantec est admissible. L'oral ira tout seul. Je pense qu'il a fini son écrit, qu'il n'est peut-être pas mécontent, et que tu le dorlotes.

Le « tacot » ne marchera, dit-on, que le 1^{er} août. Il a peur.

J'ai rêvé de toi, cette nuit. Tu ne voulais me donner aucun renseignement sur ton voyage à Paris. J'ai aussi rêvé que j'étais criblé de dettes ; de là, un soulagement relatif à mon réveil.

Je vous embrasse.

À Marius Gérin

Chaumot.

25 août 1905.

Cher monsieur,

Je vous remercie de votre aimable attention.

La brochure se présente fort bien. Je viens de lire ses vingt et une pages. Le choix m'a paru excellent, *populaire et classique*. Je crois qu'il n'était pas possible de faire mieux, pour le prix, et, puisque vous annoncez, d'autre part,

une édition des *Pamphlets*, la foule et les lettrés seront vos obligés. Je crois le succès de la brochure assuré.

Ceux qui regretteront qu'on n'ait pas publié une édition « digne du monument ! » s'illusionnent. C'est déjà très joli de faire lire les meilleures pages de Tillier.

Grâce à vous on les lira.

Croyez à ma sympathie littéraire.

À M. Nolin,

Président de la Société scientifique et artistique de Clamecy

Chaumot.

20 septembre 1905.

Cher monsieur,

Je ne puis que vous confirmer, après réflexion, la réponse que je vous ai faite rapidement Dimanche dernier.

D'ordinaire, je ne laisse pas imprimer ce que je *dis* ou *lis* en public, car c'est trop différent de ce que j'ai l'habitude d'écrire, et je vous assure que l'écrivain n'y gagnerait rien.

Mais publier mon étude sur Tillier serait une petite trahison. Il ne s'agit plus seulement de moi : il s'agit de lui. Certes, j'ai fait de mon mieux, et le *Journal de la Nièvre* lui-même trouve les *citations exquis*. Il ignore comment je les ai choisies. J'ai fréquemment réuni deux phrases séparées par dix pages. J'ai coupé ici, je n'ai pas craint d'ajouter là, de mettre, à la place d'un mot qu'on entendrait mal (c'est-à-dire un mot pour les yeux), un mot plus sonore, plus à *effet* (c'est-à-dire d'un mot pour l'oreille).

J'ai un peu triché, je l'avoue, pour la gloire de Tillier, ou, du moins, sa gloire d'inauguration.

Je n'ai pas le ridicule de croire que je l'ai corrigé : je veux simplement dire que je me proposais de faire valoir *tout* Tillier en une demi-heure, et que, dans ce dessein, je me suis servi des petites roueries professionnelles. Personne ne s'en est aperçu, tant mieux ! et vos sympathies me prouvent que mon démarquage utile n'était pas irrespectueux.

Mais vous voyez qu'une publication gênerait tout. Tillier est prolix ; j'ai le droit de *raconter* avec des raccourcis de ma façon : je n'ai pas le droit de

substituer un texte *imprimé* au sien.

Les bibliophiles sont là qui guettent. Je déshonorerais la Société Scientifique et Artistique de Clamecy. Fâcheux début !

Je n'aurai aucun scrupule à faire, cet hiver, à Paris, une conférence populaire sur Tillier, et je ne changerai pas un mot à mon étude. Je croirai encore servir la mémoire de notre compatriote ; je la desservirais si j'exposais, dans un journal ou une revue, un texte arrangé à des commentaires malveillants.

Vous voyez, cher monsieur, combien j'ai raison, et je suis sûr que vous m'approuverez.

Je vous exprime, ainsi qu'à ces messieurs, mes remerciements pour votre offre gracieuse, et mes regrets, car tout l'honneur était pour moi, de ne pouvoir l'accepter.

Je vous prie de croire à mes sincères cordialités.

J'adresserai à M. André Renard les livres que vous avez eu l'obligeance de me prêter. Il m'avait communiqué les siens.

À Marcel Boulenger

Chaumot.

2 octobre 1905.

Mon cher maître,

Il ne sera point dit que vous m'avez demandé la lune et que je n'ai pas essayé de vous l'offrir.

Je vais piocher *l'Auto*, qu'on m'adresse quotidiennement, et je ferai l'effort nécessaire... et vain.

Je perds le goût de l'écriture, mais pas celui de la vie, et la moindre bêtise m'amuse tout un jour. Et il y en a ! Il y en a !

Vôtre.

Les arbres deviennent beaux, beaux, comme si tout à coup votre charmante femme allait leur apparaître. Ils vont me faire passer encore un mois de rêverie salulaire.

À Fantec

Chaumot.

4 octobre 1905.

Mon cher petit,

M. Lachelier, d'après la *Grande Encyclopédie*, doit avoir quarante-huit ans. C'est sans doute le fils de Lachelier, qui a été un professeur de grand mérite à l'École Normale et qui a exercé une forte influence sur la philosophie nouvelle.

Ton professeur vient, je pense, du lycée Janson de Sailly. Il a été chargé d'une mission en Allemagne, et je crois qu'il vous parlera souvent de l'Allemand Wundt.

Ne t'effraie pas des mots nouveaux. Vois le plus vite possible ce qu'il y a au fond ; c'est très simple. Tu t'y feras vite. Dès que tu auras la clef, tu t'amuseras beaucoup.

Il faut aimer la philosophie comme les beaux vers. Les systèmes ne sont que des poèmes. Jette-toi là-dedans, tête baissée : tu sauras bien vite nager.

Le soleil a disparu. Il fait très bon au milieu des livres. Travaille, mais avec joie et confiance.

Nous t'embrassons fort.

À Tristan Bernard

Paris.

15 novembre 1905.

Mon vieux Paul,

Demandez, n'importe quel jour, une loge ou deux places pour *Cœur de moineau*.

J'ai vu *Bertrade* au cœur nul. Ça console de toutes les paresse.

Quand verrai-je votre travail ?

1906

À M. Nolin

Paris.

2 janvier 1906.

Monsieur et cher président,

Croyez bien que ce n'est pas sans émotion que j'ai lu, dans *l'Écho de Clamecy*, la première partie de votre discours du 26 Décembre. Je me sentais à la fois flatté et peiné. Votre compliment m'est précieux, mais votre reproche, si aimable qu'il reste, renouvelle et accentue mes remords. Ai-je donc pu vous désoler à ce point ? Je persiste à croire que l'homme de lettres n'a pas eu tort de refuser une page qui n'était pas écrite pour être lue, mais le nouveau membre de votre Société Scientifique et Artistique aurait peut-être dû trouver le courage et le temps de récrire cette page pour votre Bulletin. Vous voyez, cher monsieur, le désordre de ma conscience.

Je n'ai qu'une façon de la calmer : c'est de me dire que je n'y peux plus rien et de me persuader que pas un instant vous n'avez douté de ma bonne foi. Il y a une intention que j'étais incapable d'avoir : celle de vous désobliger.

Je vous souhaite, cher monsieur, une bonne année et vous prie de croire à mes meilleurs sentiments.

À Jean Pêcher

Paris.

23 janvier 1906.

Mon cher Jean,

Je te remercie de ta lettre. Crois bien qu'on ne t'oublie pas ici, et tu aurais tort d'hésiter quand tu veux nous écrire quelques lignes.

Ton intention de parler de *Poil de Carotte* m'est très agréable, ou, plutôt,

lui est très agréable, car ce petit bonhomme a fini par substituer sa personne à la mienne. Quelquefois, je m'imagine qu'il se promène, en chair et en os, par le monde. C'est sans doute ce qui pourrait arriver de plus flatteur à un écrivain.

Que te dire de lui que tu ne saches déjà ? Je ne change pas. J'ai moins de théories qu'autrefois, et le théâtre m'apparaît comme un petit univers de fous dont je m'éloigne le plus possible.

J'ai bien fait moi-même une conférence sur *Poil de Carotte* et, à propos de lui, sur quelques points de théâtre, mais elle est à Chaumot. Je te l'aurais communiquée. Elle est amusante par quelques anecdotes. Le *Bulletin de l'école primaire de Saint-Cloud* l'a résumée, mais je n'ai pas ce *Bulletin*. Peut-être le trouveras-tu à l'école primaire de Toulouse.

Je crois que le mieux pour toi, et le plus original, serait de parler du Jules Renard que tu as connu, oui, tout bonnement, si, dans ton souvenir, il en vaut la peine.

Pour le reste !... Trois vers de La Fontaine, tu le sais bien, valent les plus belles théories.

Écris-moi un mot pour me dire si tu es content de *Poil de Carotte*, après ta causerie.

Fantec fait sa philosophie. Il tourne un peu au pessimisme parce qu'il y a dans sa classe des élèves plus brillants que lui. Une récente place de premier en histoire l'a remonté. Mais quand on songe que d'une place peut dépendre ce qu'on appelle la vocation !...

Baïe est une forte fille moins grave. Elle n'aime pas beaucoup apprendre la vie par les livres. La sienne, si peu compliquée qu'elle soit, lui suffit.

La maman va bien, moi aussi. J'ai cependant moins de ressort. Et je crains de ne jamais écrire quelque chose de vraiment bien. J'y renonce d'ailleurs sans désespoir.

Bonne santé à toi et aux tiens. Bon courage, et, puisque tu approches de l'âge où on vit déjà de souvenirs, pense à nous.

Je reçois une revue de Toulouse : *Poésie*. Connais-tu son directeur, M. Touny-Lérys ? Je lui dois une lettre depuis longtemps. Si tu le connais, excuse-moi.

À Fantec

Chaumot.

8 mai 1906.

Mon grand Fantec,

Je comprends que tu travailles pour ton bachot, mais je te rappelle mes conseils : pas de surmenage, de saturation. Tu m'avais promis de te coucher à 10 h. 1/2. Tu as bien plus besoin de sang-froid, de logique, que de couplets appris dans les manuels. Défie-toi de ce principe : il faut tout savoir. Sache bien ce que tu sais et, comme l'année dernière, je réponds de tout.

Ta place en grec m'a fait plaisir. Dans dix ans, un homme qui saura quelques mots de grec sera une rareté. Les jeunes filles avec dot se l'arracheront.

Donc, du travail, mais pas d'excès de travail.

On n'a pas mal voté Dimanche. Il y a eu ballottage, et ton cousin André Renard aura certainement pris la place de Jaluzot dans quinze jours.

Si ça peut t'être agréable, sache que toute la France s'est bien conduite et que tes professeurs réactionnaires ont leurs principaux amis battus.

Chaumot s'est distingué, mais Chitry ne progresse pas. M. le curé a encore des fidèles.

Il y avait 28° au soleil à midi. En ce moment, de gros coups de tonnerre forcent Pointu à mettre sa queue entre ses fesses.

Nous t'embrassons tous.

Bon courage, et du calme !

À Alfred Athis

Chaumot.

10 mai 1906.

J'espère que vous êtes saoul de champagne et que c'est sous la table que Rouanet et Jaurès ont écrit leurs derniers articles. Comme c'est rigolo, un électeur ! J'ai plusieurs histoires à vous raconter, mais ce serait trop long. Un mot seulement, comme je disais chaque fois que je prenais la parole. Ce mot

est de notre futur député, André Renard. Il venait me voir hier, Mercredi, tout radieux. Comme je lui racontais la peur que j'avais eue pour Jaurès, il m'a dit : « Est-ce qu'il est élu ? » Hein ! Vous voyez qu'il n'y a pas que vous et moi de vaniteux.

Aller à Fontainebleau, ce serait charmant, mais nous ne pouvons pas. Le mépris des Bordelais me coûte 200 francs par mois. Je n'ai aucun sou. À peine pourrai-je aller voir *l'Invité* avant la fermeture de *la Griffé*. Et puis, nous avons des ennuis de campagne. Philippe, pris d'un accès d'alcoolisme, veut nous quitter. Nous sommes écœurés, et l'été s'annonce mal. La Gloriette nous dégoûte. Bel état d'esprit pour travailler ! Aussi je ne fiche rien, et j'attends que Trarieux ait refermé son ventre et me trouve une autre place.

J'ai lu une scène de *la Pitié*. Hum ! J'aurais fait la grimace à cet étalage de pitié. Mais parlez-moi de Veber. Vous ne parlez pas de Veber. C'est votre maître à tous.

Dites à Antoine qu'il n'y a pas d'huissier à Chaumot, et embrassez toutes vos petites femmes pour moi.

À Fantec

Chaumot.

17 mai 1906.

Mon cher petit,

Il me semble que tu fais de réels progrès en philosophie et qu'au fond elle te captive. Tu finiras par te passionner pour elle, et ta boutade sur Kant et Leibnitz te fera sourire quelque jour. Fixer les limites de la connaissance, c'est un effort admirable, et il n'y a pas de découverte pratique qui vaille un petit gain, si petit qu'il soit, en métaphysique.

Savoir qu'on ne peut pas savoir ce qui est en dehors de la connaissance, quelle conquête de l'esprit !

Crois bien que Kant était un rude homme. Ce sera plus tard un de tes meilleurs amis.

Bon courage !

Chaumot.

21 mai 1906.

Mon cher petit,

Ton cousin André Renard est élu avec 1.239 voix de majorité. Tes amis cléricaux sont écrasés, et ce gros succès nous étonne nous-mêmes.

À Chitry, on a très bien voté. Au premier tour, les républicains n'avaient que 15 voix de majorité, au second tour, ils en ont eu 27.

Mis en bonne humeur, j'ai fait, le soir, à Corbigny, contre les curés, un petit discours qui aurait « électrisé » ton professeur d'Histoire.

Puisque la République va bien, ne t'occupe que de ta fin d'année. Tu vois qu'elle est excellente. Toutes tes places sont meilleures. C'est d'ailleurs ce qui t'arrive à la fin de chaque année. Tu as du *fond*. Tu aurais réussi à la course Bordeaux-Paris.

Je t'adresse le *Boirac* par la poste. Il peut t'être utile, mais n'en abuse pas. Ton bon sens, voilà le meilleur guide. Toutes tes lettres seraient reçues au bachot.

Il pleut, et le poêle ronfle.

Tout le monde t'embrasse.

À Legrand-Chabrier

Chaumot.

25 mai 1906.

Mes chers poètes,

Je suis en retard, mais vous savez peut-être que toute la France vient de voter. Votre livre m'a suivi dans mon village, et je n'ai pu le lire qu'hier.

Le bel exemplaire, mon nom manuscrit ou imprimé sur trois pages, votre précieuse amitié littéraire, un vote tel que je le désirais, tout cela m'empêcherait de vous dire des choses désagréables, mais je n'en ai pas l'envie. J'aime votre livre et votre talent. À chaque instant une image bien réussie m'arrête, et il en est que je regrette de n'avoir pas trouvées avant vous. Vous êtes toujours sensibles, curieux et délicats ; plus simplement, vous êtes

toujours artistes. Vous avez un œil qui vise juste, et une plume qui prend le détail comme une pince. Je crois que, plus tard, elle fera un choix, et ce qui sera pris n'en sera que mieux gardé.

Je ne tiens d'ailleurs pas à cette réserve. La nature aussi est minutieuse.

À André Picard

Chaumot.

25 mai 1906.

Monsieur Picard,

Je reçois votre honorée. Quelle déception ! J'ai cru qu'une poire m'achetait, traduisait et jouait ma pièce afin de me verser une grosse somme d'argent !

Oui, *l'Invité* est un petit chef-d'œuvre. Je l'ai vu une fois. Je veux dire qu'il ravissait toute la salle, car j'étais seul. Et quel jeu ! Quelle vérité ! M. Guitry m'assure qu'il lui serait impossible de faire lever autrement son rideau. Tout mon pain est sur ces planches.

Je connais ce Jules Renard. C'est un... Il ne fout rien, il dort et il prend une figure béate. Il s'occupe de politique. Il transporte la foule en l'électrisant avec des grossièretés de paroles. Il a contribué, mordu par la jalousie, à l'élection d'un des neuf pharmaciens qui arrivent à la Chambre. Ce député s'appelle André Renard. Jules et André se traitent de cousins depuis l'élection, et le plus plat des deux n'est pas le pharmacien.

Je vous dis que ce Jules est un..., mais je me rappelle que vous ne donnez pas à ce mot le même sens, et qu'il éveille en vous des images du genre le plus bas.

Je pense que vous passez vos soirées tantôt chez Antoine, et tantôt chez Gémier, et que vous avez déjà placé cinq ou six actes orduriers où l'on voit des vieillards renifler des petites filles.

Je n'ai pas reçu votre *Jeunesse*. Ma bibliothèque scolaire l'attend.

Je traverse une crise commerciale. J'écrivais dans *la Petite Gironde* des choses très bien. On m'a jeté à la porte, sous prétexte que je n'écris que « pour la postérité ». C'est mon avis, mais vous apprendrez quelque jour que je suis mort de faim, et on entendra cet éclat de rire caverneux qui vous est spécial.

Assez de causticité.

Je vous serre la main, mon vieux Picard.

PAUL PAGE.

C'est la seconde lettre que je reçois, que reçoit M. Paul Page, à propos de *l'Invité*.

La première était d'une directrice de collège. Elle me demandait la pièce pour la faire jouer par des jeunes filles. J'y consentis, et cette dame m'écrivit que les jeunes filles n'ont pas trop trahi l'aimable auteur.

Et, dans tout ça, pas un mot pour *Poil de Carotte*.

Ah ! je réussis bien l'anonymat.

Voici une de mes meilleures plaisanteries électorales. J'y veux flétrir les amis de Jaluzot : « Oui, vous avez beau dire ! Oui, quoi que vous fassiez, vous êtes du parti de cet homme qui, pour avoir voulu augmenter le prix de nos confitures, est tombé en pleine déconfiture ! »

Vous n'imaginez pas le trépignement ! Je le connais, le triomphe. Je me charge, quand on voudra, de mener la France à son abîme.

À Fantec

Chaumot.

3 juin 1906.

Mon cher petit,

Je viens de lire ta dissertation. Sauf la fin, un peu écourtée, elle me paraît excellente. Tu as fait, je le répète, de réels progrès pour la méthode et la clarté. Je ne te dis pas ça pour t'exciter ; tu n'as pas besoin d'encouragement. Garde seulement tes qualités, et ton affaire est bonne.

La fête de Chitry est pauvre, cette année : point de chevaux de bois. Il n'y a que deux petites baraques et un parquet. Et il y a une fête à Saint-Révérien : les gens de Chitry y sont allés. J'avais envie de mettre le garde à la gare pour les arrêter. De plus, il pleut. Baïe a cependant sorti une belle robe rouge qui lui donne vingt ans.

Tu es aussi bien dans ta chambre à travailler.

Dans un mois, tu t'ennuieras déjà.

Nous t'embrassons tous.

Chaumot.

14 juin 1906.

Mon grand gars,

Je viens de lire, au saut du lit, ta dissertation. C'est, en effet, puisque tu l'as faite sans lecture, remarquable. Tu est devenu beaucoup plus fort que je ne l'ai jamais été, et je me suis pourtant cru *malin* en philosophie. Cette dissertation me prouve que tu peux faire, non seulement une bonne dissertation à la Sorbonne, mais encore une bonne composition scientifique. Que de mots impressionnants ! J'ai cherché vainement *Épicotyle*, *Néanderthal*, dans mon petit Larousse.

Ce qui me plaît surtout, c'est que ta phrase a gagné. La voilà ferme, solide, claire. Tu dis maintenant ce que tu veux dire, et si tu savais comme c'est une qualité rare ! Et on la perd dès qu'on veut avoir du style, malgré tout. Je lisais hier une dictée d'André Theuriet : il n'y a pas un mot de juste.

Je pense, comme M. Lachelier, que tu aurais dû tout de suite commencer par « la loi de l'espace et du temps », puisqu'elle contient toute la théorie. Ta dissertation serait mieux ordonnée, mais l'exemple emprunté au *Roi Lear* m'a beaucoup plu. Je ne le connaissais pas.

Tu as bien exposé l'hypothèse sur le monde organique. Pendant tes vacances, il faudra lire le catéchisme, et tu verras que j'ai eu raison de ne pas te l'imposer dès que tu as su lire. Il t'aurait empêtré quelques années.

Nous parlions ce matin de toi. Que feras-tu après ? C'est notre souci, mais je suis tranquille : tu feras un homme intelligent. Je crois qu'une bonne rhétorique supérieure, sans préoccupation d'examen, te sera très utile et très agréable.

Et tu auras – ce qui m'a manqué – la continuité dans le travail. Avec ça, on va à n'importe quel bout.

Nous t'embrassons.

Il faudrait que l'on *pût* et non : *puisse*. Je sais bien qu'il y a des libertés nouvelles. Tout de même, elles ne sont pas si nécessaires.

À Henri Bachelin

Chaumot.

17 juin 1906.

Mon cher Henri Bachelin,

Il a une odeur fine et délicieuse à mes narines de « pays » votre petit livre. Les pages que je ne connaissais pas m'ont pu, et j'ai relu les autres en les trouvant meilleures. Vraiment, vous savez écrire, et comme c'est, – on le sent, – une joie pour vous de vous souvenir, vous n'avez qu'à prendre dans votre mémoire. Il y a des richesses. La dernière phrase nous en promet. Dites-nous comment la vie s'est précipitée sur vous. Allez-y ! Ce sera bien. Ne craignez pas non plus de faire un peu *gros* : c'est un conseil fraternel que je vous donne ; sinon, on aurait vite fait de dire que vous n'écrivez « que pour la postérité ». Et n'ayez pas peur de puiser chez vous : vous n'aurez plus rien à craindre.

Je vous reproche de n'avoir pas osé planter le clocher de Lormes au milieu de ces 95 pages, et le clocher de Lormes en toutes lettres. Vous citez bien *l'Indépendance* !

Je vous le répète : allez-y ! Vous m'avez déjà conté des choses qui me font espérer le chef-d'œuvre ; mais déjà je suis heureux de vous dire que ce petit bouquin est bien.

Je vous remercie de votre gentille dédicace, mais je ne suis pas du tout l'homme que vous croyez. J'ai de moins en moins de ressort. J'ai corrigé sans goût les épreuves de *la Lanterne sourde*. J'écris peut-être mieux qu'en ce temps-là, mais j'ai la certitude accablante qu'il ne me reste plus rien à dire. Le malheur, c'est que je ne m'en affecte pas trop.

Donnez-moi de vos nouvelles et ne faites pas attention à mes silences. Si je me tais, je n'en pense pas plus.

Votre aîné.

À Fantec

Chaumot.

18 juin 1906.

Mon vieux soldat, on vous donne au bachot des sujets qui ont l'air difficile, mais qui sont simplement choisis, non pour vous rappeler telle ou telle dissertation déjà faite ou préparée, mais pour vérifier votre esprit philosophique, c'est-à-dire votre *bon sens*.

En bon sens, la phrase de Lachelier signifie (ou doit signifier, je n'y ai réfléchi qu'une seconde) que le monde est une pensée de Dieu : elle ne pense pas par elle-même, et Dieu est une pensée qui se pense elle-même, c'est-à-dire qui se crée elle-même ; sans cela, Dieu ne serait pas Dieu : il aurait un créateur.

On a dit aussi, dans un autre sens pas très différent : « L'univers, c'est Dieu qui se réalise. »

Tout cela est clair comme... le néant.

Fiche-toi de ces profondeurs, ou, plutôt, regarde-les sans émoi. Ce n'est rien, et, sur Dieu, tu en sais autant que M. Lachelier père.

Ton Poum.

À M^{me} Jules Renard

Chaumot.

28 juin 1906.

Mon gros chéri,

Je suis encore un peu las et nerveux, mais j'ai le temps de me reposer ! Il souffle un vent chaud, pénible, et je crains bien que vous n'ayez eu trop d'air.

Mariette s'applique tant qu'elle peut, mais je n'y ferai guère attention. Elle m'a donné des haricots à midi, et je ne me rappelle plus si ça manquait de haricots ou de sel.

La première chose que m'a dite Philippe après votre départ :
— Je vas monter là-haut pour tailler la vigne !
Ah ! me voilà bien seul. J'imagine que je suis condamné à quinze jours de prison pour antimilitarisme, et je prends courage.
Je vous vois tous les trois. Embrassez-vous bien avec moi au milieu.

Chaumot.

29 juin 1906.

Mon gros chéri,

En même temps que ta carte, j'en reçois une de ta belle-mère qui me prévient qu'elle sera Vendredi matin à Corbigny. C'est ce matin. Elle n'a pas dû recevoir ton mot. Je vais prendre les mesures défensives pour qu'elle ne me surprenne pas à la Gloriette.

La pâleur de Fantec disparaîtra vite. Il n'aura qu'à se frictionner avec son parchemin. Je suis tout de même bien content que tu sois près de lui. Bouscule-le un peu, de ma part, s'il geint trop.

J'ai dîné hier soir « en orage ». Deux ou trois orages se suivaient. Il y a eu quelques coups pas drôles. Je m'attendais à voir tout Chitry flamber. Aucun mal, mais Baïe a bien fait de se sauver quelques heures avant.

Les Philippe sont restés jusqu'à 10 h. 1/2. Elle serrait les fesses. Il lui disait :

— De quoi que t'as donc peur ? Tu dis toujours que tu voudrais être morte !

Mais elle préfère un autre genre de trépas. Quant à Mariette, elle rit tout le temps.

Philippe parie que j'irai vous rejoindre Lundi. Si je m'écoutais, je filerais bien aujourd'hui, mais il faut être raisonnable.

Le temps s'est rafraîchi. Il fait grand vent. Les feuilles de pommes de terre touchent terre, mais les lis résistent. Tous ces orages filaient sur Paris. Vous devez avoir moins chaud.

Cependant, Ragotte, qui croit que je m'éternise à déjeuner, ajoute un bâton à sa courte taille et essaie d'abattre des cerises jaunes. Comme elle m'aperçoit, elle feint de ramener les poulets avec son bâton.

Ils sont tous délicieux !

Je vous embrasse tous.

Chaumot.

30 juin 1906.

Ma chérie,

J'ai passé une nuit stupide, une nuit de gosse qui a peur. Je me réveillais avec des bourdonnements aux oreilles. Je ne comprenais pas pourquoi tu n'étais pas là, ni Baïe. Le comble, c'est que je regardais sous le lit pour voir s'il n'y avait pas un lézard ou une petite femme. Je suais et je frissonnais. J'avais beau lire, beau fermer les yeux de force : je ne me suis pas endormi avant minuit, et à 4 heures j'écoutais le coq. J'ai cru que j'entendais aussi le glas et qu'il y avait quelqu'un de mort à Chitry. C'était une erreur. Voilà du gâtisme.

Je n'ai plus ma belle faim des jours derniers. La viande ne passait pas, au déjeuner. J'étais navré pour cette pauvre Mariette. Tout cela me déciderait à aller vous voir, mais je me cramponne par raison. Il fait un temps délicieux, et je devrais me sentir plus à l'aise. C'est une indisposition : il ne m'en faut pas plus. Le travail en souffre.

Je vous embrasse tous trois ferme.

Chaumot.

11 juillet 1906.

Mon gros chéri,

Je voulais t'écrire longuement pour t'amuser, mais j'ai eu, j'ai encore la fâcheuse migraine. Est-ce un coup de soleil d'hier sur ma casquette aux changements de trains ? Est-ce une soupe archi-salée de Mariette ? Ça m'a pris cette nuit. Je me suis levé ce matin pour lire ta lettre, puis recouché, et je viens de me lever à 6 heures, avec une tête en bouillie. Tu connais ça, moi aussi ; ne t'inquiète donc pas. J'ai voulu prendre une tasse de café à 2 heures, mais ce n'était pas du tien, et je crois qu'il m'a servi de vomitif. Une bonne nuit, et il n'y paraîtra plus. Mais quelle cochonnerie de mal ! Je gueulais tout seul.

Je pense que notre philosophe redresse la tête et qu'il se considère, sans l'avouer, comme reçu. Les sujets étaient bien des sujets à la Séailles. Les trois ne m'ont pas effrayé : il me semble que j'aurais pu composer.

Si Fantec n'est pas admissible, télégraphie-le moi, afin que je pleure en même temps que vous. S'il l'est, ne me télégraphie que le résultat final. Je ne tiens pas beaucoup à ma tête aujourd'hui, et je la donnerais bien qu'il n'y aura pas de fâcheuse nouvelle.

Je vous embrasse, car je sens la fatigue.

À André de Gandillac

Chaumot.

16 août 1906.

Cher monsieur,

Je vous remercie de votre confiance littéraire.

Je suis capable de lire votre livre, mais je n'ai plus cette belle jeunesse intrépide qui donne le courage de décourager les autres.

Alors ?

Faites donc ce que vous voudrez, et croyez à ma bonne volonté.

Chaumot.

28 août 1906.

Cher monsieur,

Je viens de lire *Adolphe Martin*, et je suis fort à mon aise pour vous répondre. Je vous fais d'abord une observation d'ordre matériel : votre manuscrit est plus long que vous ne croyez. Il vous donnerait un volume d'au moins 150 pages. Et puis, si vous le montrez à d'autres, corrigez les fautes de sténographie : elles abondent.

Votre livre vaut-il d'être publié ? Qui oserait dire non ? Et de quel droit pourrait-on le dire ? Mais je comprends qu'un éditeur (et non une revue) résiste. Les aventures d'Adolphe Martin sont un peu ternes, comme la vie. Les chapitres sont à peine reliés. Vous y revenez sur vos pas, et vous expliquez trop votre petit bonhomme, ce qui l'empêche d'impressionner comme il devrait. C'est, je crois, le défaut le plus grave.

Mais vous savez voir et écrire, et, si *Adolphe Martin* n'est pas un chef-d'œuvre, je pense qu'avec l'énergie et le temps nécessaires vous pouvez faire un bon livre.

Je ne cherche pas à vous offrir une consultation décisive. Je vous dis simplement ce que j'éprouve, après une lecture un peu rapide, et sans tenir

compte de vos lettres, dont la sympathie m'est précieuse.

Les éditeurs sont inabordables, les revues, encombrées, et l'indifférence n'a pas de limite, et, pourtant, je ne trouve pas votre cas désespéré, et je suis de votre avis qu'*Adolphe Martin* aurait pu et peut se voir imprimé. J'avoue que je n'ai pas de conseil à vous donner, mais tout début en est là. Présentez votre *Martin* à toutes les portes et faites-en un autre. C'est sans doute l'autre qui fera passer le premier.

Croyez, je vous prie, à ma sincérité et à mes bons sentiments.

Je ferai partir votre manuscrit demain.

À Henri Bachelin

Chaumot.

17 septembre 1906.

Mon cher ami,

Mendès m'avait écrit qu'il s'absentait pour un mois. Je ne pensais plus au *Verre d'eau*, que vous êtes sans doute le seul à avoir remarqué.

Sur la demande de Mendès, j'avais envoyé un titre général : *Feuilles des quatre saisons*. On devait le composer avec un ornement typographique. Ils n'ont rien orné du tout et ils ont mis *les Quatre saisons*, ce qui leur a paru intelligible. Je n'ai rien renvoyé, et j'attendrai la rentrée. Je tiens à savoir exactement, de Mendès, ce qu'on me veut.

Oui, *l'Oncle Benjamin* vaut mieux. Je vous prêterai *Cornélius et Belle-Plante*, du même. Il y a des choses charmantes, tout à fait de qualité.

J'étais au comice de Lormes. Des gens stupides avaient abîmé votre beau pays avec « des fleurs en papier plus belles que nature, œuvre de ces dames », etc., etc.

Reposez-vous de vos fatigues et... travaillez.

À Léon Blum

Chaumot.

19 septembre 1906.

Oui, et Émile Faguet, cette espèce de fou intelligent qui n'est peut-être pas, dirait-il, aussi intelligent et aussi fou qu'il en a l'air, vous traite justement de critique de premier ordre et d'homme de mérite tout à fait extraordinaire.

Nous le savions avant lui, mais il est bien qu'il le proclame, et c'est agréable à tous vos amis qui le crieraient plus fort que lui, s'ils étaient perchés comme lui sur le perron des *Débats*.

Votre livre *En lisant* n'a pas quitté ma table cet été, non parce que je ne le lisais point, mais parce que je le lisais à chaque instant. C'est un livre lumineux comme vos autres livres, comme *Au Théâtre*, comme tous ceux que vous écrivez, car vous possédez maintenant votre maîtrise.

J'ai voulu souvent vous écrire. Faguet me détermine, et j'ajouterai à son article qu'il voit votre intelligence, mais qu'il ne voit pas votre flamme. C'est un vieux bavard de talent ; vous êtes un jeune homme pour qui écrire est la même chose que vivre.

Et j'en dirais bien davantage, mais vous n'avez plus besoin, mon cher Léon Blum, d'une récompense, quelle qu'elle soit.

[Allusion à la dédicace d'*En lisant* : « À Jules Renard, dont l'éloge est une récompense. »]

À M. Vadez,
*Candidat aux élections législatives
pour l'arrondissement de Clamecy*

Chaumot.

20 septembre 1906.

Cher monsieur,

Je vous remercie de votre lettre et de votre confiance.

Vous avez raison de me croire des vôtres par l'idéal. Il me semble que c'est bien naturel. Je ne pense pas que l'artiste puisse vivre réellement isolé. Il peut fuir les hommes, mais non l'humanité. L'avenir qui nous préoccupe (je dis : *nous*) vaut seul la peine de s'émouvoir jusqu'à la passion. Tous les hommes que j'admire dans le passé étaient des socialistes. Quel est l'homme de génie qui ne regarderait pas avec pitié le désordre universel ? Ils avaient l'air de s'accomoder de leur temps, parce qu'il faut vivre, mais on sent à plus d'une page que leur cœur « se rompt », selon le beau mot de Victor Hugo. Socialiste, Montaigne, socialistes, La Fontaine, La Bruyère et Molière, et Buffon (oui, Buffon), et tous. Victor Hugo est mort socialiste.

J'ai pour Jaurès une affectueuse admiration, chaque jour renforcée. C'est un puissant esprit et un brave homme. Je ne sais rien de plus émouvant et de plus neuf que la définition qu'il a donnée du patriotisme aux récentes crises. C'était courageux et pudique. Clemenceau se contente trop de souffler, avec talent, d'ailleurs, dans le clairon faussé de Déroulède. Je crois Jaurès absolument désintéressé, et je le trouve l'égal des plus grands. C'est vous dire que les petites combinaisons radicales, fussent-elles nécessaires, ne me suffissent pas, mais je veux rester un homme de lettres.

Si j'avais la prétention, ou la certitude, d'être utile à votre cause, qui est la mienne, je refuserais tout de même de m'engager. Non, les mots ne m'effraient pas, et vous avez eu, cher M. Vadez, du moins à Chitry, pour la propriété paysanne, un respect que je n'ai plus. Mais à quoi bon vous tromper et m'illusionner un instant ? Sauf pour quelques courses ardentes de votre côté, je ne quitterai pas ma table de travail. Je n'ai pas encore écrit la bonne page que je voudrais.

Unifié, je ne saurais peut-être que dire des choses désagréables à vos amis, qui perdent quelquefois de vue l'horizon, et je n'ai pas une assez haute opinion de l'électeur moderne pour lui demander de me faire prisonnier. Ne voyez là rien de désobligeant pour votre méthode : j'estime, au contraire, votre talent et votre hardiesse. Il vous appartient d'occuper cette place de bon guide que vous offrez généreusement.

J'ai voulu vous dire en quelques lignes ma pensée sincère. Je serais heureux de causer avec plus d'abandon si vous poussiez quelque jour votre propagande jusqu'à Chaumot.

Je vous serre la main.

À Alfred Athis

Chaumot.

6 octobre 1906.

Quelle tristesse ! hein ? Pauvre *Humanité*, et triste humanité !

J'écris un mot à Jaurès. Savez-vous ce qu'ils vont faire ? Si vous mettez 20 francs quelque part, ajoutez 20 francs pour moi. Je vous les enverrai le lendemain.

Les hommes sont des cons, mais les arbres sont attendrissants. Vous devriez venir les voir quelques jours.

Comment va Dumas fille ?

Chaumot.

11 octobre 1906.

Humilié par Léon Blum, je veux vous humilier, et j'y vais de mes cent sous par mois, avec d'autant plus de générosité que je ne sais pas où les prendre.

Rentrer ! Avec quoi ? Et pourquoi ? On me parlait d'une critique dramatique dans un prochain journal. J'ai dit oui, et j'attends la réponse : « Combien verserez-vous à notre caisse ? » C'est peut-être la mode.

Et puis, je vous pressens : si la place est bonne, vous me la soufflerez.

Que devient votre répertoire avec les nouveaux directeurs ? Est-ce chez Antoine ou chez Gémier qu'on ne vous jouera pas, cette année ?

J'ai échangé un tas de lettres avec Gémier, mais il va me faire regretter Antoine. *Le Journal* devait me nourrir : il n'en fait rien. Zut !

Dehors, un temps qui est le bonheur même. Venez donc voir ça.

À vous tous.

Votre lettre rectifie un peu les journaux à propos des *Passagères*. Je vous crois sans peine. Au fond, ce doit être très bien, aussi bien que les précédents ; mais vous en avez assez.

Oui, Bounard, c'est quelque chose. Réponse à votre première lettre qui a passé le printemps et l'été sur ma table.

À sa Belle-mère

Paris.

20 novembre 1906.

Chère madame,

Marinette et la grande fillette reviennent enchantées de votre accueil, qui nous est très agréable à tous.

Je ne comprenais pas ce qui pouvait vous séparer de vos enfants. Marinette est toujours restée votre fille et Fantec et Baïe ne demandent qu'à vous aimer.

Quant à moi, j'ai pour vous les sentiments d'un homme qui vous doit une femme parfaite. Les qualités de Marinette se sont développées, et je ne lui connais pas de défauts.

Elle me donne chaque jour des preuves de sa tendresse dévouée, intelligente et gaie. Je crois sincèrement que c'est une femme unique, et il y a dix-huit ans que ça dure ! Ma part est trop belle pour que je ne vous en sois pas reconnaissant.

Vos enfants seront heureux d'aller vous voir aussi souvent que vous voudrez, et je vous promets bien que le malentendu qui a duré six années ne se renouvellera plus.

Je vous prie, chère madame, de croire à mon affectueux respect.

1907

À Tristan Bernard

Paris.

12 février 1907.

Mon vieux Paul, votre télégramme me fait d'autant plus de plaisir que le célèbre critique Nozière venait de me dire qu'il ne m'avait pas trouvé assez gentil pour vous. Or, mon cœur ne me reprochait rien. Je vous assure que, les réserves que l'ami pourrait faire, le critique s'en fiche. J'ai déjà assez de métier (et j'en ai assez !) pour savoir ce que vaut n'importe quelle pièce de Tristan, comparée à des tas d'autres ! Et *Sa sœur* est une de celles que je préfère. Elle m'a beaucoup plu, et il me semblait l'avoir dit, même à Nozière. Il me suffit d'ailleurs que vous l'ayez senti. À ce propos, pourriez-vous me communiquer le manuscrit pour quelques heures ? Je n'ai presque rien à mettre dans mon prochain feuilleton. J'y mettrais un peu de votre esprit.

À vous.

Merci pour vos gentillesses. Ça ne m'embête pas trop, d'être abondant (Capus en est étonné), mais ça me prend trop de temps. Et ça ne résout pas le problème de ma pauvre vie.

Votre Jean a l'air tout à fait charmant.

À Henri Bachelin

Chaumot.

16 juin 1907.

Mon cher homme de lettres,

Je viens de passer deux jours à Lormes. J'ai pu me promener dans les rues de votre ville à neuf heures du soir. Ça ne sent pas bon, mais la nouvelle lune est une jolie apostrophe au clocher.

Quel beau pays ! Si vous ne le rendez pas célèbre, c'est que vous n'avez aucun talent. J'ai cherché les figures de vos parents autour de l'église. J'ai causé avec le père Dumas, qui a quatre-vingt-sept ans. J'ai vu ce pauvre M. Denoue, une ombre. J'ai admiré Focard derrière sa vitrine, et j'ai écouté les grenouilles de votre étang.

Tout votre pays va bien.

Bonne santé à vous-même.

À M^{me} Jules Renard

Chaumot.

7 juillet 1907.

Mon chéri,

Reçu ta bonne et longue lettre, après laquelle je n'ai plus d'inquiétude que pour toi. Ne prends pas mal. C'est ça qui assombrirait nos vacances ! Ne recevant pas de dépêche ce matin, je pense que tout danger de scarlatine est écarté. Revenez le plus vite possible.

Il fait bon, ici ; le temps, un peu frais ces jours derniers, se réchauffe. Fantec se reposera, puis travaillera : il me donnera l'exemple. J'en ai besoin : l'énervement ne me va pas. Je vais à chaque instant au bout de l'allée du jardin. Je me bourre de fraises et de framboises : tout cela finira par une bonne migraine. Ce sera m'en tirer à peu de frais.

J'ai tellement besoin de travailler que ça me fait mal à l'estomac.

Messidor de ce matin n'annonce pas *Ragotte* pour ce soir, Dimanche. Puisqu'ils paient, je n'ai rien à dire, et je m'habitue à ce système. La fameuse montre y fait son apparition. Je persiste à croire que de la bonne copie vaudrait mieux.

Hier, je suis allé voir les Pail. Même gaîté et même rondeur. Ils étaient en train d'orner leur cabane.

— Moi, d'abord, à Chitry, dit M^{me} Pail, je ne m'habillerai pas.

— Tu vas sortir toute nue ! répond Pail.

Et de rire ! Il leur en faut peu. Mais, en me faisant visiter les « chambres », Pail a mis le pied à faux sur un petit escalier de bois qui s'est dérobé, et l'illustre peintre nivernais s'est foutu par terre comme une pomme. Pâle

comme la mort, mais au complet, il a bu, en se frottant le derrière, plusieurs verres de vin blanc qui lui ont redonné de brillantes couleurs.

Je vous embrasse.

Chaumot.

8 juillet 1907.

Ma grande Rinette,

Tu as vu que *Messidor* (je ne l'ai pas lu : c'est trop long ; tu me diras s'il y a des fautes), s'est rattrapé : près de 750 lignes, c'est-à-dire trois feuillets d'un coup. Ça met la ligne à bon marché. Mais j'ai eu cinq Dimanches libres : ne chicanons pas. Seulement, je ne leur enverrai plus de copie à discrétion. Je mesurerai moi-même.

Ici, on vous attend. Baïe fait des merveilles. Hier soir, j'ai mangé à crever.

As-tu lu *le Matin* hier ? Il y avait un article de Mirbeau sur les examens et les concours. Je ne confierais pas à Mirbeau la vérité sortant du puits, mais il dit des choses justes, et Fantec doit se pénétrer de cette idée que, jusqu'ici, il a trop travaillé pour ses examens. Nous en reparlerons.

Dans la même minute, M^{me} Pail nous a dit, à Baïe et à moi : 1° que tous les tableaux de Pail sont vendus d'avance ; 2° qu'on n'aime pas les rochers, qu'il a fait, l'année dernière, tous les rochers de Château-Chinon et qu'il n'en a pas vendu un seul.

Je vous embrasse tous les deux.

Chaumot.

10 juillet 1907.

Ma grande Rinette,

Voilà sans doute ma dernière lettre, si vous ne reculez pas votre arrivée. Et personne ici ne le demande ! Baïe va bien. Elle fait avec bonne humeur son devoir, mais elle m'a avoué qu'elle s'ennuie. Il est temps que tu reviennes.

Il paraît, dit Gignoux, que *Ragotte* a étonné *Messidor*, mais que les amis l'ont trouvée à leur goût. Je vais adresser le reste pour Dimanche, et il faut que je prépare un petit discours pour le même jour.

Si tu y penses, apporte-moi donc le porte-plume roux qui est sur mon bureau. Il m'est agréable aux doigts, et j'ai à écrire, tous ces temps-ci ! Il faudra que j'invente un porte-plume spécial.

Je te quitte parce que j'ai un peu la migraine depuis ce matin. Il y avait

longtemps !

Bonjour aux Fred et aux autres.

À Tristan Bernard

Chaumot.

4 septembre 1907.

Mon vieux Paul,

Dites à Desgrange que je donnerai certainement des choses à *Comœdia*, mais je l'ai prévenu que je redoute l'*étude* ou le *portrait*. Mes contemporains ne m'excitent pas à ce point. Je ferai probablement la critique au jour le jour à *Messidor*. Le feuilleton me prenait tout temps.

Que Desgrange ne s'impatiente pas ! Il est fort aimable, et je suis plein de gratitude. D'ailleurs, partout où vous écrirez, j'écrirai aussi, de droit.

Vous m'avez envoyé des mots touchants, mon vieux Paul, et vous savez que j'aime tous les compliments, mais vous savez bien aussi que je ne collectionne que les vôtres, et vous m'avez tranquilisé sur mes *Frères farouches*.

Qu'est-ce que vous désirez en échange pour vos chroniques de *l'Auto* ? J'ai écrit à Desgrange qu'elles sont délicieuses. Est-ce assez ? Ne vous gênez pas. Je vous redoie.

Le Lucien, qui n'a pas lu les *Frères farouches*, pas plus que l'autre mousquetaire Capus, est venu me prendre, la semaine dernière, – non : l'autre, – avec votre jolie belle-sœur, et il m'a enlevé dans sa voiture, et, par l'Auvergne, le Vivarais, la Provence, il m'a foutu, sur le pavé de Marseille, presque dans la mer, et j'ai dû me faire rapatrier par le consul.

Trois jours après mon retour, je tombais malade de vertige. Je vomissais comme un grillot, et je ne peux encore vous écrire que d'une plume tremblante.

Quel homme, que notre vieux tyran ! À chaque instant il tirait de sa poche votre portrait en Breton, et, chaque fois, il fallait rire. Il m'a fait voir des choses admirables, et il en a dit de plus belles. Ceux de notre génération qui n'auront pas connu cet homme-là ne sont que de pauvres bougres.

Et il va jouer une pièce de Bourget !

Je les crois dans les Alpes, mais je n'affirme plus rien : il m'enverrait un

démenti de la lune.

Il faut que je gagne toute ma vie cet hiver, *toute*. J'en sue d'avance. Pensez à moi dans vos courses.

À Lucien Guitry

Paris.

23 octobre 1907.

Le soir que vous voudrez, mon vieux frère, sauf s'il y a répétition générale. Je me demande si vous me feriez rire, car Mirbeau vient de me faire une visite académique, et, s'il ne se trompe pas, personne, dans quelques heures, personne, vous entendez, mon vieux frère, personne, pas même vous, n'aura l'air plus con que moi.

Tendres regards à la perle précieuse.

Vôtre.

À Marthe Brandès

1^{er} novembre 1907.

Qu'est-ce que j'ai fait pour être académicien ? J'ai dîné chez ma grande et belle amie Marthe Brandès.

Les quatre vous embrassent.

À notre retour, le concierge me tend cette carte :

Cette fois, vous l'êtes.

Lucien Descaves.

Octave Mirbeau.

J.-H. Rosny.

J'ai regardé Marinette d'un œil sévère.

Elle était émue.

Voilà bien mes histoires d'adultère !

À Maurice Donnay

Chaumot.

4 novembre 1907.

Mon cher grand Maurice Donnay,

Je ne recevais rien de la *vraie* Académie. J'étais vexé ; puis, une dépêche de Rostand, une lettre de Donnay : me voilà consolé.

Je rirai avec vous, Donnay, et plus fort que vous, puisque vous avez plus d'esprit ; mais je crois aux choses sérieuses. Je crois aussi que tous les chemins droits mènent à la justice. Nous sommes arrivés l'un et l'autre. Embrassons-nous. Je n'ai d'ailleurs jamais fait le moindre accroc à mon admiration pour l'œuvre de Donnay.

Et puis, en voilà assez ! Comme un vieil académicien qui connaît ses droits, j'embrasse de gré ou de force M^{me} Maurice Donnay, et je vous serre avec fermeté la main.

À Maurice Pottecher

8 novembre 1907.

Merci, mon cher et vieil ami.

Je voulais aller vous voir. J'irai la semaine prochaine.

Je suis content et un peu étonné.

Et puis, je n'entre pas à l'asile. Il faudra travailler.

J'ai reçu un mot bien touchant de votre père. J'écris à Bussang en même temps qu'à vous.

Je vous raconterai les dessous de l'histoire. C'est comique et amer.

Descaves a été fraternel.

À Marcel Boulenger

Paris.

12 novembre 1907.

Mon cher ami,

Je répondrai, quelque jour à Chantilly aux deux premiers tiers de votre lettre que je viens de lire dans un train qui me ramenait de Chaumot.

Pour les dernières lignes, je vous embrasse.

Vôtre.

Je ne méprise pas, moi, la vraie [l'Académie française], et j'y vois très bien Marcel et Jacques. Continuez votre tradition. Nous créerons la nôtre. (J'ai mal à la tête.) Et puis, ô pur et ingrat styliste ! ne devez-vous pas quelque chose aux Goncourt ?

À Tristan Bernard

Paris.

13 novembre 1907.

Mon vieux Paul,

Il fut question de vous, hier, à l'Académie. On s'abstint, par discrétion, de parler de votre candidature, mais, M. Descaves ayant dit qu'il goûtait fort vos article de *Comœdia*, je signalai une ligne de vous que je considère comme hasardeuse :

« J'attache surtout une grande importance à la conservation de ma propre vie, puisque c'est celle-là que l'on m'a *donné* à garder. »

Je soutins, moi, qu'il fallait écrire : *donnée*, M. Rosny jeune aussi, M. Élémir Bourges aussi, M. Léon Hennique peut-être aussi : je ne me rappelle plus. M. Rosny aîné fut contre moi, M. Descaves, de même, M. Mirbeau aussi, je crois, M. Geffroy, également. Puis on passa à autre chose.

Voulez-vous consulter vos amis et vous consulter vous même ?

Je lis dans une grammaire supérieure de Larousse qu'on peut écrire les deux. Je maintiens.

Votre parrain.

À sa sœur

Paris.

27 novembre 1907.

Ma chère Amélie,

Ma situation a tout à coup bien changé (simple veine !) ce qui me permet de m'intéresser à celle des autres. S'il ne s'agissait que de toi, je pourrais te rassurer, sinon tout de suite, du moins pour plus tard. Il ne faudrait pas te défier et confondre une promesse que je fais avec celles qu'on a pu me faire faire.

Mais il s'agit du présent, et ton sort est lié au sort des tiens. Là, je suis presque inutile. Tu ne m'as jamais consulté. Je ne te le reproche pas, au contraire ! À chacun son juste orgueil. D'ailleurs, cette attitude n'est que la conséquence d'un esprit de famille qui ne date pas d'hier et dont nous ne sommes ni l'un ni l'autre responsables.

Que faire ? Je ne sais pas. Je suis loin d'être un homme pratique, et, au fond (ceci ne saurait te désobliger), je ne crois pas que tu sois beaucoup plus clairvoyante que moi, et je crains que tu n'aies, par ta faute, par générosité je veux dire, jusqu'au désastre.

Il reste que nous pourrions tout de même causer. Je me tiens à ta disposition. J'aurai quelque liberté fin Décembre, Marinette et moi, nous pourrions aller à Saint-Étienne. On réunirait tes amis (je ne parle pas d'un conseil de famille), et on verrait. Ça n'engage à rien, mais ça ne peut pas te faire de mal.

Réfléchis et réponds en toute liberté.

Je vous embrasse, toi et tes filles.

À Lucien Guitry

Paris.

[Novembre (?) 1907.]

Mon vieux frère,

Je vais me saouler avec les Chitryens jusqu'à lundi, et je suis votre homme.

Domage que je vous aie fait rater Frivolin !
Dites à Mussay que je lui reporterai ses félicitations prochainement.
Votre immortel.
Avez-vous lu le *Balzac* de Mirbeau ?
Capus dans une loge avec Arène :
Arène. – « Votre fils n'aime pas le théâtre ? »
Moi. – « Non, ni le théâtre, ni la littérature, même la mienne : il ne pense qu'à la médecine. Je crois que notre monde de vanité l'écœure. Il travaille. »
Capus. – « Il voudrait déjà te soigner ! »

À Maurice Donnay

Paris.

25 décembre 1907.

Mon cher collègue,
J'ai reçu les deux volumes de *Théâtre* et le « joli et beau » discours apporté par *le Temps*.
J'ai passé avec vous la moitié d'une nuit et une journée, votre journée académique.
Votre Allais m'a ému, votre Sorel, impressionné, et votre petite Parisienne m'a rappelé tout ce que je sais sur l'histoire de 70, à peu près rien. Ah ! notre Tristan a de la chance !
Quant à votre *Théâtre*, il me récompense, chaque fois que je l'ouvre, de ma vieille et sincère amitié pour Maurice Donnay.

1908

À Isidore Gaujour

1^{er} *janvier* 1908.

Mon cher Gaujour,

Je vous remercie de votre bonne lettre. Je vois que vous n'avez pas à vous plaindre... et que vous ne vous plaignez pas. Tant mieux ! L'année 1908 ne peut que confirmer l'année 1907, puisque vous êtes un travailleur et un honnête homme.

Tout compte fait, je crois que la vie s'arrange assez bien pour ceux qui ne lui demandent que ce qu'elle peut donner. J'ai sans doute tort de parler ainsi parce qu'en 1907 j'ai surtout eu de la chance, mais, par compensation, je me sens prêt aux déboires possibles de l'année 1908. Je les attends, et je n'ai pas trop peur.

Mon fils fait sa médecine et possède comme meilleur ami un squelette. Ma fille s'amuse depuis hier avec un petit chien : c'est l'intermédiaire entre la dernière poupée et le mari.

M^{me} Jules Renard ne vieillit pas. Tous vous adressent leurs meilleurs souvenirs.

N'attendez pas 1909 pour nous donner de vos nouvelles, et croyez-moi bien amicalement vôtre.

À Tristan Bernard

Paris.

2 janvier 1908.

Mon vieux Paul,

Ces vélocipédistes exagèrent : ma place à *Messidor*, le service de *l'Auto*, mes poignées de main que je regrette, ne leur suffisent pas, ils gardent encore mon argent.

Voulez-vous être bien gentil et, pour mettre fin à cette histoire, rappeler à M. Pawlowski, quand vous le verrez, ou par téléphone, qu'il avait promis de me faire adresser à domicile mes gains mensuels de critique ? Mon unique gain se rabaisse, pour solde de tout compte, à deux fois 80 francs = 160 francs. Rendez-moi ce petit service, et croyez que, si je ne salue pas vos patrons, je vous embrasse, vous, sur les deux joues pour l'année 1908.

J'ai un exemplaire des *Philippe* pour Jean.

Paris.

5 janvier 1908.

Mon vieux Paul,

C'est sans doute grâce à vos menaces que je reçois un mandat de 160 francs. Il vous appartient d'ailleurs autant qu'à moi, car on l'a mis au nom de M. Jules *Bénard*. Ça s'arrangera, et l'incident est clos.

Mais quel monde ! vous devez savoir des choses que vous me raconterez quelque jour avec d'autant plus d'aisance que vous vous en foutez.

Mauvais début d'année. Temps triste, idées tristes. Mon curé est mort. Au fond, c'était peut-être mon unique admirateur à Chitry.

Du courage ! Je ne veux tout de même pas vous faire entrer à l'Académie par ma mort.

Je n'achèterai plus *Comædia* que pour vous lire. Je dirai : « Un sou de Tristan Bernard », à la marchande de journaux.

À Maurice Pottecher

Paris.

18 février 1908.

Mon cher ami,

Nous revenons, Marinette et moi, de Chaumot ou, plutôt, de Chitry. J'avais une dernière séance du Conseil à présider, une dernière, avant les élections. L'ennemi ne s'agite guère et j'ignore s'il se prépare sournoisement à me rendre ma liberté.

J'ai pensé vingt fois à aller vous voir, mais l'Académie ne me vaut rien. C'est un signe de vieillesse. J'ai des douleurs, et je perds le goût du travail. Il est temps que nous reprenions notre causerie au point où nous la laissons chaque fois. Et Marinette maigrit, et Fantec travaille trop ! Seule, Baïe se maintient dans un doux état de repos philosophique.

À Léon Blum

Paris.

21 mai 1908.

Mon cher ami,

Trarieux a dû vous dire, comme à moi, la situation exacte aux *Débats*. Votre nomination ne me paraît que retardée. Vous serez un jour notre Lemaître, ou, mieux, notre Léon Blum.

Puisque je n'ai rien pu pour vous, rendez-moi un service. Vous savez que j'ai publié, l'année dernière, à *Messidor*, le moins lu des journaux du soir, des fragments d'un livre, *Nos frères farouches*. Le livre est prêt. Il devait paraître en Juin : il ne paraîtra qu'en Octobre. Je voudrais en publier le chapitre le plus important : *Ragotte*, une centaine de pages. Le directeur de *la Grande Revue* l'accepterait-il ? C'est un chapitre remanié, augmenté au point que, n'ayant été ébauché que dans *Messidor*, il peut paraître inédit si on y met quelque complaisance. Votre directeur aura peut-être, grâce à vous, cette obligeance. Il me donnerait, naturellement, le plus modéré de ses prix par page.

Il va de soi que cette petite affaire ne me sera agréable que si elle ne vous ennuie pas trop.

Vôtre.

Où vous verrait-on, par cette chaleur ?

La forme même de *Ragotte* peut inquiéter un directeur. Je compte sur votre pression. Cette *Ragotte* est, jusqu'à ce que vous me disiez le contraire, une de mes meilleures pages.

Paris.

26 mai 1908.

Mon cher ami,

Je fais la part de l'amitié, mais j'aurais été si peiné que vous n'aimiez pas *Ragotte* que je vous crois un peu.

J'aime mieux, si cela ne vous ennuie pas, que vous ayez la gentillesse de finir cette petite affaire.

1° Je pourrais tout gâter avec d'hypocrites réticences.

2° Je crains le « dès que je pourrai » de Rouché.

Il y a dans le reste du livre des pages complètement inédites ; elles sont à la disposition de Rouché ; mais je voudrais d'abord voir *Ragotte* en son entier : c'est ma faiblesse.

Merci.

Eh bien, mais, le vote de la Chambre n'est pas mal ! Est-ce pour mieux reculer ?

À Tristan Bernard

Paris.

3 juin 1908.

Mon vieux Paul,

Votre livre, tout de suite lu, m'a ravi. Je serais ingrat en le préférant à tous les autres, mais je dis qu'il faut avoir écrit les autres pour écrire celui-là. Il est charmant, simple, rapide, désencombré des nonchalances qui vous alourdissent quelquefois. Je trouve à ces dames le plus délicieux agrément charnel. Frédéric n'est pas un con de raisonneur, Jérôme... je voudrais l'être, et le petit tapissier avec son couteau est adorable. Feuilletant votre livre, je regarde encore cette Luxembourgeoise qui ferait bien mon affaire, et cette

jeune Henriette aussi vraie que tragique. La fin imprévue de Jérôme me fait longuement rêver.

Mon vieux Paul, vous avez écrit, du bout de votre plume, un bien joli livre. Je ne m'y connais pas, mais vous verrez que des tas de lecteurs seront de mon avis.

Vous savez aimer les femmes, toutes les femmes, comme moi. Si je me contente de Marinette, c'est une simple erreur de calcul, ou plutôt une façon de parler, car elle ne saura jamais combien je l'ai trompée de fois, avec elle.

Il y a un défaut que je reproche souvent aux hommes de votre race : l'indiscrétion. Sauf la préface inutile, votre livre est un bijou discret.

Je vous embrasse et, ne pouvant faire mieux tout de suite, je vous donne ma place à l'Académie française.

Je pars demain, mais j'emporte votre livre à Chaumot. Nous le relirons.

Je n'oublie pas l'énigmatique Laurence, ni la petite bonne qui est la plus forte. Tout cela sent la vérité et excite comme le foin.

À Marthe Brandès

Chaumot.

16 juin 1908.

Beau voyage, donc, digne de vous ! Quand vous vous ennuierez, demandez à Féraudy s'il se rappelle ses vagues promesses pour *Poil de Carotte* à la Comédie-Française. J'allais moi-même les oublier. Ça vous fera un sujet de conversation intéressant, pour moi.

Emportez le livre de Paul. Cet homme charnel vous fera bien sourire. Son livre est délicieux.

Marinette, par ces chaleurs, est d'une couleur !... Et, moi, je suis d'une forme !... Dire que ça dure depuis vingt ans ! Je dis ça pour exciter votre jalousie.

J'ai marié hier une petite fille de l'Assistance. Elle a 400 francs de dot ! Je lui ai dit qu'avec ça elle n'avait rien à craindre de la vie. Elle part tranquille.

Je vous embrasse comme Marinette.

À Maurice Pottecher

Chaumot.

6 juillet 1908.

Mon cher ami,

Vous me croirez ! Achevant ces jours-ci un petit lever de rideau, je me disais : « Voilà qui ne lèverait peut-être pas trop mal le rideau du *Théâtre du Peuple*. » Une foule de scrupules m'ont empêché de vous écrire ; pour ces sujets de conversation, l'amitié est quelquefois gênante.

Et je reçois ce matin votre lettre qui m'honore et me fait grand plaisir. Je dis oui de tout cœur, bien que je ne connaisse pas *ma* pièce. J'ai été avec Jules Princet d'une prudence, d'une discrétion, qui n'avaient rien d'héroïque. Jules Princet est un aimable homme, mais je vois mal ce qu'il veut faire. Je m'en suis expliqué net avec lui, sans parvenir à le décourager. Puisque son adaptation des *Bucoliques* vous paraît intéressante, elle doit l'être. Un ami qui assistait à la représentation d'Aulnay m'a affirmé que ce n'était pas mal. Avec vous, ce sera de tout repos, et, si Marinette veut me suivre, j'aurai une envie folle d'aller voir ça.

Je reçois une enquête sur le *Théâtre aux Champs* où on ne parle guère que du *Théâtre du Peuple*. Toutes ces imitations vous ont servi. Vous voilà sûr que votre œuvre existe et que, vous et les vôtres, vous pouvez en être fiers.

Donc, installez les *Bucoliques* dans votre joli décor. Vous avez toute liberté, ayant toute la fatigue. Je pense que vous êtes d'accord avec Princet, l'unique auteur, en somme. J'entends par là qu'il sait votre projet. Pour moi, je suis très content. La gloire me vient sans que je la cherche, sans même que je travaille, car je ne travaille toujours pas fort, et je deviens malade d'impuissance. S'il n'y avait pas certains producteurs pour me consoler un peu !...

Marinette ne va pas très bien. Vingt années de bonheur en ménage l'ont épuisée. C'est terrible ! Elle se fatigue trop. Je me propose de la conduire une huitaine de jours tout près, à Saint-Honoré, coin assez plaisant ; mais, à cette idée, elle va déjà mieux. Si elle tombait sérieusement malade, ce serait pour moi la fin de tout.

Nous avons un temps détestable, trop chaud, orageux. La Gloriette elle-même devient lourde. Ah ! s'il y avait des élections de maire demain !... Mais voilà les geignements qui reprennent.

Et, en même temps que votre offre amicale, je reçois la nouvelle que le

Poil de Carotte populaire qu'on avait tiré à 50.000 exemplaires en est au 80° mille. Ça devrait suffire. Jamais ! Jamais !

Fantec sue à Paris. Baïe joue à la maîtresse de maison.

Tout le monde vous envoie à tous ses plus affectueux souvenirs.

Chaumot.

25 juillet 1908.

Mon cher ami,

Nous rentrons de Saint-Honoré où ma femme s'est reposée un peu. Ici, ennui, histoires de bonnes, etc., etc. Ça recommence. Ah ! que ce pauvre peuple est décourageant ! Vive quand même votre théâtre !

Je reçois votre lettre, et je remercie en vous le directeur et l'acteur, sans compter l'ami. Nous avons le plus réel désir d'aller vous voir, Marinette et moi, mais, le 2 Août, c'est la distribution des prix de Chitry. Je voulais passer la présidence à un conseiller municipal ouvrier. L'inspecteur primaire trouve ça dangereux. Flûte ! Alors, je pense au 16 Août. J'espère bien être libre.

Je verrai encore *l'Héritage* avec plaisir, et sans doute une répétition de votre nouvelle pièce. Et la seconde de *l'Écrivain aux champs* m'impressionnerait moins, le public ne payant pas.

Je vous écrirai dès que je serai fixé pour le 16.

Merci encore, et bon courage, et poignée de main à tous.

À Henri Bachelin

Chaumot.

7 août 1908.

Mon cher Parisien,

J'ai reçu hier les premiers placards de *Ragotte*. Imaginez trois ou quatre numéros du *Temps* pleins de petites phrases séparées par des blancs. L'effet est bizarre : on a presque le mal de cœur. Tout de même j'aurai mis dans ce livre quelques petites choses qui ne seront pas indignes de mes disciples.

Je songe au coup de pied aux reins que j'aurais reçu il y a dix ans si j'avais porté à un éditeur un pareil livre ! Non ! Non ! Je ne vois pas *Ragotte* dans quarante mille mains, je veux dire : quatre-vingt mille, si on admet que chaque

lecteur ait deux mains, en moyenne. Ça fera un livre de 300 pages inédites pour vingt-sept sous. Fayard n'a pas peur ! Que dirait Stendhal ? Il avait raison, ce délicat, mais il faut doubler le chiffre : la vie coûte le double. Ma paresse m'aura toujours empêché de dépasser la mesure. Quand j'ai gagné mille francs, j'ai envie de dormir six mois. Si j'étais seul, je ne dépenserais pas plus que vous.

On a joué, ces jours-ci, les *Bucoliques* à Bussang. Je vais aller voir la deuxième représentation la semaine prochaine. Si ça m'amuse, j'essaierai de mettre un *Philippe* à la scène, et j'en aurai fini avec ce bougre-là, qui me tient depuis treize ans ! Heureusement, nous venons de changer de bonne : ça va peut-être me donner du nouveau.

La vie et l'art ! Réalité et poésie ! Sauf quelques mots d'esprit, qui d'ailleurs ne sont pas dans ses pièces, Becque m'est à peu près indifférent.

Vous ai-je dit que Saint-Honoré est délicieux ?

Vôtre.

À Edmond Sée

Chaumot.

23 août 1908.

Mon cher ami,

Ne m'en veuillez pas ! Je corrige, avec quel écœurement vous le devinez, les épreuves de mon livre. Rien n'encrasse une plume comme ça ; mais je pense à vous et je lis vos articles de si chaude amitié. Si vous n'êtes pas mon ami, devenez-le : il n'est que temps.

Je ne sais pas du tout comment nous avons passé notre été. Dix jours à Saint-Honoré, quatre à Bussang, le reste ici, et quelques petites promenades aux environs. Nous ne sommes pas trop fatigués pour aller à Biarritz. Pourquoi n'irions-nous pas ? Sincèrement, je n'ai pas encore trouvé la raison. La Gloriette parfois nous ennuie ferme. Je lui reproche le peu de chose qu'elle a donné à mon livre, qui me paraît si maigre ! Je dors, ici. Je devrais avoir un roman tout prêt (un roman !), et une pièce (une pièce !). Et la vôtre ? Je l'exigerai à notre première rencontre. Je serai hypocritement impitoyable.

Votre femme est-elle toujours aussi jolie, vos enfants aussi insupportables, et vous aussi dégoûté de tout avec votre air de tout aimer, plume à la main ?

Ne changez pas : vous êtes bien comme ça.
Il me semble que voilà une lettre. Faites-en donc autant !
Votre frère farouche.
Je n'ai pas besoin de vous dire qu'on ne m'offre pas la place d'Arène, ni celle-là, ni une autre.

À Henri Bachelin

Chaumot.

5 septembre 1908.

Et moi, je vous croyais aux bains de mer ! Si ce n'est vous, c'est donc Valdagne, car mes épreuves sont en suspens. Les éditeurs se reposent. Très probablement je mettrai votre offre à profit. Je vous prierai de revoir *Nos frères farouches* après la mise en pages.

Ce n'est pas le livre que je voulais faire. On ne le fait jamais, paraît-il.

Je viens de voir l'horreur qu'est la couverture de *l'Écornifleur*. D'où sort ce jeune homme gras ? Quand on pense que tous les lecteurs interprètent un livre avec cette exactitude !...

J'ai reçu cette semaine des soldats dans ma commune. J'ai été d'un chauvinisme !... La semaine précédente, je recevais un curé. Il est temps que je rentre rue du Rocher : ce ne sera pas long.

J'aurais voulu vous avoir à déjeuner à la Gloriette, mais vous ne passez qu'à l'époque des bécasses : c'est bien tard. Tout de même, en revenant de Nevers, faites-moi signe : je serai peut-être encore à Chaumot.

À bientôt.

Vous ai-je dit que les *Bucoliques*, à Bussang, c'était insignifiant ? Mais le pays me plaît beaucoup. J'y écrirais un chef-d'œuvre. Qu'est-ce que je risque ?

La Grande Revue publiera ces jours-ci, je crois, *Ragotte* en entier. Le directeur, affolé par toute cette copie, l'a serrée comme chair à pâté. On n'y comprend plus rien. Ça va paraître très fort.

J'ai *la Petite Chiquette*, là, sur ma table. Il faudrait que ce fût bien mieux que *la Turquie* pour décrocher les 5.000 francs, du moins l'agrafe dont je dispose.

À Edmond Sée

Chaumot.

7 septembre 1908.

Mon cher ami,

Vous êtes tout plein gentil !

Évidemment, me voilà obligé d'aller à Bordeaux. J'en avais le secret désir. Une fois là, – c'est le pays de M^{me} Capus, – tout s'arrangera.

Il faut d'abord rentrer à Paris, non sans regret, car il fait un temps magnifique. Mais nous en avons assez ! On rentrerait le 14 ou le 15, et, le 18 ou le 19, on se jetterait dans un train pour Bayonne. Est-ce que vous y serez toujours ? Dites-moi si ces dates vous vont. Le temps de tuer un taureau de ma propre main, je reviendrai à Paris corriger mes *Frères farouches*.

Quelle vie !

Je vous répète que vous êtes tout plein gentil, et que nous vous embrassons tous.

À Antoine

Chaumot.

10 septembre 1908.

Mon cher ami,

Ma foi, zut pour mes scrupules et mes timidités qui finissent par me coûter trop cher ! Au fond, ça me vexait que vous ne pensiez pas à moi.

J'irai donc trembler d'angoisse sur le plancher de votre grange.

Je vous prie seulement de ne pas me faire passer dans les premiers, afin que je m'aguerrisse à la vue de quelques autres.

Je n'ai qu'une place pour suivre ces conférences. J'en voudrais bien une autre pour ma fille. Est-ce possible ? Si oui, ce sera moi votre obligé, après la redoutable séance.

Je vous serre amicalement la main, et, très flatté, je vous remercie.

J'étais à Bussang dernièrement. Le décor est toujours admirable, mais je n'ai rien compris aux *Bucoliques*.

À Léon Blum

Paris.

17 septembre 1908.

Mon cher ami,

J'ai rarement vu une personne aussi dédaigneuse de mes corrections que *la Grande Revue*, ou sa sœur *la Revue du Palais*, mais je reçois un mandat de 500 francs, et je vous avoue que mon humeur ne résiste pas à ce chiffre.

Nous sommes rentrés, et nous irons voir, dans quelques jours, Edmond Sée et ses taureaux à Bayonne. Puis ce sera l'hivernage. Et vous ?

Faites-moi signe dès qu'on pourra causer un peu, et sachez que je n'ai rien préféré, cette année, aux articles que j'ai lus de vous.

Vôtre.

À Edmond Sée

Paris.

17 septembre 1908.

Mon cher ami,

Ne bougonnez pas, c'est-à-dire : ne bougonnez plus ! Je savais bien que mon télégramme vous embêterait, mais jugez ! Marinette a trouvé à Paris les loques infectes de son ancienne petite bonne et sa correspondance amoureuse. Ce fut un peu écœurant. La nouvelle bonne ne lui inspire aucune confiance. Resté en arrière, j'ai appris des choses qui nous auraient empêchés de l'amener à Paris si je les avais connues plus tôt. Ce n'est rien, mais cette bonne est une gourde qui ne sait pas tourner un bec de gaz. Il fallait au moins quelques heures pour lui donner une grosse leçon. J'ai vu Marinette ennuyée, éreintée ; elle voulait quand même partir. C'est moi qui ai dit non. Je connais ses inquiétudes quand elle est loin de ses gosses et qu'elle n'est pas sûre qu'ils soient bien. Vous mis à part, son voyage eût été une corvée. Je ne vous parle pas de quelques ennuis d'homme de lettres qui m'attendaient à Paris. Je vous jure que j'ai bien fait.

Dites-nous quand vous voulez revenir. Si vous êtes pressés, nous aurons

l'air d'aller vous chercher ; vous reviendrez avec nous. Quant aux courses de taureaux, nous nous en foutons. N'ai-je pas lu, d'ailleurs, chez M^{me} Mendès, que vos assassins de mérite étaient tous deux blessés ? Tant mieux ! Nous ne voulons voir qu'un beau pays commenté par quelques réflexions de Sée. Nous nous f... aussi de votre soleil. Qu'il entre ou reste dehors, ça nous est égal : nous lui dormirons au nez. Laissez donc vos chambres en paix. Ne vous occupez pas de notre nourriture de voyage. Soyez de bonne humeur à notre arrivée, et ne nous prenez pas pour des gens chic.

Je viens de voir Fabre chez Floury, et Claude Anet, et Alfred Natanson. Tous ces gens me chargent d'un tas de fleurs pour vous. Je vous porterai leurs compliments retouchés par moi.

J'ai le guide des Pyrénées sur ma table ; je ne m'occupe que de vous. Enfin, ne gesticulez pas comme ça, que diable ! Puisque je vous dis que je ne pouvais pas faire plus vite... Nous serions revenus le lendemain. Nous resterons vingt-quatre heures de plus.

Plus un mot ! On vous aime et on arrive.

À Maurice Pottecher

Paris.

23 septembre 1908.

Mon cher ami,

Quelques ennuis domestiques, ou, plutôt, de domestiques, nous ont empêchés d'aller à Bayonne. Nous n'irons que la semaine prochaine. De Bussang à Bayonne, nous aurons bien traversé la France.

J'ai vu avec plaisir que *Molière* était à l'Odéon : c'est bien sa place. Peut-être avez vous vu que je figurais aussi sur l'affiche d'Antoine comme bavard. Un coup de folie, à la demande télégraphique d'Antoine. Mais j'ai le temps d'y penser.

Paris-Journal succède à *Messidor* le 6 Octobre. J'ai insinué que je reprendrais volontiers la critique dramatique, mais ça n'a pas pris. Je suis vexé. Quel métier où il faut toujours recommencer à gagner son pain ! Je pense aux machines de votre papa, qui, une fois lancées, ne s'arrêtent plus.

Ne vendez pas le chalet des Hirondelles ! Gardez-nous ça pour nos vieux jours.

À bientôt. De cœur à tous.

À Gaston Calmette

Paris.

18 octobre 1908.

Mon cher ami,

Si je me sentais capable d'écrire un article digne de Marthe Brandès et de la première page du *Figaro*, j'aurais posé ma candidature à la succession d'Emmanuel Arène !

Mais il faut un tour de main que je n'ai pas.

J'ai déjà fait, de Marthe Brandès, un portrait de vingt-cinq lignes que *le Figaro* a d'ailleurs publié dans un supplément illustré. Marthe Brandès l'aime beaucoup et le montre volontiers. Je le gênerais si j'y insistais.

Je suis désolé de ne pas pouvoir vous être agréable, car *le Figaro* me traite en ami, et je vous remercie, une fois de plus, de me l'adresser chaque matin.

Croyez, je vous prie, à mes sentiments dévoués.

À Edmond Sée

Paris.

31 octobre 1908.

Mon cher ami,

Voulez-vous que nous nous passions d'Alfred Capus ? C'est un homme d'infiniment de talent, mais il faut le laisser à ses soucis académiques et à ses indifférences amicales. Si vous écrivez un *Jules Renard*, ce sera pour moi un grand honneur, même si je suis seul à le lire. Je suis d'ailleurs en bons termes avec Calmette. Je lui ai refusé dernièrement un article sur Brandès ; ce n'est pas une raison, au contraire, pour qu'il refuse votre article. Laissons donc notre Capus, laissons le plus de gens possible. La vie serait insupportable s'il fallait leur demander la permission d'exister. Que votre article paraisse dans *le Figaro*, le *Gil Blas*, ou dans un journal de Bayonne, ne sera-t-il pas signé

Edmond Sée ?

Quant à mon livre, je n'en entends plus parler. J'ai dû dire à Valdagne que je le considérais comme un aimable farceur. Ces intermédiaires vous font souffrir comme s'ils en avaient le droit. Je ne décolère pas. Vous voyez qu'il n'y a pas que vous !

Pour me calmer, je lis les livres des autres. J'ai lu *Monsieur le Principal*, de Jean Viollis. Voulez-vous le lire et me donner votre avis ? Je le joins à *l'Enfer*, de Barbusse, pour le proposer au prix Goncourt.

Je ne vous écris pas ce qu'on fait à Paris. On n'y fait rien. C'est le vide et le bruit. Avant-hier, à la bien mauvaise pièce de Thurner, je regardais l'impitoyable jeunesse de M^{me} Picard mère, et j'étais pris soudain d'une tristesse immense, qui continue.

Marinette vous ayant dit ce qu'il fallait sur vos santés et les nôtres, il ne me reste qu'à vous embrasser tous.

Vôtre.

Est-ce que c'est pour vous rattraper que vous n'affranchissez pas vos lettres ? Ce sera long !

À Alfred Massé,
député de la Nièvre

Paris.

10 novembre 1908.

Je vous remercie, mon cher député, de votre lettre aimable. Vous connaissez trop les hommes pour ne pas deviner que j'ai dû me tromper quelquefois. Si la Rondotte et Françoise sont de braves paysannes, Bertin et Morin m'ont déçu, et d'autres avec eux. Ne nous plaignons pas. Vous dites le mot juste : c'est de notre faute ! Tout, ou presque tout, reste à faire ; et vous voyez dans *la Tribune* de ce matin que les *émigrés* vont s'y mettre.

Bien cordialement.

À Tristan Bernard

Paris.

16 novembre 1908.

Mon vieux Paul,
Gloriette et moi, nous vous embrassons. Vous ne savez pas le service que vous nous rendez. Je vous devrai, avec ces 1.000 francs, 2.000 francs de courage. Et j'aime vous les devoir à vous.

Je reçois (enfin !) un mot délicieux de M^{me} Aron.

Je n'osais pas vous demander un article sur *Ragotte*, mais vous devinez combien je l'espérais.

Au travail !

Votre reconnaissant.

À Edmond Sée

Paris.

19 novembre 1908.

Mon cher ami,
Fayard avait naturellement oublié sur sa liste – bien mal faite – Ollendorff et Périvier. J'ai réparé l'oubli hier soir. Mais ces messieurs ne vont-ils pas vous dire qu'ils ont déjà un critique ?

Qu'un livre n'ait pas de critiques, passe ! Mais qu'il ait certains critiques !

...

Ragotte a paru hier soir aux vitrines. Je n'ai d'autre impression nette que celle-ci : un auteur dont le livre vient de paraître est un pauvre con stupide.

J'ai déjà lu un *Jules Renard* fort bien placé dans un article émouvant sur Bayonne, signé Edmond Sée. C'est votre village. Comme je vous approuve de l'aimer, et de détester terriblement l'odieux bourgeois éternel !

Fantec n'a pas encore fini son examen ! Il n'en peut plus.

À vous tous.

Paris.

28 novembre 1908.

Mon cher ami,

Si Fantec avait eu le temps, il vous aurait télégraphié hier soir qu'il venait d'avoir 18 sur 20 dans la seconde et dernière partie de son examen, un examen qui a duré deux mois, vous le savez. Le voilà donc *externe des hôpitaux de Paris* : c'est sur ses cartes. Il faisait d'ailleurs fonction d'externe, et il gagne déjà 50 francs par mois. Je vais me reposer.

Vous avez reçu mon télégramme à propos de votre bel article. Qu'ajouterais-je ? Il y a des articles élogieux qui ne plaisent pas. Le vôtre m'a délicieusement touché, Marinette aussi. Vous êtes un ami que je tâcherai de conserver. Je pense qu'avec un bon livre de temps en temps j'y arriverai.

Écrirai-je la page prédite sur votre beau pays ? Je ne sais pas, mais je crois qu'elle serait plutôt attendrie qu'ironique. Il me revient souvent !

Il faut aussi, tout de même, en revenir, mon cher Sée, car on vous réclame. Picard bout d'impatience. Il y a encore des soirées très douces où Paris rivalise avec Anglet.

Mon livre est vraiment bien accueilli par ceux qui me connaissent déjà. Les journaux manquent pour recevoir les articles que les amis m'offrent : trois au *Gil Blas*, sans compter le vôtre, qui les annule. Ça deviendrait un concours.

Mais je ne crois pas que le succès de vente, du moins en province, corresponde au succès littéraire. Fayard avoue une légère déception. Il parlait de 40.000 exemplaires à vendre comme du pain : nous ne dépasserons guère 20.000, si nous les dépassons ; mais, 20.000 pour un monsieur qui allait jusqu'à 1.500, c'est une petite révolution.

Et puis, zut !

Revenez, revenez, les amis ! Ça n'est plus drôle, de vous savoir là-bas.

À Tristan Bernard

Paris.

7 décembre 1908.

Mon vieux Machiavel,

Je viens de finir *Secrets d'État*. Je l'ai lu avec une admiration étonnée et respectueuse. C'est donc vous qui l'avez écrit ? Je le crois à cause de tant de réflexions judicieuses, de ce style qui est de vous, et de cette nonchalance qui n'appartient qu'à vous. Mais voilà que vous avez les qualités d'un romancier feuilletonniste ! Cette histoire est ingénieuse, ce pays, vraisemblable, et ces personnages existent. Vous prouvez tout par un détail de lieu ou de figure. Je n'ai deviné que le roi était vivant qu'à la ligne où vous me l'avez dit.

Il faudra que vous me racontiez comment l'idée du livre vous est venue.

Qu'est-ce que vous allez encore nous offrir ?

Je sens ma médiocrité quand je m'énumère vos dons. Je ne serais pas foutu d'écrire sans trembler le moindre chapitre de ce livre.

Je ne compare pas *Secrets d'État* avec *Deux amateurs de femmes*, mais je trouve ce livre imprévu, aussi fort qu'amusant. Et il a l'air de commencer une série. Nous voilà bien ! Vous lâchez notre réalisme, et vous prouvez qu'on peut faire du réel avec rien.

Au revoir, Zévaco-Stendhal.

Votre vieil abonné.

À sa sœur

28 décembre 1908.

Ma chère Amélie,

Je te remercie, toi et tes filles qui avaient, naturellement, voix consultative. J'accepte ton offre comme tu me la fais : simplement. Cela ne diminue pas ton amabilité, mais je t'aurais vue avec surprise te retirer à Chitry.

Je ne sais d'ailleurs pas ce que j'y ferai. Je n'avais de souci que pour mes livres et nos quelques meubles. Provisoirement, je les mettrai où je pourrai. Je n'ai pas l'intention de troubler maman. Jusqu'à sa mort, la maison restera ce qu'elle est, plus encore à toi qu'à moi, et, les premières années, nous l'habiterons si peu que tu pourras y venir à ton gré si cela t'est toujours agréable. Plus tard, tu seras notre invitée.

Il va de soi que ces projets restent, comme tous les autres, soumis au hasard, plus malin que nous. D'accord sur le principe, nous parlerons une autre fois du règlement de Chitry. Ce sera facile et rapide.

Merci encore, et bonne année à tous les tiens.

1909

À Tristan Bernard

Paris.

3 janvier 1909.

Mon vieux Paul,

Je ne veux tout de même pas attendre l'apparition de votre article pour vous souhaiter une bonne année.

Je vous souhaite vingt pièces, dont dix-neuf à succès, dix romans, et toujours le même talent : il me suffit.

Je me propose de travailler presque autant que vous ; le moment n'est pas venu de vous dire à quoi, car je n'en sais rien, mais je sais qu'il le faut.

Places de critique dramatique, de critique littéraire, de leader, de reporter, etc., ramassez-moi ce que vous voudrez dans vos courses.

Et restons amis, mon vieux manager !

À Legrand-Chabrier

3 janvier 1909.

Quelle agréable surprise, messieurs et chers amis !

Je n'espérais pas voir imprimés au *Mercur*e les noms de mes conseillers municipaux, tous élus ou réélus. Ils ne s'en douteront d'ailleurs jamais.

Comme c'est étrange, que cette petite brochure vous ait intéressés ! Vous me donnez raison. Ne vous ai-je pas dit qu'en moi l'homme et l'homme de lettres sont inséparables ? Il me répugnerait de mentir à un paysan comme à un écrivain. Je ne me préoccupe pas des confusions ou de mes maladresses possibles. Ça m'est égal, de vous rappeler Paul-Louis Courier, mais je suis content que le maire de Chitry ne vous ait point paru négligeable. Votre article, qui tourne un peu court (je m'y habituais), m'a amusé et touché. Je m'en tiendrai à cette magistrature, mais, à cause de vous peut-être, je continuerai. Le monde me semble limité à droite et à gauche, et non en profondeur. On peut toujours creuser. *Ragotte* me paraît inépuisable. C'est Rondotte, comme Bertin est *le Cousin de Rose*, comme Borneau, c'était Barnave.

Ce n'est pas une raison pour ne pas revenir me voir ; je vous répète que je n'ai pas peur.

Je vous serre amicalement les mains.

Votre dévoué.

Tout de même, j'aime mieux avoir fait *Ragotte*.

À Tristan Bernard

Paris.

13 janvier 1909.

Mon vieux Paul,

« J'ai le temps d'attendre ». Tout de même, je suis bien content de f... votre excuse au panier, ce matin. J'ai une manière d'attendre qui finirait par me donner une maladie de cœur.

Ce matin, je ne souffre que d'un gonflement de vanité.

Bien sûr, que votre article est un article d'ami. Il ne manquerait plus que ça ! Mais il s'agit de savoir s'il n'est pas plus difficile d'être votre ami depuis

vingt ans, mon vieux Paul, que d'avoir du talent, et même du génie. Cette amitié m'honore peut-être plus que *Ragotte*. Je dis : peut-être.

Et puis, je ne sens pas dans votre article que de l'affection. Il y a aussi de l'estime, et de cette matière intellectuelle avec quoi on fait soi-même les bustes qu'on préfère.

Ne dites pas le contraire : je suis bien sûr que *Ragotte* vous en a bouché un coin. Quant aux *Histoires naturelles*, c'est une poignée de fleurs dans votre barbe. Une fois reniflées, vous n'y pensez plus, et vous les laissez retomber. C'est ce qu'elles méritent. Je reste là, d'ailleurs, pour les ramasser.

J'irai au rendez-vous que vous me fixez chez les Temps futurs. Je vous y trouverai encore, et vous tiendrez tant de place, et vous ferez tant de zigzags sur la route que j'aurai une sacrée peine à passer devant vous.

Mon vieux Paul, je vous embrasse et je vous aime comme vous m'aimez, ce qui, si j'en juge par le nombre de fois que je viens de relire *Comœdia* (qu'est-ce que j'y cherchais encore ?), n'est pas peu dire.

Votre buste.

Avis. Je viens de terminer (elle était faite), une comédie anticléricale en deux actes. Qu'est-ce que vous allez foutre de ça ?

J'ai écrit à Gémier une lettre d'injures parce qu'il va jouer *les Jumeaux* au lieu de *Monsieur Vernet*. J'attends depuis Août 1906 ; mais il n'y a rien, dans ma lettre, contre vous. Il n'y a rien *pour*, non plus.

À Maurice Pottecher

Paris.

17 janvier 1909.

Mon cher ami,

Si, pour un sou, vous achetez *Paris-Journal* demain matin, Lundi, vous verrez sans doute qu'il est question de vous. Je ne crois pas vous être personnellement désagréable, mais j'ai quelques duretés pour vos amis. *Paris-Journal* est si peu lu ! Et Marinette, qui a toute ma confiance, me dit que je ne suis pas allé trop loin.

À vous et aux vôtres.

À chacun son trésor. Lisez dans *le Mercure* une note, signée Rachilde, sur *Ragotte*. Stupéfait, je me suis révolté. Articles de commande !

Rachilde, par un bout de carte, m'explique qu'elle est sûre que je n'ai rien demandé, mais qu'il y en a quelques-uns qui se l'imaginent et le disent. Admirable !

Ainsi finit une camaraderie de vingt-cinq ans !

À sa sœur

Paris.

3 février 1909.

Ma chère Amélie,

Nous irons Vendredi passer deux ou trois jours à la Gloriette, qui est, comme je crois te l'avoir dit, définitivement vendue. Nous louerons un coin pour mettre nos meubles à partir de l'année prochaine, et, jusqu'à la mort de maman, nous voyagerons un peu. Au fond, nous en avons assez, et c'était trop lourd. La vie est quelquefois, pas toujours, plus sage que nous.

Je vous embrasse toutes.

À Edmond Sée

Paris.

4 février 1909.

Oui, Edmond Sée, j'avais lu la note du *Mercury*. Je ne voulais pas vous la signaler, parce qu'elle était méchante aussi pour vous. J'ai aussitôt écrit à Rachilde, une amie de vingt-cinq ans, ma stupeur ! Elle m'a répondu sur une carte quelques mots incompréhensibles où elle avoue plutôt sa mauvaise foi. J'ai donné ma démission d'administrateur du *Mercury de France*, et, pour ne pas désobliger Vallette, je l'ai reprise, mais elle n'est que suspendue.

Voilà donc une amitié perdue, à laquelle je crois bien que je ne tenais pas beaucoup. Et d'une !

Guitry m'ayant refusé, sans la lire, une pièce en deux actes (il aime mieux *le Juif polonais*) et un projet de pièce en trois actes pour l'hiver prochain (je vous donnerai ses motifs une autre fois, c'est trop long), j'ai dit adieu à ce

charmant ami. Et de deux.

Rostand ne m'a pas donné signe de vie, de sorte que j'ai à peu près, pour lui, les sentiments de Desprès pour le cadavre de Coquelin. Et de trois.

Je réclame 1.500 francs à Gémier qui n'a pas tenu une seule de ses promesses à moi faites depuis plus de deux ans. Et de quatre.

J'ai perdu aussi l'amitié de quelques pauvres gens de Chaumot, mais, ça, je l'ai mérité, car *Ragotte*, comme vous dites, c'est tapé.

Tout cela serait délicieux si j'étais riche. Mais vous pensez bien que mes ennuis redoublent ! Ne me plaignez pas. Je n'ai jamais été dans un meilleur état d'esprit. La Gloriette est vendue : tant mieux ! Votre Michel pisse quatre fois par jour sur le tapis : bravo ! Je suis bien décidé à ne m'effrayer de rien. Je tordrai le cou à Chantecler s'il continue à gueuler, et je veux épater Marinette elle-même à force d'égoïsme et d'indifférence. Je l'emmène deux ou trois jours à Chaumot où je vais voir mes conseillers municipaux.

Je ne vous blâme pas de quitter Paris tout à fait : ça devient inhabitable. Faites votre pièce, mais n'oubliez pas que vous ne serez jugé que par des cons. C'est stupide, de donner un peu de son cœur à ces sauvages.

Tout va bien. On vous embrasse ferme.

À Antoine

Paris.

12 février 1909.

Mon cher ami,

Puisque vous ne trouvez pas de place pour *Poil de Carotte* en un acte, vous en trouveriez peut-être pour une petite pièce en deux actes.

Voulez-vous voir ça ? La pièce s'appellerait *la Bigote*. C'est M. Lepic sous un de ses aspects. C'est le développement de sa phrase dans *Poil de Carotte* : « Je déteste, moi, le bavardage, le désordre, le mensonge et *les curés*. »

Ce n'est pas du grand théâtre, mais le dialogue pourrait amuser votre public odéonien, ou l'indigner, ce qui est la même chose. Si vous avez une place, je peux vous lire tout de suite le second acte. Le premier est fait aussi, mais il a peu d'importance, et votre avis dépendra du second, ce qui abrègera les cérémonies.

Le père Lepic s'appelle cette fois M. Chêne.

Vous ne jouez plus la comédie, et vous avez bien tort ; c'est votre malheur.
Je vous demanderais de me donner Desjardins, que j'aime beaucoup.
Voilà.

Vôtre.

Mais pourquoi diable n'avez-vous pas déjà joué *Poil de Carotte* une dizaine de fois ? Je suis aussi ruiné que vous, et je viens de relire l'acte : c'est encore bien, vous savez.

Délicieux, *Andromaque*, hier.

À Marthe Brandès

15 février 1909.

Ma chère bienfaitrice,

Trois ou quatre amis s'étaient donné rendez-vous chez Féraudy. Vous arrivez bonne première ! Je reconnais bien là votre cœur. Attendons ! Je suis bien décidé à donner tous les signes de l'impatience. Je ne sens plus le coup qui m'avait assommé : me voilà terrible ! Marinette portera des bijoux, ou je meurs.

1° J'ai contraint le directeur Gémier, qui manque à toutes ses paroles, de me verser la forte indemnité pour *Monsieur Vernet* : 1.500 francs.

2° Je lis deux actes ce soir à Antoine, et, comme il avait déjà *Poil de Carotte*, il jouera quelque chose, de gré ou de force.

3° Je me mets ensuite à ma pièce en trois actes, et je donne une leçon de rapidité à *Chantecler*.

4° Je flanque notre bonne à la porte après en avoir extrait un chapitre pour mes *Frères farouches*.

Je vous dis que je suis enragé !

Nous ne sommes restés que deux jours à la Gloriette, le temps de voir, comme dit Ragotte, que les chiens avaient mangé la boue, c'est-à-dire que le sol était bien gelé.

Ce serait tout de même bien que *Poil de Carotte* arrivât par vous chez Claretie. Tout par les femmes ! Vous connaissez ma vieille devise.

C'est pourquoi je vous embrasse d'une lèvre, si j'ose dire, gonflée de gratitude ; Marinette aussi. Elle devait aller ce soir à l'Opéra avec ses filles ; elle en a deux, en ce moment, et une nouvelle bonne ; mais notre amie Bréval,

qui m'avait promis des places, a dû penser à autre chose. À quoi ? Seigneur !

Je viens de relire *Pain de ménage*. Savez-vous que c'est très bien, malgré votre absence ! Ah ! j'ai été un homme de talent : c'est bien fini.

À Tristan Bernard

Paris.

16 février 1909.

Mon vieux Paul,

Antoine vient de recevoir mes deux actes, qui passeront en Avril.

Vous ai-je dit que Gémier avait versé mes 1.500 francs ? Suis-je vos principes, hein ?

J'espère que, pour ma récompense, vous allez m'inviter à votre conférence de *Femina*. Il y aura une phrase pour vous dans la mienne, à l'Odéon.

Faut-il vous répéter que votre livre de chauffeur est exquis ?

Non. Ne parlons plus de vous ! Parlons de moi, à présent. Rachilde vient de reverser sur vous toute sa tendresse. Je démissionne à ce *Mercury*, et je vous embrasse.

Croyez-vous que je pourrais retirer à *l'Illustration* le *Cousin de Rose*, qui menace de n'être pas joué, et lui faire prendre *la Bigote* (deux actes) ? Ça m'irait bien mieux !

À Antoine

Paris.

17 février 1909.

Mon cher ami,

Je viens de relire le premier acte, fait depuis longtemps. Je n'ai pas un mot à y ajouter. Je crois que c'est une excellente préparation au second. Je vous le lirai quand vous voudrez.

Je vais faire copier tout ça. Réflexion faite, – c'est vous qui l'avez faite, – ces gens-là sont des Lepic. Je leur rends leur nom. À quoi bon tricher ? Ça ne

gênera pas *Poil de Carotte*, qui nous passera peut-être quelque chose de son succès.

Voici la distribution que j'improvise. Vous déciderez.

Vôtre, bien content.

M. Lepic – Desjardins.

M^{me} Lepic – À votre choix.

Henriette – Mellot.

Félix – M^{lle} Faber ou M^{lle} Taillade.

Paul – Bernard.

Tante Bache – Delphine Renot ou Luce Colas.

Honorine – À votre choix.

Jacquelou – Dynès.

Le curé – Vargas (il faut un curé qui ait de l'autorité. Le rôle est court, mais important).

Une petite bonne – Bien jolie.

À Alfred Athis

Paris.

7 mars 1909.

Mon cher commanditaire,

Antoine m'écrit qu'il n'y a rien de cassé. C'est simplement Bour qui est parti à la Renaissance. Bernard va apprendre le rôle du père Lepic dans *Poil de Carotte*. On jouera quand on pourra, mais on va sûrement répéter *la Bigote* tout de suite après *Beethoven*. Ainsi Bernard jouera les deux rôles. Pas si bête !

Bour croit peut-être que je suis inconsolable.

Vôtre.

Je cherche toujours pour mon second acte. J'ai peur de tout foutre par terre.

À Tristan Bernard

Paris.

17 mars 1909.

Merci, mon vieux Paul, mais, contrairement à ce que dit votre secrétaire (qui doit fumer tout votre tabac), les deux places sont numérotées, et je crains de les laisser vides. J'ai un peu mal à la gorge. Marinette et Baïe ne veulent pas y aller sans moi. Donnez donc ces places à vos boxeurs. Je vais maintenant me livrer à ce genre de sport et vous préparer une pile.

Personne ne m'a demandé à prix d'or ma conférence, et j'ai reçu pour toute récompense, une lettre anonyme de mépris. Et encore elle été adressée à Maximin Roll. Voilà bien mes succès !

Il n'est plus question de la moindre de mes pièces à l'Odéon. Si votre ami de Féraudy ne me tire pas de là prochainement, je vous prierai de me donner vous-même le coup de pistolet. Heureusement, vous craignez les armes à feu et vous n'oserez jamais viser.

Vous avez un fils qui vous admire. Le mien ne fait que lire *les Veillées d'un chauffeur*.

Bon souper et le reste !

À Marcel Boulenger

Paris.

1^{er} avril 1909.

Voyez-vous, mon cher ami, qu'ils donnent d'admirables choses dès qu'on prend la peine de les interroger ? Et je vous assure qu'ils ont tous une personnalité. Vous ne les épuiserez pas du premier coup, comme tel mondain. « Un bûcheron, c'est un bûcheron. » C'est le cri d'une grande découverte. J'espère bien que toute la forêt de Chantilly y passera. Et, si ça vous paraît facile, c'est que vous avez du talent et que vous connaissez les mots savoureux qui conviennent à la « cabane et au fin matin ».

Et comme vous êtes gentil de m'avoir offert ce bûcheron secret ! De tout autre que vous la même intention pouvait être un poisson d'Avril.

Je vous remercie, et je salue avec gratitude toute la maison de Chantilly.

Voyez comme j'écris mal ! Je suis un peu souffrant ; je fabrique de l'albumine : j'ai quarante-cinq ans ! Ce ne serait rien si j'étais arbre.

À M^{me} Jules Renard

Paris.

3 avril 1909.

Ma chérie,

J'ai reçu ta lettre ce matin. Tu as beau temps, tu ne dois pas trop t'ennuyer. Nous, nous ne sommes pas très gais. Je suis allé avec les Sée voir *la Meilleure des femmes* au Vaudeville. Après, nous avons pris je ne sais quelle saleté au Napolitain, mais ça ne m'a rien fait. Cette nuit, j'ai bien dormi. J'ai exécuté, ce matin, mes mouvements sans fatigue, et j'ai très bonne mine. Tu peux être tranquille.

Par ce beau soleil, tu dois trouver la maison de Chitry très acceptable. J'attends de tes nouvelles demain matin, et je filerai de bonne heure à la gare. Je n'ai aucun goût pour ces séparations, si courtes qu'elles soient.

Je t'embrasse bien fort sur tes joues.

J'ai encore un peu de difficulté à écrire, mais je crois que ça reviendra et que nous passerons de bons moments.

Ton Jules.

À Edmond Sée

Paris.

19 avril 1909.

Mes chers amis,

Sous la direction du D^r Fantec, nous avons fait avaler un peu de poison à Dédèche, qui était las de vivre parmi les hommes.

Tout le monde pleure.

Nous n'aurons plus jamais de chien.

À Tristan Bernard

Paris.

4 mai 1909.

Mon vieux Paul,

Comment justifiez-vous cette tournure : « Je m'en rappelle, de ces matinées affreuses, que je passais à me lamenter » ? Je le devine, mais, pour vos lecteurs qui sont nombreux, elle a l'apparence d'une faute de français. Il ne faut tout de même pas les provoquer.

Je vous dirai ensuite, puisque vous ne me le demandez pas, ce que je pense de l'imparfait du subjonctif.

Je crois que nous allons avoir 4.000 francs à l'Académie Goncourt. Il est temps... de vous faire chrétien comme moi.

Vôtre.

À Antoine

Paris.

6 mai 1909.

Mon cher ami,

Je pense que *Poil de Carotte* a à peu près vécu à l'Odéon. J'ai été très heureux de cette petite reprise, et je vous en remercie. Elle m'a prouvé, sinon que *Poil de Carotte* était un chef-d'œuvre, du moins, qu'il résistait... à l'Odéon.

J'ai donc écrit à Féraudy pour confirmer quelques paroles échangées. C'est entendu. Il jouera, la saison prochaine, *Poil de Carotte* avec Lecomte.

Je lui avais annoncé une lettre de vous : il n'a rien reçu. Vous seriez bien gentil de lui écrire que nous sommes tout à fait d'accord, et même que l'offre de *Poil de Carotte* vient de vous.

Écrivez-moi aussi vos projets pour *la Bigote*. Je ne vous demande pas ça par défiance, mais vous savez qu'avec un mot de vous je pourrai vendre ma pièce à telle publication.

Et puis, envoyez-moi donc deux places pour *les Danicheff*.

Votre reconnaissant et dévoué.

À Maurice Pottecher

Paris.

Mai 1909.

Mon cher ami,

Je vais vendre une vingtaine de mes actions du *Mercure de France*. Il le faut. J'ai prévenu Vallette, qui va me chercher des acheteurs. Je crois me rappeler, Marinette aussi, que, vous ou votre père, vous avez voulu vainement en acheter. Je vous avertis, au cas où vous auriez les mêmes intentions. Vallette me dit qu'il n'y a aucune exagération à demander 150 francs par action. Naturellement, si je devais faire quelque sacrifice, j'aimerais mieux que ce fût à votre profit.

Bien vôtre.

Paris.

10 mai 1909.

Mon cher ami,

Merci bien ! Mais je ne crois pas vous faire faire une mauvaise affaire. Je tiens les actions à votre disposition, et vous me donnerez l'argent quand vous voudrez. Je crois d'ailleurs que le marché doit avoir lieu au siège social. Vallette vous avisera.

Je me servirai de votre argent pour faire relever quelques pierres de la maison paternelle. Noble emploi !

Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir ? Nous aurions parlé, avec plaisir, de vos ennuis et des miens, comme toujours. Il n'y a peut-être que les ennuis qui vaillent la peine de vivre. En tout cas, les vôtres m'intéressent, je vous assure ; je les devine un peu et je les comprendrais fort bien. Je tâcherai d'aller vous voir.

Oui, la France est agitée, mais, franchement, n'est-ce pas mérité ? Quels gens stupides que nos ministres ! Le syndicalisme est la grande force d'aujourd'hui. Ne valait-il pas mieux lui donner raison que de dire bêtement : « Nous ne céderons pas » ? Les députés ont peur. Ils vont être méprisés par le dernier des électeurs. La grève des votes ! Mais la République n'est pas en danger. C'est une belle formule. Elle ne mourra pas, et Léon Daudet perd son style.

C'est ce que je dirai cet été à mes frères farouches.

Amitiés.

À M^{me} Jules Renard

Chaumot.

Samedi 12 juin 1909.

Mon bon chéri,

La Gloriette est très jolie. Il y a des fleurs, roses et œillets, des fraises ; dans trois ou quatre jours il y aura des petits pois. Je crois que nous allons passer là deux bons mois de repos. Je n'ai plus aucune répugnance à y venir. Je me réveille avec la tête un peu brumeuse, mais ce n'est rien.

Ragotte devient épatante. Hier soir, il y avait sur mon lit bonnet de coton, chaussons, chemises, une brique dedans. Ce matin, elle m'avait fait du chocolat, mais je ne me suis pas risqué : je lui ai fait faire du café. Elle m'en a empli une tinette, puis, pendant que je buvais, elle m'a parlé de ses dents gâtées.

Je te vois dans ta chaise longue, au soleil, sous ma fenêtre. Dépêche-toi.

Hier, après la soupe, je suis allé voir maman. Elle avait peur que je la gronde. Elle n'a pas beaucoup changé, à la lumière. Elle répète : « Ça va mieux, ça va mieux. » Ses égarements sont plus rares et moins intenses. Amélie la veille le plus souvent. Je suis resté jusqu'à onze heures avec Amélie et Madon, et nous avons longuement causé. Il paraît que le gros désir de maman est d'aller à Saint-Étienne. Amélie est toute disposée à l'emmener, et, s'il le faut, là-bas, elle la mettra dans une maison de santé à Lyon.

J'ai fait le curé jusqu'à onze heures ; j'ai dit sur la bonté des choses qui me stupéfient moi-même ; mais on n'épate personne, et Amélie a eu ce mot final : « Tu vois, Madon ? Les idées de Tonton sont celles que tu as exprimées bien des fois. » On ne leur apprend rien.

Je vous embrasse tous trois.

Samedi [12 juin 1909.]

Un mot de plus. Je viens de voir maman au grand jour. Elle a bien changé ! Elle est très faible et très surexcitée à la fois. Je ne crois pas qu'Amélie puisse réaliser son projet de l'emmener à Saint-Étienne.

Je t'embrasse.

Chaumot.

14 juin 1909.

Mon gros étourneau chéri,

J'ai assez bien dormi, quoique j'aie toujours la tête un peu chaude, je ne sais pas pourquoi. Est-ce l'eau, le pain ou l'oreiller, qui m'étouffe ainsi ? C'est plus simplement parce que tu n'es pas là.

Il fait beau aujourd'hui. La Gloriette est une splendeur, de sorte que ça ne m'ennuie pas trop de rester jusqu'à Mercredi. Et puis je sais que, pendant ce temps-là, tu es raisonnable et te reposes.

J'ai reçu avant-hier notre congé par huissier. Toujours les procédés bien nivernais ! J'ai, comme toujours, envie de répondre. Et puis, à quoi bon ?

Dîner avec Amélie. Grande cuisine. La bonne mange sur une petite table. On entend la grand'mère gémir. Nous chuchotons. Il résulte de notre bavardage qu'il y a eu des malentendus entre nous. Enfin, on s'entendait, hier soir, comme des jeunes mariés. C'était assez attendrissant. Il est certain que nos relations peuvent changer en beaucoup mieux. On verra. Je suis sûr qu'elle t'aime bien.

Maman toujours là même. Elle veut s'habiller pour aller à la Gloriette et ne parle que de faire de grosses courses.

Je vous embrasse tous trois.

À Marcel Boulenger

Paris.

22 juin 1909.

Quel rapport, mon cher Marcel Boulenger, entre votre article et la guerre ? Entre un livre qui cherche le succès, les comptes rendus, un, deux, trois, quatre... cinquante, encore un ! encore un ! par les moyens habituels aux hommes de lettres, entre ce livre-là et la guerre ? Il me semble, à moi, criminel qu'on parle légèrement d'une chose si grave, et qu'on pourrait commencer, toujours, par maudire d'abord la guerre, quitte à voir après. On y arriverait que par le désespoir. Ce serait peut-être beau ! Le reste est bouillie, niaiserie et, le

plus souvent, lâcheté.

Je sais trop bien que vous êtes brave, vous, mais, je vous en supplie, imaginez quelquefois la guerre, et, vous qui détestiez le pauvre, essayez de voir un pauvre !

Votre vieil ami attristé.

À Maurice Pottecher

Chaumot.

18 juillet 1909.

Mon cher ami,

Vous devez être à Bussang. Nous sommes à la Gloriette, où Marinette se repose. Ma mère ne va pas bien.

Il faut que je songe à déménager.

Je vous vois, par les journaux, en plein travail.

Que n'ai-je le plaisir d'aller vous voir comme l'année dernière ! Il ne faut pas y songer.

Je pense que vous êtes tout à fait d'aplomb. Je ne vous dis rien. Vous en savez autant que moi en philosophie. Pour se remonter, il suffit peut-être de faire comme moi, en ce moment, un discours de distribution de prix.

Amitiés aux vôtres, aux dames, aux petits, à vous.

À Tristan Bernard

Chaumot.

26 juillet 1909.

Mon vieux Paul,

Je vous causerai du *Journal d'un Paria* quand je me résignerai à cette faute de français.

M. V. Cyril est d'ailleurs le gendre d'un monsieur qui a été mon témoin à mon mariage et qui m'écrit une lettre vingt-cinq ans après. Ça m'apprendra à chercher mes témoins n'importe où.

Marinette va bien, mais elle perd deux ou trois livres par semaine. C'est bien curieux. Ma mère m'a demandé pardon dans un moment de crise et, le lendemain, elle m'a battu froid.

Bonjour à ces dames, surtout à Rapido !

Je fais un discours de distribution de prix. Guitry lui-même, qui se regarde dans sa glace, n'aura jamais vu plus con que moi.

Aucune nouvelle de Féraudy. Vous devriez bien, au besoin, lui demander s'il ne me lâche pas. Ainsi, j'aurai moins d'envie à voir comme il vous tient.

À Alfred Athis

La Gloriette.

2 août 1909.

Cher époux de Rapido,

Consolez-vous ! La pire façon de travailler, c'est de faire un discours de distribution de prix ! Mieux vaut la paresse : ça rapporte beaucoup plus. Avez-vous celui de Donnay ? Il est charmant, mais quel réactionnaire, au fond, que ce bougre-là ! « Il se trouve que l'on est de Louis-le-Grand. Il se trouve que l'on est de la France ! » Et il se trouve que l'on est aussi du lycée de Nevers. Et c'est avec ça que Donnay veut contenter tout le monde !

J'ai eu moins d'esprit (et encore !), mais j'ai tout de même cité le nom de Jaurès. Vous ne vous faites pas une idée du scandale.

Je vous raconterai ça. Je suis un peu vidé d'un effort inutile.

J'attendais beaucoup mieux de moi et des autres.

Heureusement, je suis de l'Académie Goncourt. Avouez que, si je n'étais pas, je n'aurais peut-être pas eu huit voix, et avouez que, si je n'en avais pas eu huit, vous ne m'auriez pas écrit le résultat. Je vote comme vous, mais je bifferais deux élus pour y mettre Capus et Rostand. Je crois bien que c'est amusant, et ça vous apprend votre littérature.

Continuez vos lectures d'été ; je tiendrai le plus grand compte de votre avis. Je ne sais pourquoi je ne marche pas fort, ni avec *le Bar de la Fourche*, ni avec *Une main sur la nuque*. Je relirai ça.

Sincèrement, j'ai trouvé *la Jeune fille bien élevée* bien ennuyeuse. J'aurais tant voulu écrire une belle lettre à Boysleve ! Ce qui prouve que c'est en littérature que nous avons le plus de sincérité.

Marinette, qui nous inquiétait et qui avait perdu encore cinq livres les deux premières semaines, en a repris deux la dernière semaine malgré notre petit voyage de Nevers. Surprise et joie ! Je pense qu'elle ira tout à fait bien. D'ailleurs, elle se repose. Elle ne fera même pas le déjeuner des Arthème Fayard qui passent nous voir, demain, en auto. Pas le moindre manuscrit à lui offrir. On annonce aussi la visite de Capus.

Les vacances ne nous auront pas paru longues, car je pense qu'Antoine va nous rappeler bientôt, Rapido compris.

À vous tous.

À Edmond Sée

Chaumot.

10 août 1909.

Mon cher ami,

Je viens de lire votre gentille lettre. J'allais vous écrire que ma mère est tombée, par accident, je crois, et s'est noyée dans le puits.

Je suis un peu abruti.

Marinette stationnaire.

Les enfants en très bonne santé.

Je vous embrasse et vous écrirai plus tard.

À Antoine

Chaumot.

23 août 1909.

Mon cher ami,

C'est effrayant ! C'est une année de galérien que vous m'offrez là ! Et je suis un paresseux et un ignorant ! Mais vous me dites ça si gentiment que, sans avoir l'aplomb de vous répondre un « oui » définitif, je veux en causer avec vous dès la rentrée. D'ici là, je m'entraînerai à ce projet héroïque.

Et puis, vous dites bien : nous sommes là pour ça ! Il faut bien vivre, c'est-

à-dire travailler.

Je vous remercie de votre mot cordial à propos de la mort de ma mère. Vous pensez bien que le burlesque de cette histoire ne m'a pas échappé. Il y a quinze jours que je suis un peu abruti. En résumé, ma mère est morte parce qu'elle jouait encore avec le puits ! Je vous conterai ça.

En attendant, je répare un peu sa maison, où je mourrai sans doute, moi aussi.

Mais, l'année prochaine, j'irai voir Camaret.

Quand vous voudrez pour *la Bigote*. Le théâtre continue.

Votre dévoué.

À Henri Bachelin

Chaumot.

4 septembre 1909.

Mon cher Henri Bachelin,

Vous le voyez : depuis près d'un mois je ne fais rien et je rêvasse.

Peut-être ne sais-je plus écrire. Pour m'y remettre, je regarde les couvreurs réparer le toit de la vieille maison que j'habiterai l'année prochaine. Dépenses d'un côté, paresse forcée de l'autre, je vais à la ruine avec indifférence.

Antoine me rappelle. Je fais la sourde oreille, et j'espère vous voir ici à votre congé. Quand venez-vous ? Le « tacot » vous attend.

Amicalement vôtre.

À sa sœur

Paris.

12 octobre 1909.

Ma chère Amélie,

Je te remercie des compliments que tu me transmets. Ils me font toujours plaisir, mais ne modifient en rien l'humeur inquiète. Je causais hier soir avec M^{me} Rostand ; son mari est dans le même état d'esprit. Et pourtant !...

Comment nos femmes peuvent-elles résister à nos accès ?

Il n'y a que les saints de possibles, mais c'est trop difficile.

Tout le monde t'embrasse, à réchauffer tes rhumatismes.

À Marthe Brandès

19 octobre 1909.

Ma chère amie,

Votre auteur n'est pas très original, mais il sait faire une pièce aussi bien qu'un autre. Il a encore trop de littérature pour en réussir une pleinement. Celle d'hier m'a plu par endroits. Grâce à vous, faut-il vous le dire ? Le moyen de résister à tant d'art, de grâce vaillante et de sensibilité, même si vous dépensez tout cela au profit d'un autre !

Nous vous avons embrassée de loin, à cause de la foule et de la chaleur, et nous sommes encore sous l'impression de votre mort *nouvelle*, admirable.

Alors, vous ne viendrez pas voir *la Bigote* ? Et vous voulez que je m'intéresse à ma pièce !

À sa sœur

23 octobre 1909.

Ma chère Amélie,

Il est vrai que le succès de *la Bigote* a été inespéré. Je ne sais pas de combien la presse réactionnaire, très malveillante, le diminuera, mais tu sais que je n'ai pas beaucoup d'exigences comme homme d'affaires.

Les craintes dont je t'avais parlé étaient vaines. Pas un mot, pas une insinuation : on oublie vite. Je t'enverrai *la Bigote* dès qu'elle aura paru, et mon succès sera complet si elle ne te choque pas. Et puis, c'est du théâtre.

Je vous embrasse tous.

À Maurice Pottecher

Paris.

23 octobre 1909.

Mon cher ami,

Vous êtes le plus scrupuleux des amis. Il est vrai que votre phrase m'avait un peu étonné. Je croyais que vous n'aimiez pas les idées de M. Lepic, et je ne comprenais pas, croyant bien vous connaître.

Je comprends bien votre lettre, et je suis absolument de votre avis. Aussi, les mauvais articles qui me sont le plus pénibles, ce sont ceux où on prononce le mot de « conférences ».

Vous voyez que j'ai au moins le désir, quand je fais une pièce, d'être avant tout un homme de théâtre. Votre amitié, d'un mot, a dissipé le nuage.

Je vous remercie du fond du cœur, et je vous embrasse tous quatre.

Vôtre.

J'aurais bien voulu proposer le livre de Suarès, *Une visite à Pascal*, au prix Goncourt, mais sa lecture m'a un peu refroidi. Qu'en pensez-vous ?

À Marcel Boulenger

Paris.

28 octobre 1909.

Mon cher ami,

Votre charmant article du *Gil Blas* – et vous n'en faites que de jolis, – me rafraîchit de toutes les niaiseries que je viens de lire. Il est aussi difficile de s'exprimer par une pièce que par... un livre.

Mais nous sommes d'accord. Il ne manquerait plus que ça ! Vous savez que je ne généralise jamais. J'ai vu ce que j'ai vu, et mon village est ma patrie, tout un monde.

Parlons de Chantilly.

Un jeune homme et une belle femme s'y promènent, non pour s'aimer, mais pour penser et rêver. Croyez-vous qu'au bout de l'allée – supposez la plus magnifique et le ciel le plus pur, – ils ne seront pas d'accord idéalement ? Dans quel sens, peu importe. Mais quel besoin de curé là-dedans ?

C'est tout ce que je veux dire. Et puis, M^{me} Marcel Boulenger est de mon avis. Elle me l'a écrit. Alors ?

Il n'y a pas un curé qui comprenne Chantilly ou le livre de votre frère, mais, moi, je vous comprends tous, et je vous aime.

À Antoine

Paris.

31 octobre 1909.

Mon cher ami,

Je viens d'écouter *la Bigote* du fond de votre baignoire. Malgré le succès hors de doute et sans la moindre protestation, j'ai senti tout de même le fond de combat que j'avais presque oublié.

Je voyais devant moi les lettres dorées : *Théâtre national de l'Odéon*, et me disais qu'il vous avait fallu, pour jouer ma pièce, bien plus de courage qu'à moi pour l'écrire.

Certes, je ne crois pas vous avoir nui en publiant *la Bigote* à *Comœdia*, parce que votre spectacle *ne peut pas remonter*, mais je suis moins sûr que la pièce, vraiment audacieuse, n'ait porté aucun préjudice aux intérêts bourgeois de votre théâtre, dont vous ne vous souciez pas assez.

C'est votre honneur, c'est aussi votre imprudence, mais c'est, je le répète, votre courage. Et, que la pièce disparaisse demain ou plus tard, je n'oublierai pas ce courage-là. Personne ne l'aurait eu, personne !

Je vous serre affectueusement la main.

À Maurice Pottecher

Paris.

12 novembre 1909.

Mon cher ami,

Voyez comme l'amitié fait bien les choses ! Je reçois votre article en même temps que la nouvelle que *la Bigote* va disparaître de l'affiche. J'ai lu

sur cette petite pièce les choses les plus incroyables. Que c'est donc reposant de lire quelque chose de juste, de simple, de clair, sur ce simple drame : un homme embêté toute sa vie par sa femme au moyen du curé ! Je vous remercie de l'avoir compris et dit comme il fallait.

Je me rappelle nos entretiens avec vos deux curés des Vosges. Qu'y avait-il de commun entre nous ? Un point apparaissait toujours, où nous restions irréductibles. C'était décourageant ! À cela, M. Ernest La Jeunesse répond : « Je n'aime pas l'anticléricisme. » Quel rapport ?

Bonne poignée de main.

À Edmond Sée

Paris.

13 novembre 1909.

Mon cher ami,

Qu'est-ce qui me resterait, aujourd'hui, si je n'avais ça, votre mot tout chaud de ce matin ? Un succès qui s'éteint comme un four ! J'espérais gagner de quoi aller passer l'hiver à Anglet, et il faut penser à des conférences. Zut ! Qu'on ne m'embête plus, cette année, avec des chefs-d'œuvre ! Je ne supporterai plus que le vôtre, et encore !

Je viens de lire l'article de *la Grande Revue*. Qu'est-ce que ça veut dire ? M. Copeau aurait mieux aimé autre chose. Quoi ? Un père Lepic sans humeur et une bigote divine qui donne ses raisons ? Ses raisons de bigote ! C'est admirable.

Enfin, vous, vous êtes bien gentil et, je crois, aussi intelligent qu'un autre.

Je vous donne la permission de rester quinze jours de plus à Anglet, quinze, pas plus.

Et toute la famille vous embrasse.

Redevenons modeste !

À Antoine

Paris.

27 novembre 1909.

Mon cher ami,

Ainsi, après mon four à l'Odéon, vous persistez à vouloir que je remonte sur vos planches ? Vous n'aimeriez pas mieux une autre pièce... que je porterais peut-être ailleurs ?

C'est cruel, mais l'Odéon va passer quelques mauvaises minutes. Tant pis !

Au moins, voulez-vous me faire inscrire pour deux places, afin que je puisse aller, avec ma fille, entendre Richepin et prendre des leçons de cet admirable romantique ?

Votre dévoué.

À Tristan Bernard

Paris.

27 novembre 1909.

Paul,

Ne disons pas que c'est un chef-d'œuvre, mais que c'est admirable d'esprit, d'ironie juste, de sensuelle tendresse et de prudence troublante. Ainsi, dans cette époque de confusions grossières, nous nous serons servis de mots presque neufs à propos de cette matière incomparable dont il vous plaît de composer vos romans.

Votre frère charmé.

À Maurice Pottecher

Paris.

29 novembre 1909.

Mon cher ami,

C'est dans le n° du 9 Novembre que vous êtes classé, comme dirait sans doute Adolphe Brisson (*le Temps* d'hier soir), parmi mes thuriféraires immodérés. Ainsi, ce n'est pas Bernstein, Bataille, de Flers et Caillavet, etc., qui bénéficient de l'aveuglement des hommes : c'est moi ! Ah ! si j'ai coulé le bateau de Hirsch, j'ai bien mené ma barque ! Les nombreux amis que j'ai à ma solde sont là pour le dire.

Quant à Antoine, il continue à être Antoine. C'est un homme avec lequel je m'efforce d'être chic, par luxe.

Je vous serre amicalement la main.

Oh ! le petit bois derrière la maison de votre papa !

À Antoine

Paris.

11 décembre 1909.

Mon cher ami,

Je ne m'explique pas votre émoi. Rappelez-vous. Quand vous m'avez écrit à la campagne, je vous ai répondu que nous causerions à Paris. J'ai commis, je le reconnais, la faute de ne pas vous dire non tout de suite.

Rentré à Paris, j'ai vu mon nom sur vos affiches et vos circulaires. J'ai protesté un peu, mais sans énergie, je l'avoue encore. C'est qu'à ce moment je n'étais pas malade. Or, depuis un mois, je le suis. Qu'est-ce que j'ai donc ? Mon médecin, qui m'a ausculté deux fois, ne trouve qu'une grande fatigue – il paraît qu'elle est commune aux hommes de quarante-cinq ans – et me dit : « Reposez-vous ! » J'obéis. Je dors tant que je peux, je ne fais rien, je ne

travaille plus, je ne lis pas, je n'écris pas, mais *je ne me repose pas*. Avant-hier, je n'ai pas pu assister à la répétition de Capus, et la fatigue continue.

Ne croyez pas que l'effondrement de *la Bigote* y soit pour quelque chose, puisque, dès que j'irai mieux, je me remettrai à une pièce. Mais quand irai-je mieux ?

Croyant qu'il était encore temps, je vous ai prévenu. Ce n'est qu'un incident de théâtre. Vous prenez – et c'est un de vos charmes – des résolutions beaucoup plus graves, plus radicales et plus spontanées, avec une maîtrise qui fait grincer d'admiration vos auteurs. Qu'y a-t-il de compliqué à dire : « Jules Renard est malade ? » Et puis, est-ce que le public se soucie des noms ? Richepin, soit ; mais, Jules Renard ou n'importe qui, il s'en fiche. Je vous le dis de toute ma sincérité.

En tout cas, si vous ne trouvez personne, il y a vous. Ça, c'est un nom. Ne pouvez-vous m'aider, faire la moitié de ma besogne ? Qui peut mieux que vous parler du *Théâtre Libre* ? Songez donc ! Six conférences, c'est fou !

Je vous dis la vérité. Je ferai l'impossible pour aller mieux, mais prenez au moins quelques précautions !

Je vous suis très dévoué, je vous assure, mais je suis très inquiet.

Et, vous voyez, j'écris comme un sabot.

À Edmond Sée

Paris.

13 décembre 1909.

Oui, alors ?

Par votre ordre j'ai voté une première fois pour *Provinciales*. Voix unique ! C'est un livre imparfait, mais plein de qualités.

On disait : « Nous ne voulons pas voter pour Jules Renard. »

Au dernier tout, les Leblond ayant déjà la majorité, j'ai voté par ordre de Mirbeau.

Et vous, qu'est-ce que vous faites là-bas avec votre Chantecler ?

Vous croyez peut-être, comme les filles enceintes, que ça s'arrangera ?

Ah ! si je pouvais me faire nommer sous-préfet à Bayonne, devant les vains efforts du flot de la mer pour s'enrouler aux mirlitons de ses phares !

Votre ami, qui ne va pas très bien.

À Léon Blum

Paris.

16 décembre 1909.

Mon cher ami,

Vous avez compris, hier soir, n'est-ce pas ? ce que signifiait mon « très honorable » adressé à votre critique.

J'ai voulu dire que, dans ce monde de platitudes, d'hypocrisies et de sottises, elle vous fait le plus grand honneur.

Voilà comme un écrivain qui se pique d'être précis parvient à s'exprimer mal. Mais vous connaissez mes insuffisances, et je suis tranquille.

Tout de suite j'ai pris note de votre formule du réalisme. Il est probable que je ne pourrai pas échapper à ces odieuses conférences. Vous seriez donc bien gentil de me signaler, au souvenir de vos lectures, quelques livres qui pourraient me renseigner. Est-ce bizarre, que je n'aie jamais réfléchi à ces choses ! Mais vous êtes là, et c'est une bénédiction.

N'ayez pas peur de votre intelligence : elle ne gêne pas vos dons d'artiste, et vos raisonnements séduisent comme de belles métaphores, mais avec plus de sécurité.

Et votre histoire de Rostand était très belle.

Je vous aime bien.

À Léon Bernard

Paris.

23 décembre 1909.

Mon cher Léon Bernard,

Toute la famille prend part à votre joie d'entrer à la Comédie-Française, d'abord, parce que vous avez du talent, ensuite, parce que vous êtes un brave homme.

Bravo, mon vieux papa Lepic !

Vous pleuriez, hier ; nous avions l'air d'enterrer définitivement *la Bigote*, pauvre petite Madeleine morte, vous parti.

À sa sœur

Paris.

30 décembre 1909.

Ma chère Amélie,

Un critique d'importance se disait, dernièrement, agacé par mes thuriféraires immodérés. Je n'exige pas que ma famille, toute ma famille, se confonde avec eux, mais je ne cache pas qu'il me serait désagréable qu'elle fût tout entière dans l'autre camp. Les hommes de lettres sont assez sensibles, et leur profession est parfois assez amère pour qu'on n'ait pas à craindre d'exagérer la louange ; ils sont assez fins pour faire la part de la vérité.

Je t'enverrai plus tard *la Bigote*, qui n'a pas encore paru en librairie. Aujourd'hui, je t'adresse un article qui a paru, non loin de toi, dans *la Tribune* de Saint-Étienne, et qui, pour être écrit (assez mal), du point de vue de M. Gustave Rinet, n'est pas trop éloigné du sens de ma pièce. C'est une pièce à laquelle je tiens beaucoup, parce que j'y exprime (courageusement, je crois, et je l'ai bien vu), des idées qui me sont chères.

Nous ne nous fâcherons pas à cause d'elle, mais je ne comprendrais pas que tu l'ignores de parti-pris : voilà tout.

Je suis toujours bien décidé à faire de « la Vieille Maison » – ce sera probablement son nom – quelque chose de logeable et de plaisant.

J'ai subi, tous ces temps, quelques chocs de santé. C'est effarant, d'ailleurs, ce que les médecins vous disent quand vous avez quarante-cinq ans. Mais Marinette est là, moi aussi, et nous nous défendrons. Je n'ai pas encore tout dit.

Tu nous parais, toi, hors de cause. Nous cherchions, ce matin, qui élèverait mon buste sur la petite place de Chitry. Immédiatement, nous avons compté sur toi. Je suis tranquille, et je t'embrasse, toi et les tiens.

1910

À Maurice Pottecher

Paris.

7 janvier 1910.

Mon cher ami,

Je commence l'année au lit et au lait, et j'aurais grand besoin de voir le soleil.

J'ai entendu, cette semaine, des mots qui m'ont un peu effaré, mais je me calme, sachant que les mesures de notre vie ne nous regardent pas.

Je vous verrais avec grand plaisir.

À Antoine

Paris.

8 janvier 1910.

Mon cher ami,

Depuis que je vous ai vu, je suis au lit, qui me repose, et au lait, qui m'écœure, avec des maux de tête, des maux d'estomac, de l'emphysème, et même de l'artériosclérose, une maladie de vieux ! Pour jusqu'à quand ? Et le temps passe, et ça devient de l'exaspération. Dès que je serai debout, je n'aurai qu'une envie : quitter Paris et aller au soleil.

Je vais donc vous dire tout de suite ce qui vous mettrait dans un embarras plus grave si je vous le disais trop tard : je vous supplie de me dégager de toute conférence, y compris la première. Je sais votre ennui : il me désole, et

vous savez bien, vous êtes sûr que je ne joue pas la comédie. Mais comment, dans cette incapacité de travail, répondre d'une seule conférence ? Je n'ai pas l'habitude d'escamoter ce que je fais. Un gros effort m'était nécessaire : j'en suis incapable. C'est raté !

Descaves m'a dit qu'il ferait avec plaisir les causeries sur Becque et sur Zola. Pourquoi ne demanderiez-vous pas la première de cette seconde série à Richepin lui-même ? Ce serait amusant. Une autre à Capus, une à Blum, une à Bernard ou à Trarieux ? Vous me retrouverez quelque jour !

Mais, surtout, laissez-moi guérir sans souci et sans remords. N'ayez pas de mauvaise pensée, et croyez-moi votre ami en acceptant gentiment mes excuses navrées.

Et je me recouche !

À Marthe Brandès

8 janvier 1910.

Ma chère amie,

Vous devez être la première à savoir que Féraudy a parlé au patron, et que c'est une affaire entendue.

C'est du lait, depuis que j'ai reçu sa lettre, à ajouter aux deux litres et demi que je buvais par jour.

Je vois tout en blanc, sauf vous, que je vois en or.

Quelle jolie âme, celle de M. Bourget !

À sa sœur

10 janvier 1910.

Ma chère Amélie,

Oui, on se croit immortel parce qu'on touche de l'argent de quelque Académie, et tout à coup un médecin vous dit : « Tu as de l'artériosclérose ; c'est-à-dire que tes artères durcissent et qu'elles finiront par devenir comme des tuyaux de pipe. » On a une mauvaise circulation, et, alors, on est menacé

(oh ! plus tard, dans une trentaine d'années), de ruptures internes ou de gâtisme, de paralysie plus ou moins partielle. D'ailleurs, on peut enrayer le mal. Héritage de la nature variqueuse de maman. Suivent des précautions à prendre, le régime, etc. Pour le moment, je suis au lait : 2 litres 1/2 par jour pendant une semaine ou deux.

J'avoue que ces mots que j'entendais pour la première fois m'ont fait faire la grimace, et, comme je me sens déjà mieux à cause du lait, je fais des réflexions qui, pour être un peu graves, ne sont pas désagréables. Elles sont si naturelles ! C'est le premier son de cloche de la vieillesse. J'étais vexé que ma sobriété m'eût amené là, mais il paraît que l'intoxication qui nous empoisonne ne connaît pas ces nuances.

Il y a bien longtemps que la vie malsaine de Paris me travaille.

Et puis, Marinette me soigne ! Il n'y a presque plus de danger. Quand elle cessera de soigner les autres, c'est qu'elle sera morte. D'ici là, je pourrai toujours travailler *modérément* (il ne m'en faut pas beaucoup), et la nourrir.

Je te remercie de tes gentilles intentions, mais en ce moment tu es inutile, et, à moins de te percher sur le barreau de la fenêtre, on ne saurait où te mettre. Tu viendras à Chitry quand ta chambre sera prête.

Je pense que Page, mon architecte, fatigué d'un hiver reposant, va reprendre avec calme son travail.

J'écris toujours assez péniblement.

Je vous embrasse tous.

Paris.

16 janvier 1910.

Ma chère Amélie,

Je vais mieux. Je suis même sorti hier, tout seul, et presque aussitôt rentré, comme si je m'étais fait écraser par une douzaine de fiacres, aujourd'hui, je serai plus prudent. Marinette va me mener au Parc Monceau, avec mon petit seau et ma petite pelle ! C'est l'enfance, ou déjà le gâtisme.

Je vous embrasse.

À Léon Blum

Paris.

17 janvier 1910.

Mon cher ami,

Si vous pensiez à moi, n'y pensez plus. J'ai écrit à Antoine que je ne pourrais pas même faire une seule conférence. Ce lait et ces purées m'ôtent tout courage.

Merci de votre dévoué.

Poil de Carotte est reçu par M. Claretie lui-même !

À Legrand-Chabrier

2 février 1910.

Je vous remercie, mes chers amis, de la bonne surprise, et d'avoir bien voulu expliquer, si clairement et si gentiment, à mes compatriotes ce que c'est que *la Bigote*. Comprendront-ils ? Non, s'ils ne veulent pas. C'est pourquoi vous avez eu raison de ne pas tricher dans cette lutte morne, désespérée, qui fatigue les hypocrites au point d'en faire des libéraux.

Je suis d'autant plus touché de cette amicale défense que votre étude me relève presque de maladie. Il y a deux mois que je soigne, par le lait et le pain sans sel, une crise d'artériosclérose. Noble mot ! Ça va mieux, mais j'ai dû renoncer aux conférences de l'Odéon. J'espère peu à peu me remettre au travail et me créer d'autres soucis plus dignes d'un homme de lettres.

Croyez à ma double gratitude.

À Maurice Pottecher

Paris.

28 février 1910.

Mon cher ami,

Mon voyage à Chitry m'a valu une rechute. Je suis au lait depuis cinq jours, et pour combien de temps ? Et, naturellement, des tas d'ennuis. Six conférences perdues à l'Odéon, et deux refusées depuis, 400 francs par mois que je ne gagne pas à *Paris-Journal*, et la vieille maison de Chitry où les ouvriers ont l'air d'être en grève !

Et moi aussi, je suis incapable de travailler.

Marinette voulait aller vous voir, et votre maman. Mais quel temps ? Si ce n'est pas la fin du monde, c'en est la menace.

Bonjour aux petits, à votre maman et à vous. Je suis plein de lait, comme un veau.

À sa sœur

Paris.

15 mars 1910.

Ma chère Amélie,

Après une nouvelle série de lait, pâtes et bouillie, je vais mieux : je peux me tenir sur une jambe. Ce n'est pas une position sociale, mais c'est une preuve que mes forces reviennent et que, bien calé dans un fauteuil, je puis t'écrire quelques lignes.

De mes réflexions de malade (c'est aussi l'avis de Marinette), il résulte que le mal mystérieux de l'artériosclérose me donnera toujours des inquiétudes, qu'il faudra le surveiller, mais qu'il n'est pas une menace immédiate. Je tâcherai de vivre avec lui, voilà tout. Il faut peut-être être un peu malade pour vivre pleinement, en toute raison.

Je n'ai rien aux poumons. Mon cœur, qui était un peu gros et précipité, s'est calmé avec quelques gouttes de digitaline. C'est la vérité, auscultation de Renault et de Fantec, en considérant toutefois que les médecins n'ont pas le sens de la vérité réelle et nette comme les hommes de lettres.

On m'a conseillé le repos, la vie calme. Ça m'est égal (j'en ai même abusé depuis trois mois), si se reposer n'est pas renoncer à tout travail. Mais trois mois de perdus ! Huit conférences, une collaboration régulière, et assez bien rétribuée, à un journal ! Si je n'avais pas l'Académie Goncourt, ce serait la ruine. C'est déjà mon budget de l'année bien compromis, *la Bigote* n'ayant pas été le succès d'argent que j'espérais. M. Claretie reçoit *Poil de Carotte* par une lettre fort flatteuse, mais je crains, ou, plutôt, je les compte déjà, les délais obligatoires.

Marinette n'est pas brillante, tu devines pourquoi. Je voudrais qu'elle se repose quelque part, cet été, dans un hôtel. Elle se défend parce que, dit-elle, mes bouillies en souffriraient.

Nous vous embrassons tous.

À Lugné-Poe

Paris.

6 avril 1910.

Mon cher ami,

Je suis heureux de vous communiquer la réponse de M. Claretie. Il m'écrit : « Je ne veux pas enlever à M^{me} Suzanne Desprès la joie de jouer encore *Poil de Carotte* ; mais après ces six représentations à *Femina*, il est bien entendu que la pièce ne sera plus donnée, et je voudrais (on ne fait pas toujours ce qu'on veut), la faire entrer au répertoire de la Comédie le plus tôt possible. »

Voilà. Je suis très content de revoir Desprès avec vous.

Je vous adresse un exemplaire de *la Bigote*, qui n'est pas mal non plus.

Ce livre électronique a été réalisé par Françoise Pique

pour le site pour-jules-renard.fr

d'après *Les Œuvres complètes de Jules Renard*
(François Bernouard, 1925-1927)

L'ouvrage original est consultable sur le site de Gallica :

[Correspondance II](#)